CHAQUE PIÈCE, 20 CENTIMES.
176e ET 177e LIVRAISONS.

THÉATRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS,
RUE VIVIENNE, 2 BIS.





LES OISEAUX DE PROIE

DRAME EN CINQ ACTES

DE

M. ADOLPHE DENNERY

Musique de M. FOSSEY

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA GAITÉ, LE 10 OCTOBRE 1854.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

.ES RENNEPONT.	MM. LACRESSONNIÈRE.	GEORGINA	Mmes DHARVILLE.
ITE D'ARMENONVILLE. . . .	GOUJET.	MADAME BERNARD.	ANNA.
RON.	EMMANUEL.	MADAME TRAFALGAR.	JEAULT.
.AURAYNARD.	PIERRON.	LE PETIT JULES, enfant de Rennepont.	M. BOUSQUET JEUNE.
ROUIS DE CAPRANICA. . . .	PERRIN.	LA PETITE MARIE, fille de Rennepont.	Mlle FANNY BÉGUIN.
BOULE	FRANCISQUE JEUNE.	UN DOMESTIQUE DE RENNEPONT. .	MM. MALINE.
DE CLAMARINS.	ADOLPHE PAPE.	DOMESTIQUE DE CHATEAURAYNARD.	LABOUCHE.
:HESSE DE GUÉRANDE. . . .	Mmes DAUBRUN.	Id. Id. . . .	THIÉRY.
SE.	LACRESSONNIÈRE.	Id. Id. . . .	AUBRY.
E DE GUÉRANDE. . . .	DELAITRE.	UN MAITRE D'HOTEL.	LABALE.

DOMESTIQUES DE LA DUCHESSE, GARÇONS D'HOTEL, SERVANTES.

ACTE I.

re représente le jardin de l'ancien couvent de Saint-Savin, a vallée d'Argelès. — A droite, les bâtiments. — A gauche, des et une tonnelle sous laquelle se trouve une table. — Au fond, èce de rempart dont le mur est à hauteur d'appui et qui laisse lans le bas, la vallée d'Argelès entourée de hautes montagnes.

SCÈNE PREMIÈRE.

.URAYNARD, MAUGIRON, CAPRANICA, D'ARMENON-VILLE, GEORGINA.

derniers sont assis près de la table, les autres regardent au fond.

CHATEAURAYNARD.

·n ! Maugiron, ne voyez-vous rien venir?

MAUGIRON.

Rien...

CHATEAURAYNARD.

Et vous, monsieur de Capranica?

CAPRANICA.

Absolument rien.

CHATEAURAYNARD.

Quant à monsieur d'Armenonville, il est trop vivement occupé de mademoiselle Georgina pour jeter, de temps à autre, un regard sur la grande route.

D'ARMENONVILLE.

A quoi bon? La diligence n'arrive jamais ici avant quatre heures, et il en est trois à peine. Qui peut s'aventurer sur la route par cette chaleur tropicale et sous ce soleil de plomb?

GEORGINA.

Nous avons une grande heure à nous... profitez-en donc, monsieur Chateauraynard, pour nous dire le véritable but de cette promenade.

MAUGIRON.

En effet, si vous nous avez amenés de Cauterets ici, à l'ancien couvent de Saint-Savin, ce n'est pas uniquement, je suppose, pour y boire du lait et admirer la beauté du site.

CHATEAURAYNARD.

Je vous ai conduits ici, sur la route de Paris à Cauterets, parce que je désire que vous soyez les premiers à lier connaissance avec un jeune homme qui se rend aux eaux.

CAPRANICA.

Un jeune homme?

GEORGINA.

Riche?

CHATEAURAYNARD.

Trois cent mille francs à manger.

GEORGINA.

Par an?

CHATEAURAYNARD.

Par mois... si vous pouvez ou si vous voulez, car rien n'est impossible à la belle Georgina.

GEORGINA.

Vous vous trompez, monsieur Chateaurenard; il se peut que, pour se montrer élégants et prodigues, ceux qui m'entourent aient la fantaisie de dépenser des millions, mais je reste étrangère à ces dépenses... On peut encore se ruiser pour moi, mais je ne ruine personne... témoins messieurs de Briançon, de Barentin, de l'Esterel et de Courtenay. Est-ce moi qui ai dévoré leurs grands patrimoines en chevaux de luxe, en voitures, en fêtes de toute espèce? Demandez à monsieur le marquis de Capranica, le noble réfugié *Hongrois, je crois*....

CAPRANICA.

Oui, madame.

GEORGINA.

Ou Napolitain?

CAPRANICA.

Oui, madame, Hongrois et Napolitain, et Mexicain.

GEORGINA.

Qu'il vous dise, lui, l'ordonnateur obligé des fêtes de tous ces messieurs, si j'ai jamais daigné y paraître.

CAPRANICA.

Jamais, cela est vrai.

GEORGINA.

Demandez à monsieur Maugiron, qui rachetait à bas prix les terres que l'on vendait pour alimenter ce luxe, si j'ai jamais accepté une part dans ses heureux marchés.

MAUGIRON.

Non, j'en conviens...

GEORGINA.

Demandez à monsieur d'Armenonville, leur partener habituel, l'homme le plus favorisé du sort, si jamais j'ai partagé le fruit de sa merveilleuse chance au jeu?

D'ARMENONVILLE, colère.

Georgina!

GEORGINA.

Plait-il, monsieur le vicomte?

D'ARMENONVILLE.

Je ne permets à personne ces misérables allusions à la chance... heureuse qui me poursuit!

GEORGINA, riant.

Me poursuit est joli...

CHATEAURAYNARD.

Et personne ne songe à vous la reprocher, mon cher! Diable! il en coûte trop pour cela! Deux de ces jeunes gens que vient de nommer mademoiselle Georgina, messieurs de l'Esterel et de Barentin, ont osé dire, un soir, que la chance ne vous favorisait pas, qu'elle vous obéissait... c'était une calomnie, et la preuve, c'est qu'aucun de ceux qui l'ont avancé ne l'a jamais répété le lendemain!... Il était toujours tué le soir même... car vous vous battez fort bravement... et vous avez touché ces deux messieurs avec une précision merveilleuse, comme vous aviez touché déjà messieurs de Riancourt et d'Estève, deux à l'épée, deux au pistolet, les premier droit au cœur, les autres, là, entre les deux yeux... Et l'on suspecterait votre loyauté!... Allons donc!... vous êtes fort susceptible sur le point d'honneur, vous avez une volonté de fer, un poignet d'acier, le coup d'œil infaillible. Comme vous avez tué ces quatre messieurs, tout le monde sait que vous en tueriez dix autres sans hésiter; trouvez-moi donc, après cela, une réputation de joueur loyal plus solidement établie que la vôtre!

D'ARMENONVILLE, allant à lui.

Monsieur Chateauraynard...

CHATEAURAYNARD.

Monsieur le vicomte?

D'ARMENONVILLE.

Si un autre avait dit ce que vous venez de dire là...

CHATEAURAYNARD.

Eh bien?

D'ARMENONVILLE.

Je l'aurais tué...

CHATEAURAYNARD.

Ah!

D'ARMENONVILLE.

Si... vous-même me l'aviez dit devant d'autres que ces messieurs...

CHATEAURAYNARD.

Eh bien?

D'ARMENONVILLE.

Je vous tuerais.

CHATEAURAYNARD.

Merci... Par bonheur, nous sommes ici entre amis... Je n'y veux blesser personne, et je sais rendre justice à tout le monde. Non, ma chère Georgina, vous n'avez ruiné aucun des quatre messieurs dont nous parlions... Si vous avez déployé, pour les séduire, pour les fasciner, tous les charmes de votre esprit, toutes les grâces de votre personne, ce n'était pas pour qu'ils missent à vos pieds l'héritage paternel. Ces quatre fortunes réunies auraient à peine égalé la vôtre. Un jour vous vous êtes aperçue que, par suite d'un esprit d'ordre, qui s'allie rarement avec l'existence aimable et folle, vous aviez amassé plusieurs centaines de mille francs, et vous avez interrompu brusquement le cours des plus charmantes aventures. A vingt-huit ans à peine, vous avez dit adieu aux amours passagers, et si vous avez accepté les hommages et repoussé l'amour, si vous avez ouvert les battants de votre salon et condamné la porte de votre boudoir, c'est qu'ayant épuisé tous les plaisirs, toutes les fêtes, tous les enivrements, votre imagination bizarre, fantasque, s'est mise à rêver la chose la plus étrange, la plus folle, la plus monstrueuse, vous voulez vous marier, ma chère.

GEORGINA.

Eh bien! oui, c'est là le plan que j'ai formé... Je veux autre chose que ce qu'on nous donne toujours... Je veux ce qu'on ne nous offre jamais... C'est si facile l'argent à conquérir! Le beau mérite de se faire donner par des fous amoureux! Il n'y a pas un regard, quand on est jolie, qui ne puisse rapporter le plus brillant attelage, pas un mot aimable ou spirituel qui ne se paye de quelque élégante toilette; les plus précieux bijoux s'achètent avec un sourire. Vous refuse-t-on une rivière de diamants, on fait couler bien vite deux petits ruisseaux de larmes, et...

CHATEAURAYNARD.

Et les petits ruisseaux font les grandes rivières.

GEORGINA.

Voilà.

CHATEAURAYNARD.

Mais un mari... ce n'est pas tout ce que vous rêvez?... Il vous faut encore un titre, la noblesse!... quelque chose qui sente l'histoire!... Vous prenez du galon!... Et quand vous aurez tout cela, vous écrirez vos mémoires... Mais il y a encore quelques gens à scrupules, et je crains bien, ma chère, qu'il ne faille vous rejeter sur quelque homme de bourse ou de banque, comme notre ami Maugiron.

MAUGIRON.

Ou sur quelque homme d'affaires comme notre ami Chateaurenard.

CHATEAURAYNARD.

Oh!...

GEORGINA.

Le fait est, monsieur Chateaurenard, que si je vous épousais, il y aurait bien des gens attrapés...

CHATEAURAYNARD.

Oui!... Moi, d'abord.

CAPRANICA.

Mais revenons, je vous prie, au jeune homme aux trois cent mille.

CHATEAURAYNARD.

C'est un petit hobereau de province, un jeune gentillâtre qui n'aurait jamais quitté le vieux domaine de ses pères, si on ne l'avait charitablement informé qu'il y a, en ce moment, à Cauterets, avec sa respectable mère, une belle jeune fille, dont il se croit amoureux fou.

GEORGINA.

Un amoureux! Que voulez-vous que l'on fasse de cela?

CHATEAURAYNARD.

Celle qu'il aime est la fille de madame la duchesse de Guérande.

D'ARMENONVILLE.

Je ne la connais pas...

GEORGINA.

Je la connais, moi... une demoiselle de grande maison... l'incarnation de toutes les vertus... Assez belle pour qu'on s'y attache, assez sage pour qu'on ne s'en détache jamais... Je ne me soucie pas de cette rivalité-là...

CAPRANICA.

De pareilles amours ne font rechercher ni les plaisirs du bal ni les consolations de la table.

D'ARMENONVILLE.

Ni les chances joyeuses du gain ni les poignantes émotions de la perte.

MAUGIRON.

Quand on aime de la sorte, on ne vend ni château ni ferme, on n'emprunte ni à petits ni à gros intérêts...

D'ARMENONVILLE.

Que diable sommes-nous venus faire au-devant de votre monsieur?...

GEORGINA.

C'est vrai, puisque vous dites...

CHATEAURAYNARD.

Je dis que cet enfant, là-bas, en Bretagne, a dix fois tenté, sans y parvenir, de franchir le seuil du château de Guérande; la volonté de la duchesse lui en a toujours refusé l'entrée. Aujourd'hui, sur l'unique espoir d'approcher enfin celle qu'il aime, il accourt, tout joyeux, et sans défense, au milieu de vous. Je dis que vous pouvez être ses amis aujourd'hui, et ses consolateurs demain; car dans peu, un obstacle insurmontable, une barrière éternelle viendra s'élever entre lui et l'objet de son amour... C'est la foudre qui le frappera dans ses rêves de bonheur, dans ses espérances les plus chères! Eh bien? monsieur le marquis de Capranica, est-ce qu'après un coup semblable on ne s'étourdit pas quelquefois au milieu des soupers de chaque nuit et des plaisirs de toutes sortes? Eh bien! monsieur d'Armenonville, est-ce que vous croyez que de pareilles douleurs ne se noient pas dans le jeu aussi bien que dans le punch? Eh bien! ma belle Georgina, est-ce qu'un tel désespoir doit demeurer éternel? Est-ce qu'il y a des larmes qui ne finissent pas par sécher au feu brûlant de vos regards? Et vous, monsieur Maugiron, est-ce que vous croyez que tous les oublis dans le jeu, toutes les diversions de la table, toutes les consolations de l'amour s'alimenteront longtemps de quelques milles livres de revenu, et n'entameront pas, jour par jour, le capital? Allons donc! ce que je vous amène est jeune, beau, naïf et saupoudré de cent mille écus. Il y a de quoi boire et de quoi manger pour tout le monde.

MAUGIRON.

Ah çà! mais vous-même, Chateauraynard?

CHATEAURAYNARD.

Moi! j'agis en artiste, par intérêt pour vous autres... Je ne veux rien de ce jeune homme.

TOUS.

Rien!

CHATEAURAYNARD.

Rien!

D'ARMENONVILLE.

Mon cher, il y a ici au moins deux personnes qui ne croient pas un mot de ce que vous dites là.

CHATEAURAYNARD.

Qui donc?

D'ARMENONVILLE.

La première, c'est moi...

CHATEAURAYNARD.

Et la seconde?

D'ARMENONVILLE.

Et la seconde, c'est vous.

CHATEAURAYNARD.

Monsieur!... (Froidement.) Eh bien! vous avez peut-être raison; mais ce que je veux, ce que j'aurai de ce jeune homme, ne touche à la part d'aucun de vous. (On entend deux coups de fusil.)

GEORGINA.

Est-ce lui qui s'annonce de la sorte?

MAUGIRON, au fond.

Non... c'est ce monsieur Charles Rennepont... l'infatigable chasseur.

D'ARMENONVILLE, à part.

Lui! Charles! (Il va s'asseoir près de la table et se met à fumer.)

CHATEAURAYNARD.

Voilà un nom qui n'éveille pas vos sympathies, vicomte.

MAUGIRON.

Est-ce que vous l'aimez, vous, ce monsieur Rennepont?

CHATEAURAYNARD.

Moi je le hais d'instinct. Depuis une semaine qu'il habite Cauterets, pas une fois il n'a répondu à l'un de nous sans que sa parole ironique ne trahit un profond dédain. Et quand son regard pèse sur moi, je voudrais avoir pour l'éteindre la main et le coup d'œil du vicomte.

SCÈNE II.

LES MÊMES, CHARLES.

(Il est en costume de chasse et jette à terre, en entrant, trois grands oiseaux de proie qu'il vient de tuer. — Un Domestique le suit.)

CHARLES.

Ah! la belle chasse!

GEORGINA.

Quel singulier gibier!

CHATEAURAYNARD.

J'ai remarqué que monsieur ne chasse jamais que les oiseaux de proie.

CHARLES.

C'est vrai, monsieur, j'ai pour ces oiseaux une antipathie profonde... qui vient, je crois, de leur ressemblance physique et morale avec certains hommes.

CHATEAURAYNARD.

Vraiment!

CHARLES.

L'humanité aussi a ses innocentes colombes, ses passereaux et ses pigeons naïfs d'une part, et de l'autre ses vautours, ses milans, ses éperviers et ses corbeaux toujours prêts à fondre sur eux, prêts à plumer les uns et à dévorer les autres. (Élevant un vautour à la hauteur du visage de Chateaurayn ard.) Et voyez, messieurs, s'il n'y a pas des hommes qui se rapprochent de ceci? Regardez cet œil fauve, ce front déprimé, ces pattes nerveuses, et jusqu'à ce bec effilé, crochu, qui figure, à s'y méprendre, un nez long et recourbé. (A Chateaurayn ard.) Je vous assure, monsieur, qu'il y a des gens qui ressemblent à cela.

CHATEAURAYNARD, prenant l'oiseau de proie.

C'est possible, monsieur, mais vous n'avez pas tout détaillé. Cet œil est prompt à distinguer un ennemi, et au bout de ces longues pattes, il y a de terribles serres qui étreignent, qui pénètrent et qui déchirent; voyez, voyez plutôt... Je vous assure, monsieur, qu'il n'est pas toujours bon de s'attaquer à cela. (Il lui montre les serres du vautour, tandis que Charles affecte de regarder la main de Chateaurayn ard.)

CHARLES.

Oui, oui, je vois, je vois... mais c'est aux pigeons qu'il faut montrer cela, monsieur, ça ne me regarde pas, moi... je suis le chasseur.

GEORGINA.

Et un chasseur effréné.

CHARLES.

Oui, madame, oui, c'est une passion, une frénésie; je tue ceux-là pour me consoler de ne pouvoir frapper les autres, ceux qui m'ont volé la moitié de ma joie, la moitié de mon cœur, la moitié de ma vie.

GEORGINA.

Une femme, sans doute?

CHARLES.

Mieux que cela, madame; une femme vous trompe ou vous quitte, on l'oublie ou on la remplace; mais un frère!... qui était de moitié dans vos premières joies et dans vos premières larmes, que vous aimiez de tout l'amour de votre cœur, qui a partagé avec vous les premières caresses et les derniers baisers d'une mère?... (Mouvement de d'Armenonville, qui se lève et fait quelques pas vers le fond.) Qui a pleuré avec vous quand elle s'est éteinte sur ce pauvre corps inanimé que l'on descendait dans la terre, qui a prié, agenouillé à vos côtés, pour cette âme divine qui venait de remonter au ciel en nous disant : Je vous bénis, mes enfants; aimez-vous toujours bien, et, pour l'amour de moi, demeurez toujours unis. Voilà ce qu'on n'oublie pas, mademoiselle, et l'on ne pardonne jamais ces hommes dégradés, avilis, perdus, qui se sont armés de sa jeunesse à lui, de son impatiente ambition pour le rendre perdu, dégradé, avili comme eux-mêmes! Ce sont mes oiseaux de proie à moi, que je poursuis de toute ma haine, de toute ma vengeance, et quand par hasard je rencontre un de ceux-ci, je l'abats avec une joie fébrile, et je le tue, comme on brûlait jadis en effigie les voleurs et les assassins que la justice ne pouvait atteindre.

(D'Armenonville revient s'asseoir et s'agite avec impatience.)

CAPRANICA.

Que ne vous êtes vous fait, monsieur, procureur impérial?

CHARLES.

Je le regrette parfois, monsieur.

CAPRANICA.

Vraiment?

CHARLES, le toisant.

Oui, oui, je voudrais être un de ces chasseurs juridiques qui, le code dans une main et l'épée de la justice dans l'autre, ont le droit de poursuivre et de frapper ces bandits de toutes sortes!

CAPRANICA.

En vérité?

CHARLES.

Oui, monsieur, oui, j'aurais châtié avec joie ces prétendus réfugiés politiques, Français en Angleterre, Espagnols en Italie et Italiens en France, commensaux habituels de tous les hommes riches et prodigues, auxquels ils aplanissent la route du vice et de la ruine... partageant tous les plaisirs, puisant avec impudence dans toutes les bourses. Ces gens-là sont généralement grands, maigres, secs; leur tenue tient du civil et du militaire; ils portent plusieurs ordres étrangers, dont ils sont brevetés... sans garantie du gouvernement.

CAPRANICA.

Je... n'en ai jamais rencontré.

MAUGIRON.

Bon Dieu! quelle société avez-vous donc fréquentée, monsieur?

CHARLES.

Toutes, monsieur, depuis le joueur de Bourse, le coulissier, jusqu'au joueur de cartes, jusqu'au grec éhonté.

CHATEAURENARD.

Le voilà sur un terrain glissant... Qu'il y prenne garde, le vicomte a pâli.

MAUGIRON.

Prétendriez-vous, monsieur, qu'il ne va pas d'honnêtes gens à la Bourse?

CHARLES.

S'il ne s'y trouvait pas d'honnêtes gens, monsieur, qu'iraient y faire les fripons?

GEORGINA.

C'est assez vrai.

CHARLES.

Il y en a là de toutes sortes; j'en ai connus que l'on y voyait chaque jour, et qui, non contents de spéculer sur les dangers de l'État, d'escompter les privations ou les souffrances publiques, s'informaient adroitement de la perte des autres joueurs et mettaient leur ruine à profit. Ils rachetaient leurs titres ou leurs biens, prêtaient en grands seigneurs et se faisaient rembourser en arabes. C'est l'usure d'aujourd'hui, monsieur, l'usure non plus basse, rampante et crasseuse, comptant par livres, sous et deniers, comme jadis; mais l'usure insolente et fière, l'usure en gants jaunes et en petit coupé. Ces messieurs jettent l'or comme ils le gagnent, sans compter. Ils achètent les plus beaux chevaux et marchandent les filles les plus sages. Chacun de ces hommes porte la ruine dans vingt familles et la honte dans vingt autres. Oiseaux de proie à deux têtes, comme l'aigle de Russie, ils guettent d'un côté, le patrimoine des jeunes gens, de l'autre l'honneur des jeunes filles.

CHATEAURAYNARD, à Maugiron, qui froisse ses gants avec colère.

Prenez donc garde, mon ami, vous abîmez vos gants jaunes... Il m'amuse, moi, ce monsieur... A propos, vous nous parliez des autres joueurs... des grecs.

CHARLES.

Il y en a qui courbent le front et qui s'enfuient couverts de honte, quand leur ruse infâme se découvre. Il y en a d'autres, plus criminels cent fois, qui relèvent insolemment la tête lorsqu'on les flétrit.

(D'Armenonville se lève.)

CHATEAURAYNARD, les regardant tous les deux.

Bien! allez donc, monsieur, allez donc!

CHASLES.

Ceux-là se parent d'ordinaire d'un nom ou d'un titre d'emprunt... espèce de manteau dont ils croient recouvrir leur opprobre.

(D'Armenonville fait deux ou trois pas vers lui en le regardant.)

CHATEAURAYNARD, l'observant.

Allez toujours, monsieur, allez toujours.

CHARLES, regardant aussi d'Armenonville.

Ceux-là ne se contentent pas d'une proie qu'ils dépouillent, il arrive encore qu'ils la tuent... Ils ne se contentent pas d'être voleurs, il faut aussi qu'ils deviennent meurtriers.

(D'Armenonville a croisé les bras. Il se trouve auprès de Charles et le regarde avec fureur. Charles, dans la même posture, le regarde en face.)

CHARLES.

Et s'il leur restait un parent, un père ou un frère, il leur dirait: Laissez, laissez éclater librement cette rage, que trahissent vos regards. Allons, frappez! tuez-moi comme les autres! pour vous, ce ne sera qu'une victime de plus, et vous m'aurez délivré, moi, d'un fardeau que votre infamie a rendu bien pesant, monsieur!

D'ARMENONVILLE, faisant un dernier pas vers lui.

Malheureux!...

(Il lève le bras, puis le laisse retomber en voyant Charles qui reste immobile. Il se passe la main sur le front et semble accablé.)

CHATEAURAYNARD.

Comment... rien... rien...

CAPRANICA, bas.

Notre ami n'est pas aujourd'hui en veine de courage.

D'ARMENONVILLE, avec force.

Qui a parlé de mon courage? Qui de vous oserait en douter?

CAPRANICA, tremblant.

Mais... per... personne, cher vicomte, personne...

SCÈNE III.

Les Mêmes, BRIGUIBOULE.

BRIGUIBOULE, gaîment.

Bonjour, messieurs; je suis sûr que l'on rit, je suis sûr que l'on s'amuse ici?

CAPRANICA.

On s'amuse beaucoup...

BRIGUIBOULE, gaîment.

Eh bien, moi, j'ai le trépas dans l'âme! le trépas, monsieur!

CHATEAURAYNARD.

En ce cas, vous avez le désespoir gai...

MAUGIRON.

Que vous est-il donc arrivé?

BRIGUIBOULE.

Un grand malheur, allez... Vous savez bien monsieur Dandurand, cet excellent vieux très-asthmatique, que j'ai amené à Cauterets... Eh bien, il ne toussera plus, le pauvre cher homme, il a clos sa paupière.

GEORGINA.

Il est mort?

BRIGUIBOULE.

Hélas! oui... Il avait trois asthmes à la fois, madame. Les eaux de Cauterets sont souveraines pour ces maladies-là. Elles lui en ont guéri deux, mais le troisième l'a emporté ce matin.

CHARLES.

N'étiez-vous pas, monsieur, quelque chose comme son neveu, son filleul?

BRIGUIBOULE.

Non, monsieur, non; c'est par humanité que je l'accompagnais, que je lui prodiguais mes soins.

TOUS.

Par humanité!

CHATEAURAYNARD.

Expliquez-nous donc cela?

BRIGUIBOULE.

Il faut vous dire que je suis issu d'une mère respectable et sensible, qui a consacré toute son existence à soulager le malheur. (A part.) Elle est garde-malade. (Haut.) En sorte que je suis naturellement enclin à soigner tout ce qui souffre. Ma première jeunesse s'est passée à prodiguer les soins les plus tendres à une vieille marraine bien désagréable que j'avais, et qui m'a laissé après elle six cents livres de rente.

CAPRANICA.

Six cents livres?

BRIGUIBOULE.

Et un chat... Impossible de vivre avec ça; et comme mon cœur sensible avait encore besoin de se dévouer à quelque être frêle dont je pusse être le soutien, je m'attachai à un capitaine de dragons, un vieux brave qui traîna longtemps, et qui me laissa six cents autres francs.

CAPRANICA.

Ça fait douze...

BRIGUIBOULE.

Six et six font douze, oui, monsieur, c'était déjà gentil; mais ça ne me suffisait pas tout à fait; et puis, je suis encore trop jeune pour me retirer des af... pour me marier et me dévouer à ma famille, à mes petits enfants...

CAPRANICA.

C'est un pélican que ce garçon-là.

BRIGUIBOULE.

Je fis la connaissance de monsieur Dandurand: je remplaçai, auprès de lui, un neveu qui le négligeait; je peux dire que, depuis deux ans, j'ai eu pour lui les soins d'une mère, monsieur, et j'attends avec confiance l'ouverture de son testament. C'est mon dernier malade, après celui-là je liquide.

CHATEAURAYNARD.

Et quand doit-on connaître ses dernières volontés?

BRIGUIBOULE.

Ça se fait en ce moment.

GEORGINA.

Et vous n'y assistez pas?

BRIGUIBOULE.

Non... Le neveu est arrivé tout à l'heure, il m'a fait dire que si je paraissais, il me casserait les reins... J'ai dû respecter sa douleur.

CHARLES.

Eh bien, monsieur, vous êtes une variété de ces oiseaux dont nous causions il n'y a qu'un instant.

BRIGUIBOULE.

Un oiseau, moi?...

CHARLES.

Vous spéculez sur la souffrance humaine... vous guettez la mort des gens...

BRIGUIBOULE, indigné.

Moi?

CHARLES.

C'est un métier de corbeau que vous faites là!...

BRIGUIBOULE.

Par exemple!...

MAUGIRON.

Laissez dire, mon cher; monsieur ne voit partout que des dupes et des fripons.

CHARLES.

Non, messieurs, non, je ne suis pas de ces niais qui répètent sottement ce vieux dicton, que le monde ne se compose que de fripons et de dupes. Il y a aussi des hommes d'intelligence et cependant de probité, d'honnêtes gens qui savent ne pas se laisser voler, et qui sont bien plus habiles que les plus rusés fripons, qui ne comprennent pas que pour finir en police correctionnelle ou au bagne, ils dépensent une fois plus d'esprit, de travail, d'efforts de toutes sortes que n'en dépense un honnête homme pour faire loyalement une brillante fortune.

CHATEAURAYNARD.

Je suis tout à fait de votre avis, monsieur.

MAUGIRON, à Briguiboule.

Mais dites-moi donc, comment saurez-vous ce que renferme le testament?

BRIGUIBOULE.

Le notaire va m'envoyer une petite note ici; mais je suis tranquille, il m'aimait beaucoup, le vieux quinteux.

CHATEAURAYNARD, au fond.

Eh! mais Saint-Savin est aujourd'hui le rendez-vous de tout Cauterets: voici madame la duchesse de Guérande et sa charmante fille.

SCÈNE IV.

Les Mêmes, LA DUCHESSE, HÉLÈNE, suivies de DEUX DOMESTIQUES.

CHARLES.

Madame la duchesse...

LA DUCHESSE.

Bonjour, monsieur Rennepont. Avez-vous fait bonne chasse?

CHARLES.

J'ai tué quelques oiseaux de proie, et je crois en avoir assez grièvement blessé d'autres...

(Il regarde les gens qui l'entourent.)

HÉLÈNE.

Les pauvres bêtes!

BRIGUIBOULE.

Ah! elle me regarde!

CHARLES, riant.

Oh! ne les plaignez pas, mademoiselle; ils n'en valent pas la peine.

D'ARMENONVILLE, à part, regardant Hélène.

Quelle ravissante jeune fille!

HÉLÈNE.

Mais nous oublions, maman, cette brave madame Bernard.

LA DUCHESSE.

Tu as raison. Jean, retournez au bas de la côte avec la voiture, vous la mettrez de ma part aux ordres de cette bonne dame et de cette jeune fille que nous avons rencontrées dans la plaine.

(Le Domestique sort.)

MAUGIRON, bas à Chateaurayard.

Madame Bernard! sa fille!.. Comment! elle a une fille... j'ignorais...

CHATEAURAYNARD, bas.

Taisez-vous et attendez...

CHARLES.

N'est-ce pas cette pauvre femme si malade qui demeure dans le même hôtel que vous, madame la duchesse? Je la croyais seule aux eaux.

HÉLÈNE.

Sa fille est venue la retrouver ce matin.

LA DUCHESSE.

Et dans son empressement à aller au devant d'elle, la pauvre dame a plus consulté son courage que ses forces.

HÉLÈNE.

La fatigue l'a rendue très-souffrante... Tout à l'heure, au bas de la côte, elle était si pâle, la jeune personne qui pleurait silencieusement auprès d'elle semblait si désespérée, que maman a fait arrêter la voiture et leur a proposé de les faire amener jusqu'ici.

CHARLES.

Madame la duchesse est si bonne!

LA DUCHESSE.

Je me sens un peu fatiguée. Monsieur Rennepont, vous dinerez ici avec nous; on nous attend, j'avais envoyé des ordres.

CHARLES.

Un pareil honneur... madame la duchesse...

LA DUCHESSE.

Nous nous connaissons, monsieur; je sais quel travail opiniâtre et quelle probité à toute épreuve vous ont acquis une fortune. On m'a beaucoup parlé aussi de madame Rennepont, de vos petits enfants, deux anges, comme leur mère: je serais heureuse de m'asseoir à table au milieu d'eux, et j'espère, monsieur, que vous ne refuserez pas de vous y asseoir auprès de nous. Votre bras, monsieur Rennepont.

(Charles s'incline.)

CHARLES.

Je suis à vos ordres, madame la duchesse.

(Il lui donne le bras.)

CHATEAURAYNARD.

Qu'avez-vous donc, mon cher, à regarder ainsi mademoiselle de Guérande?

D'ARMENONVILLE.

Moi?... je... je ne la regarde pas, je l'admire.

CHATEAURAYNARD.

Ah! bah!... (A part.) Tant mieux!

GEORGINA, prenant le bras de d'Armenonville.

Vous êtes en contemplation! Est-ce que vous allez devenir amoureux, mon cher?

D'ARMENONVILLE.

Quelle folie!

(Il sort par la droite avec Georgina et suit des yeux Hélène qui sort avec la Duchesse.)

BRIGUIBOULE.

Et moi je vais au-devant du saute-ruisseau de mon notaire.

CAPRANICA.

Je vous accompagne, jeune homme; vous me ferez partager...

BRIGUIBOULE.

Quoi donc?

CAPRANICA.

Votre joie.

BRIGUIBOULE.

Avec plaisir, monsieur. (Ils sortent.)

SCÈNE V.

CHATEAURAYNARD, MAUGIRON.

MAUGIRON.

Ah çà! dites-moi donc. Madame Bernard...

CHATEAURAYNARD.

Tenez, mon cher Maugiron, voilà à quoi vous pensez, vous! Vous dites: Comment! madame Bernard a une fille, et Chateaurayard, qui l'a envoyée chez moi, à Paris, avec une recommandation; Chateaurayard, qui m'a fait lui prêter trois fois plus d'argent qu'elle ne pourra jamais m'en rendre, ne m'a pas une seule fois parlé de cette fille?

MAUGIRON.

C'est vrai, et je désire savoir...

CHATEAURAYNARD.

Vous ne saurez rien.

MAUGIRON.

Mais...

CHATEAURAYNARD.

Mon cher Maugiron, voulez-vous me seconder? je me charge de doubler votre fortune.

MAUGIRON.

A quel prix?

CHATEAURAYNARD.

Soyez donc tranquille, ce n'est pas au prix de votre délicatesse! Je ne fais pas de ces marchés-là, mon cher.

MAUGIRON.

Est-ce à dire qu'entre nous, à nos propres yeux, il ne nous reste ni probité ni honneur?

CHATEAURAYNARD, riant.

Oh! si fait, il doit nous en rester beaucoup, nous en dépensons si peu!

MAUGIRON.

Enfin, que faut-il faire?

CHATEAURAYNARD.

D'abord, donnez à madame Bernard tout l'argent qu'elle vous demandera, donnez sans compter à ce jeune Henri de Clamarius que nous attendons.

MAUGIRON.

Mais ces messieurs dont vous avez tout à l'heure éveillé l'appétit lui mangeront son argent et le mien...

CHATEAURAYNARD.

Cent mille écus!... Belle misère! qu'importe qu'il mange cette somme en folies, en débauches!... Ce n'est pas son argent qu'il me faut...

MAUGIRON.

Qu'est-ce donc?

CHATEAURAYNARD.

Silence!...

(On entend rouler une voiture.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, HÉLÈNE, THÉRÈSE, Mme BERNARD.

HÉLÈNE, sortant de la maison.

Les voilà, ce sont elles, maman.

(Mme Bernard entre par le fond, appuyée sur le bras de Thérèse.)

Mme BERNARD.

Mademoiselle de Guérande!

THÉRÈSE.

Que de remercîments nous vous devons, mademoiselle, combien vous êtes bonnes, vous et madame la duchesse!

HÉLÈNE.

Oh! ne me remerciez pas...

Mme BERNARD, apercevant Maugiron et Chateaurayuard.

Monsieur Chateaurayuard, monsieur Maugiron, permettez-moi de vous présenter ma fille...

MAUGIRON.

Je suis fort aise, mademoiselle, de faire votre connaissance.

CHATEAURAYNARD, bas.

Comment la trouvez-vous?

MAUGIRON, bas.

Très-belle!

Mme BERNARD.

C'est grâce à monsieur, Thérèse, que j'ai pu venir prendre les eaux, et qu'il t'a été permis de venir m'y retrouver.

THÉRÈSE.

Croyez, monsieur, que nous ferons tous nos efforts pour nous acquitter promptement.

MAUGIRON.

Prenez garde, mademoiselle, vous allez me faire penser qu'il vous tarde de vous débarrasser d'un peu de reconnaissance pour moi.

THÉRÈSE.

Non, monsieur, quand nous nous serions acquittées par notre travail, nous n'en resterions pas moins vos obligées.

HÉLÈNE.

Votre travail?

Mme BERNARD.

Elle brode comme une fée, le produit de son aiguille s'ajoute chaque jour au peu que nous possédons; sans cela, comment aurions-nous vécu pendant ma longue maladie?

THÉRÈSE.

Ma mère... je vous en prie.

HÉLÈNE.

Entrez vous reposer, madame Bernard; moi, je garde mademoiselle, je la conduirai à ces belles ruines qui sont au bas de la montagne.

Mme BERNARD.

Mais...

HÉLÈNE.

Oh! je n'aime pas qu'on me résiste. Allez, entrez là, près de ma mère... Mademoiselle et moi nous irons ensemble dans la calèche; allons, prenez mon bras...

Mme BERNARD.

Moi... que je...

HÉLÈNE.

Allons donc! aux eaux, on est entre amis... en famille.

(Elle conduit Mme Bernard dans la maison. Thérèse la regarde avec attendrissement.)

Mme BERNARD.

Au revoir, messieurs.

MAUGIRON.

Au revoir.

CHATEAURAYNARD.

Au revoir, madame Bernard, au revoir.

HÉLÈNE, revenant à Thérèse.

Eh bien? qu'avez-vous donc à me regarder ainsi?

THÉRÈSE.

Pour la première fois de ma vie, je voudrais être autre chose qu'une simple ouvrière.

HÉLÈNE.

Pourquoi donc?

THÉRÈSE.

Pour pouvoir devenir votre amie.

HÉLÈNE.

Est-ce qu'il y a besoin de cela? Venez, partons. (Elles sortent.)

CHATEAURAYNARD.

Eh bien?

MAUGIRON.

Je prêterai à la mère de cette belle fille cinq cents louis, si elle me les demande.

CHATEAURAYNARD.

Mauvais sujet... voilà, comme disait ce monsieur Rennepont, l'oiseau à deux têtes qui se réveille.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, BRIGUIBOULE, CAPRANICA.

BRIGUIBOULE, une lettre à la main.

Victoire! victoire! j'ai ma lettre...

CHATEAURAYNARD.

Eh! mon Dieu! qu'y a-t-il donc?

BRIGUIBOULE.

Ce qu'il y a? j'ai ma lettre, monsieur...

CAPRANICA.

Il a sa lettre.

MAUGIRON.

Sa lettre?

BRIGUIBOULE.

Du notaire pour le testament... le petit clerc vient de me l'apporter.

CHATEAURAYNARD.

Voilà peut-être un nouveau richard qui va éclore...

BRIGUIBOULE.

C'est possible, monsieur, je suis peut-être un millionnaire dans son œuf, brisons la coquille. (Il décachète.)

CAPRANICA.

Surtout, jeune ami, méfiez-vous des intrigants.

BRIGUIBOULE.

Oui, monsieur, oui. (Lisant.) Ah! je suis bien ému. « Monsieur, voici la copie du paragraphe qui vous concerne dans le » testament de monsieur Dandurand. » (Parlé.) Bon feu Dandurand. (Lisant.) « Persuadé que Briguiboule est le meilleur des » cœurs » (Parlé.) Après toi, bon Dandurand, après toi! (Lisant.) » Que personne ne sympathise mieux que lui avec les souffrances d'autrui et ne sait prodiguer un dévouement plus tendre... » persuadé aussi que ce serait rendre à l'humanité un déplorable service que de la priver des soins d'un si excellent cœur... » je crois remplir mon devoir et les désirs de mon bon Briguiboule... » Son bon Briguiboule, j'en pleure, monsieur. (Lisant.) « Et les désirs de mon bon Briguiboule, en ne lui laissant aucune » part d'une fortune qui le ferait renoncer à sa noble vocation... » Ah! sapristi! je suis volé!

CHATEAURAYNARD.

Comment! rien?

TOUS.

Rien!

BRIGUIBOULE.

Rien, pas un radis!...

CAPRANICA.

C'est mesquin...

BRIGUIBOULE.

L'ingrat! moi, qui dépensais pour lui être agréable, pour lui faire des petites surprises presque tout mon revenu.

CAPRANICA.

Votre revenu? Ah! c'est vrai... vous avez... (A part.) Il a de petites rentes, ce bonhomme-là... (Haut.) Et vous dépensiez le revenu pour lui?

BRIGUIBOULE.

Tout, monsieur, tout... et voilà ma récompense. (Il tombe assis et reste absorbé.)

CHATEAURAYNARD.

Allons, décidément, il ne se retirera pas cette fois des affaires... Mais voici l'heure de la diligence, notre jeune homme est près d'ici. Venez, venez, messieurs. (Il sort avec Maugiron.)

CAPRANICA.

Oui, allez, je vous suis... Il m'intéresse, ce pauvre petit rentier...

SCÈNE VIII.

CAPRANICA, BRIGUIBOULE.

CAPRANICA.

C'était un vilain homme que ce Dandurand, petit rentier.

BRIGUIBOULE.

Oh! oui...

CAPRANICA.

Vous êtes à plaindre d'avoir si mal placé votre affection, petit rentier.

BRIGUIBOULE.

Oh! oui...

CAPRANICA.

Avoir rencontré tant de dévouement dans un seul jeune homme et ne s'être pas montré plus reconnaissant? Ah! pouah!

BRIGUIBOULE.

C'est dégoûtant, n'est-ce pas, monsieur?

CAPRANICA.

Ah! ce n'est pas moi, marquis de Capranica...

BRIGUIBOULE.

Capra?

CAPRANICA.

Nica... marquis de Capranica... réfugié de première classe, ancien major des armées piombiniennes et lucquoises, décoré de quatorze ordres, ce n'est pas moi qui aurais agi de la sorte.

BRIGUIBOULE.

Je vous crois, monsieur.

CAPRANICA.

Pauvre exilé sur la terre étrangère, criblé de nobles blessures, et n'ayant plus maintenant que quelques semaines à attendre pour terminer enfin ma trop frêle existence.

BRIGUIBOULE.

Vous êtes malade, monsieur?

CAPRANICA.

Bien malade, bien malade.

BRIGUIBOULE.

Tant pis.

CAPRANICA.

Si j'avais à défaut d'une famille glorieusement éteinte tout entière sur des champs de bataille...

BRIGUIBOULE.

Toute votre famille?

CAPRANICA.

Toute.

BRIGUIBOULE.

Les femmes aussi?

CAPRANICA.

Hélas! si j'avais trouvé une amitié semblable... à la vôtre, un cœur comme le vôtre, ce ne sont pas quelques mille livres de rente que je lui aurais laissées, mais mon château de Capranica en Bohême...

BRIGUIBOULE.

Ah bah!

CAPRANICA.

Ma terre de Pallavicini en Toscane...

BRIGUIBOULE.

Ah bah!

CAPRANICA.

Mes bois, mes prés, mes fermes de Hongrie...

BRIGUIBOULE.

Vous lui auriez laissé tout cela?

CAPRANICA.

Eh! que voudriez-vous que j'en fisse à défaut d'une famille glorieusement éteinte tout entière?

BRIGUIBOULE.

Sur les champs de... c'est juste. (A part.) Tiens, tiens, tiens...

CAPRANICA.

Mais, où trouver un pareil dévouement? Rencontrerai-je un second vous-même?...

BRIGUIBOULE.

Je ne le crois pas, monsieur; mais je suis issu d'une mère respectable et sensible qui a passé sa vie...

CAPRANICA.

Je sais, je sais... (A part.) Oh! qu'il est embêtant!

BRIGUIBOULE.

Eh bien, vous m'émouvez, monsieur, et si vous le voulez, je vous offre les soins de la plus tendre fille.

CAPRANICA.

Eh quoi! vous consentiriez?...

BRIGUIBOULE.

Eh bien, oui!

CAPRANICA.

Vous accepteriez?

BRIGUIBOULE.

Eh bien, oui!

CAPRANICA.

Vous deviendriez?...

BRIGUIBOULE.

Eh bien, oui, na!

CAPRANICA, lui ouvrant ses bras.

Mon fils!

BRIGUIBOULE.

Mon père!

CAPRANICA, à part.

Allons, ça y est!

BRIGUIBOULE, à part.

Ah! cette fois-ci, je crois que j'ai la main heureuse!

HÉLÈNE, en dehors.

Au secours! au secours!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, HÉLÈNE.

CAPRANICA.

Qu'y a-t-il?

HÉLÈNE.

Mademoiselle Thérèse... elle était montée la première en voiture, quand tout à coup les chevaux se sont emportés... Voyez, ils courent le long de la montagne... ils vont se briser au détour... (Cris au dehors.)

BRIGUIBOULE.

Attendez... un jeune homme s'élance...

HÉLÈNE.

Il va être broyé sous les pieds des chevaux! Ah! (Elle détourne les yeux.)

CAPRANICA.

Non, il les maintient...

HÉLÈNE.

En effet... Oh! quel courage!

BRIGUIBOULE.

Ils ne bougent plus... Sapristi! quelle poigne!

CAPRANICA.

On descend la jeune fille... on la ramène...

HÉLÈNE.

Dieu soit loué, elle est sauvée!

BRIGUIBOULE.

Le jeune homme revient avec elle... C'est monsieur... Tiens, je ne l'ai jamais vu à Cauterets!

HÉLÈNE.

Mais, mais je ne me trompe pas... Ces traits... Oh! non, c'est impossible...

SCÈNE X.

LES MÊMES, CHATEAURAYNARD, MAUGIRON, D'ARMENONVILLE, GEORGINA, puis HENRI, THÉRÈSE, puis BERNARD et LA DUCHESSE.

CHATEAURAYNARD.

Par ici; mademoiselle trouvera dans cette maison tous les soins nécessaires.

HENRI, montrant Thérèse.

Venez, venez, mademoiselle.

HÉLÈNE, à part.

C'était bien lui.

THÉRÈSE.

Non, non, n'entrons pas, n'entrons pas, je vous en supplie!

CHATEAURAYNARD.

Pourquoi?

THÉRÈSE.

Ma pauvre mère, c'est une cruelle maladie de cœur, c'est un anévrisme qui met ses jours en danger; la moindre émotion peut lui être fatale, et si elle voyait mon agitation... si elle soupçonnait le danger que je viens de courir... elle en mourrait...

TOUS.

Comment?

THÉRÈSE.

Elle en mourrait, j'en suis sûre; pas un mot, messieurs, je vous en supplie, pas un mot devant elle...

HENRI.

Ne craignez rien, mademoiselle, tout le monde ici se taira...

HÉLÈNE, s'avançant timidement.

Oh! oui, tout le monde...

HENRI.

Qu'ai-je vu? Mademoiselle de Guérande?

HÉLÈNE, baissant les yeux.

Monsieur...

GEORGINA.

Tiens, ils se connaissent!

LA DUCHESSE, entrant.

Hélène!

Mme BERNARD, tremblante.

Mon enfant! ma fille!...

LA DUCHESSE.

Que nous a-t-on dit? les chevaux emportés?...

Mme BERNARD.

Une jeune fille blessée... en danger de mort...

LA DUCHESSE, pressant sa fille dans ses bras.

Mais qui?

Mme BERNARD, même jeu.

Mais qui donc? répondez, parlez...

THÉRÈSE.

Ma mère, je t'en supplie, calme-toi!

Mme BERNARD.

Mais, répondez-moi donc?

HÉLÈNE.

Eh bien, c'est moi, c'est moi!...

LA DUCHESSE, avec effroi.

Toi!...

Mme BERNARD, respirant.

Ah!

HÉLÈNE.

Tu sais, je suis si folle! personne ne tenait les guides, je me suis élancée imprudemment dans la voiture; les chevaux effrayés se sont emportés, et sans une personne qui s'est jetée à leur tête, au risque de se faire broyer, je ne sais pas ce qui me serait arrivé...

LA DUCHESSE.

Et cette personne... ton sauveur...

THÉRÈSE, vivement.

C'est...

(Hélène lui fait signe de se taire.)

HÉLÈNE.

C'est quelqu'un que... (bas) que tu n'aimes pas beaucoup.. que tu n'aimais pas... car à présent...

LA DUCHESSE.

Mais enfin!...

HÉLÈNE.

C'est... c'est, monsieur, maman.

(Elle montre Henri.)

LA DUCHESSE, à part.

Lui... lui! (Haut.) M. Henri de Clamarins...

TOUS LES OISEAUX DE PROIE, bas à Chateaurayeard.

Henri de Clamarins!

D'ARMENONVILLE.

Lui qui prétend l'épouser.

CHATEAURAYNARD, bas.

Lui-même.

HÉLÈNE, à part.

Que va-t-elle dire?

LA DUCHESSE, après un temps.

Je vous dois peut-être la vie de ma fille, monsieur, de ce jour vous êtes notre ami.

HENRI.

Madame la duchesse, combien je suis heureux! (Bas à Hélène.) Mademoiselle, ne dois-je pas détromper votre mère?

HÉLÈNE, bas.

Et cette pauvre madame Bernard, monsieur...

LA DUCHESSE.

Rentrons, Hélène; venez, madame Bernard; et vous aussi monsieur de Clamarins.

GEORGINA, à Chateaurayeard.

Eh bien! votre jeune homme a conquis ses grandes entrées dans la maison.

MAUGIRON.

Voilà qui dérange vos plans...

CHATEAURENARD.

Allons donc!... que direz-vous si dans trois jours j'ai marié mademoiselle de Guérande à un autre?

TOUS.

Vous!...

D'ARMENONVILLE.

Un autre!...

CHATEAURAYNARD.

Dans trois jours, je le ferai.

GEORGINA.

Et moi, en m'en donnant la peine, j'amènerai monsieur de Clamarins à mes genoux.

CHATEAURAYNARD.

Et vous, vicomte?

D'ARMENONVILLE.

J'aurai tout l'or que vous voudrez qu'il perde...

CHATEAURAYNARD.

Et vous, Maugiron?

MAUGIRON.

Moi, j'aurai le château, la ferme et jusqu'aux vieux blason.

CHATEAURAYNARD.

Et moi, j'aurai sa vie!

MAUGIRON.

Allons, à table, car je gage que nous avons tous un appétit...

CHATEAURAYNARD.

De vautours, n'est-ce pas? allons, messieurs, allons.

(Sortie générale.)

ACTE II.

Le salon de l'hôtel d'Orient, à Cauterets.

SCÈNE PREMIÈRE.

THERÈSE, HELÈNE.

(Thérèse brode, Hélène touche du piano. Un instant après, Hélène cesse de toucher; en même temps Thérèse laisse tomber sa broderie sur ses genoux. Elles semblent absorbées. Un coup de sonnette retentit au dehors; Hélène et Thérèse poussent en même temps un petit cri qui les rappelle à elles-mêmes.)

HÉLÈNE.

Il y a plus d'un quart d'heure que vous ne me parlez plus... à quoi pensez-vous donc, mademoiselle Thérèse?

THÉRÈSE.

Moi?... je... vous paraissez si préoccupée, que j'ai craint...

HÉLÈNE.

Oui, je songeais au danger que vous avez couru hier...

THÉRÈSE.

C'est aussi à cela que je pensais!

HÉLÈNE.

Vous seriez peut-être morte sans lui!

THÉRÈSE.

Sans lui?

HÉLÈNE, un peu embarrassée.

Sans monsieur Henri... encore quelques pas, et vous rouliez, avec la voiture, au fond de l'abîme!

THÉRÈSE.

Oh! je me croyais bien perdue!... C'est étrange! dans un pareil moment, lorsqu'on se sent tout près de la mort, avec quelle merveilleuse promptitude les idées, les souvenirs se pressent en foule dans votre esprit. En moins d'une minute, j'ai vu se dérouler devant mes yeux, toute ma vie passée, cette vie de douleurs, de privations et de larmes. (A part.) Cette vie déshéritée de la tendresse d'une mère! Et la prière que murmuraient mes lèvres était une action de grâce au Seigneur qui me rappelait près d'elle!... En moins d'une minute aussi, je me suis souvenue de tous mes rêves... ces beaux rêves de fiancée, d'épouse! Je me voyais penchée sur un berceau, le cœur inondé de bonheur et d'amour, prodiguant à l'enfant que le ciel m'aurait envoyé cette tendresse... que je n'avais pu rendre à ma mère!... et la prière que murmuraient mes lèvres demandait au Seigneur de me laisser vivre!

HÉLÈNE.

Pauvre Thérèse!

THÉRÈSE.

Mais ma terreur n'a pas été de longue durée... Dès que j'ai aperçu monsieur Henri qui s'élançait au-devant de moi avec tant d'énergie et de sang-froid... dès que mes yeux eurent rencontré les siens qui semblaient me dire: Rassure-toi! mon effroi se dissipa tout à coup, et un instant plus tard, quand il m'enlevait de la voiture, quand je me trouvais auprès de lui, appuyée sur son bras, j'étais sans émotion, sans surprise... je savais qu'il me sauverait!

HÉLÈNE.

Et moi!... comme mon cœur battait!... comme je tremblais pour vous, Thérèse!... Il y avait là des hommes, et pas un qui osât se jeter au-devant du danger! Non, non! il ne s'est trouvé que lui!... lui seul!... Ah! c'est qu'il est si brave! c'est qu'il est si bon, lui!...

THÉRÈSE, à part.

Lui! encore! Elle l'aime!... (Haut et observant Hélène.) Ah! c'est qu'il y a peu d'hommes comme celui-là!... Comme il porte fièrement la tête! et cependant comme sa voix est douce! que son visage est noble et que son regard est tendre!

HÉLÈNE.

Je vous aime, Thérèse, quand vous parlez comme cela... (Elle lui prend la main.)

THÉRÈSE, la lui serrant.

Vous aurez tous les bonheurs, mademoiselle, tous. (Elle va au fond.)

HÉLÈNE.

Vous me quittez?

THÉRÈSE.

Ma mère doit m'attendre!

HÉLÈNE.

Au revoir! (Apercevant Henri.) Non, ne vous en allez pas! (Elle montre Henri. Bas.) Je serais forcée de rentrer.

SCÈNE II.

THÉRÈSE, HELÈNE, HENRI.

HENRI.

Pardon, mesdemoiselles, je croyais trouver ici madame de Guérande.

HÉLÈNE.

Ma mère?

HENRI.

Oui, mademoiselle ; madame la duchesse, par des motifs que j'ignore, s'était toujours montrée fort réservée, fort sévère à mon égard. Aujourd'hui elle veut bien m'ouvrir sa maison, jusqu'ici fermée pour moi, elle daigne me recevoir dans son intimité...

HÉLÈNE.

Eh bien! monsieur?

HENRI.

C'est mille fois plus de bonheur que je n'en pouvais espérer; mais ce bonheur, vous savez à quel pieux mensonge j'en suis redevable, et je ne pense pas qu'il soit loyal de le prolonger plus longtemps aux yeux de madame votre mère!

THÉRÈSE.

Comment, monsieur, vous allez dire...

HÉLÈNE.

Est-ce que vous croyez que ce soit bien nécessaire?

HENRI.

Je vous en fais juges, mesdemoiselles. Dois-je accepter plus longtemps la reconnaissance d'une mère... qui ne me doit rien? Voyons, parlez, prononcez.

HÉLÈNE.

Mais... je ne vois pas grand mal à cela!

HENRI, à Thérèse.

Et vous, mademoiselle?

THÉRÈSE.

Votre dévouement pour moi a été si grand, si généreux, que je serais, je crois, un juge bien partial.

HENRI.

Ce que j'ai fait pour vous, mademoiselle, Dieu m'est témoin que je le ferais encore à l'instant, sans hésiter; mais ne m'en soyez pas trop reconnaissante... j'avoue que je ne le mérite pas.

THÉRÈSE.

Comment?

HÉLÈNE.

Que signifie?

HENRI.

Je venais de quitter la diligence, je montais la côte à pied, lorsque des cris se firent entendre... je levai les yeux, je vis une jeune fille entraînée vers un abîme, et je courus pour la sauver; mais ce qui vint tout à coup doubler ma force, mon courage et me donner la résolution d'arrêter ces chevaux emportés ou de me faire broyer sous leurs pieds, c'est que j'avais aperçu, courant après la voiture, deux domestiques couverts de la livrée de madame de Guérande!... c'est que c'était vous, mademoiselle, que je croyais sauver!

HÉLÈNE.

Moi!

THÉRÈSE, à part.

Elle... il l'aime aussi... c'est juste!...

HÉLÈNE.

Mais, vous voyez bien, monsieur, qu'il ne peut rien y avoir de changé aux yeux de ma mère.

HENRI.

Comment?

HÉLÈNE.

C'est toujours pour me sauver que vous vous êtes dévoué, monsieur; c'est pour moi que vous risquiez vos jours, et ce n'est pas votre faute si ce n'est pas moi qui me trouvais dans la voiture.

HENRI.

C'est vrai, mais il se peut que madame la duchesse...

HÉLÈNE.

Elle va venir... laissez-moi tout lui dire, je suis sûre... que j'arrangerai cela mieux que vous.

HENRI.

Je me soumets, mademoiselle, et je viendrai savoir plus tard si madame la duchesse m'impose sa froide prévention d'autrefois, ou si elle daigne me continuer ses bonnes grâces. (Il salue et sort par le fond.)

HÉLÈNE.

Mademoiselle Thérèse, venez-vous avec moi?

THÉRÈSE.

Non... ma mère m'attend, je vous l'ai dit, mademoiselle.

HÉLÈNE.

Eh bien! au revoir. (Elle va sortir par la porte en même temps que Capranica et Briguiboule entrent par la gauche.)

BRIGUIBOULE, à part.

Ah! voilà mes deux amours!... Mesdemoiselles... (Il les salue d'un air aimable.) Je crois que je préfère l'autre... Non, je crois que c'est l'une... (Il les salue de nouveau, Hélène sort par la droite, Thérèse par le fond.) Enfin, c'est l'une ou l'autre toujours.

SCÈNE III.

CAPRANICA, BRIGUIBOULE.

CAPRANICA, cessant de lire un papier qu'il tient à la main.

Qu'est-ce qu'il a?... Qu'avez-vous, petit?

BRIGUIBOULE, soupirant.

Ah!..

CAPRANICA.

Hein?...

BRIGUIBOULE.

Je crois que je suis amoureux.

CAPRANICA.

Il n'y a pas de mal à ça... Et de qui?

BRIGUIBOULE.

De l'une de ces deux demoiselles.

CAPRANICA.

De laquelle?

BRIGUIBOULE.

Je ne sais pas au juste... Chaque fois que j'en vois une, c'est vers celle-ci que mon cœur m'entraîne. Chaque fois que je rencontre l'autre, c'est vers celle-là que mon cœur s'envole.

CAPRANICA.

Et quand vous les voyez toutes les deux à la fois?

BRIGUIBOULE.

Voilà... ça me tire des deux côtés... et ça me gêne... Après ça, je me dis, il y en a une qui est bien jolie... mais elle est si riche...

CAPRANICA.

Je vous laisserai assez de bien pour pouvoir prétendre aux mains les plus élevées. Car voilà précisément ce que je relisais, c'est mon testament.

BRIGUIBOULE.

Votre testament!

CAPRANICA.

Oui, je viens de tester olographiquement!...

BRIGUIBOULE, attendri.

Olographiquement!... se peut-il?

CAPRANICA.

A part quelques legs à des collatéraux fort éloignés... je vous ai tout donné, mon petit.

BRIGUIBOULE, minaudant.

Comment... à moi... tout... tout... mon noble bienfaiteur?

CAPRANICA.

Et je sens qu'il était nécessaire de me hâter... Ah!...

BRIGUIBOULE.

Allons donc, allons donc, vous avez encore pas mal de temps devant vous.

CAPRANICA.

Non.

BRIGUIBOULE.

Si.

CAPRANICA.

Non...

BRIGUIBOULE.

Si... si... Ah! je ne vous dirai pas que vous en avez encore... comme feu Mathusalem! mais enfin, je suis sûre que vous boulotterez encore un peu.

CAPRANICA.

Approche un fauteuil.

BRIGUIBOULE.

Voilà, bienfaiteur, voilà!... (Il lui présente un fauteuil.)

CAPRANICA.

Mets-moi un coussin sous mes faibles pieds.

BRIGUIBOULE.

Deux coussins, bienfaiteur, ça n'est pas trop de deux. (Il le regarde et soupire.) Ah!...

CAPRANICA.

Que de mal je te donne!...

BRIGUIBOULE.

Ah! bah!

CAPRANICA.

Pauvre petit!... A propos, as-tu de l'argent?

BRIGUIBOULE.

Je n'en ai pas besoin pour le moment, merci.

CAPRANICA.

Non, tu ne me comprends pas... je le dis...

BRIGUIBOULE.

Non, non, non, vrai, merci... pas à présent, plus tard, après. (Soupirant.) Après...

CAPRANICA.

Oui, après ma... je sais bien... Mais je te demande si tu as à ta disposition une somme un peu importante... parce que, vois-tu, ami, dans la prévision de ce qui sera bientôt... (Il soupire.) Ah!...

BRIGUIBOULE, soupirant.

Ah!

CAPRANICA.

Je ne crois pas nécessaire de faire venir des fonds hongrois, toscans ou valaques... cela te ferait des frais de banque, et tu perdrais sur le change...

BRIGUIBOULE, d'un ton naturel.

Ah! on perd sur le change?.. Je savais pas...

CAPRANICA.

On perd beaucoup... décidément, je n'en ferai pas venir... Et, comme nous partirons demain pour Paris, tu payeras à ton hôtel toutes les petites notes!...

BRIGUIBOULE.

Naturellement...

CAPRANICA.

Et... les miennes.

BRIGUIBOULE.

Et les vôtres!

CAPRANICA, sortant un paquet d'une de ses poches.

Les voilà justement... il y en a pour dix-sept cent vingt-deux francs.

BRIGUIBOULE, effrayé.

Dix-sept cent vingt-deux francs! (Se grattant l'oreille.) Diable!

CAPRANICA.

Tiens, dix-sept cent vingt-deux francs! quel singulier hasard... et comme cela se rencontre!

BRIGUIBOULE.

Quoi donc?

CAPRANICA.

C'est précisément le revenu d'une petite métairie... lucquoise que j'ai oublié de te mettre sur la tête.

BRIGUIBOULE.

Une métairie?

CAPRANICA.

Donne-moi de quoi écrire, je vais tout de suite réparer cet oubli.

BRIGUIBOULE.

Voilà, voilà, mon bienfaiteur.

CAPRANICA, écrivant.

Dix-sept cent vingt-deux francs! quelle coïncidence bizarre... compte les tiens pendant que j'écris.

BRIGUIBOULE.

Les miens?...

CAPRANICA.

Les dix-sept cent vingt-deux francs pour les petites notes.

BRIGUIBOULE.

Oui, je sais bien, pour les petites...

CAPRANICA, qui l'observe du coin de l'œil, relisant le testament.

Item, à mon bon cher Briguiboule, je donne et lègue ma terre de Capranica, évaluée à deux cent mille francs.

BRIGUIBOULE.

Deux cent mille francs!

CAPRANICA.

Item, enfin, audit, ma petite métairie lucquoise d'un rapport de... net, de...

BRIGUIBOULE.

Quinze cents... et dix-sept cent vingt-deux francs.

CAPRANICA.

De dix-sept cent vingt-deux francs; tiens, lis, lis, petit... et donne... (Il tend la main.)

BRIGUIBOULE.

Oui, oui, ça y est... en toutes lettres.

CAPRANICA.

Verse...

BRIGUIBOULE.

Voilà.

CAPRANICA.

A qui aurais-je laissé mes biens plutôt qu'à toi... si bon!

BRIGUIBOULE.

Cinq...

CAPRANICA.

Si aimable!

BRIGUIBOULE.

Dix...

CAPRANICA.

Si spirituel!...

BRIGUIBOULE.

Quinze...

CAPRANICA.

Oh! que tu es joli! que tu me sembles beau!

BRIGUIBOULE.

Seize... dix-sept.

CHARLES, qui a entendu les derniers mots, s'approchant de Briguiboule et parlant par-dessus son épaule.

Maître corbeau sur un arbre perché...

BRIGUIBOULE, distrait.

Tenait dans son bec un fromage... Tiens, bonjour, monsieur. Vous lisiez les fables de la Fontaine?

CHARLES.

Précisément.

CAPRANICA, tendant toujours la main.

Viens, mon petit, rentrons.

BRIGUIBOULE.

Oui, me voilà... Votre serviteur, monsieur... Dix-sept cent vingt. (Il donne en sufficant le reste de l'argent.)

CHARLES.

Il ouvre un large bec...

BRIGUIBOULE, répétant comme une leçon.

Laisse tomber sa proie... Dix-sept cent vingt et deux; dix-sept cent vingt-deux, ça y est... le renard s'en saisit, et dit : Mon bon monsieur... Ah! mais je les sais aussi mes fables...

CAPRANICA.

Viens donc, petit, viens donc.

BRIGUIBOULE.

Oui, bienfaiteur... Je les sais aussi, mes fables. (Il sort avec Capranica.)

CHARLES, les regardant sortir.

Et cela lui profite.

SCÈNE IV.

CHARLES, MAUGIRON, GEORGINA, s'éloignant en se donnant le bras.

GEORGINA.

Est-ce que vous êtes à l'affût, monsieur? est-ce que vous chassez encore l'oiseau de proie?

CHARLES.

Non, madame, cette fois le milan s'est fait renard.

MAUGIRON.

Prenez garde, ma chère, monsieur pourrait bien s'attaquer à vous comme aux autres.

CHARLES.

Moi?

GEORGINA.

Non, j'ai remarqué que monsieur n'accablait pas tout le monde, qu'il voulait bien épargner un peu ces pauvres pécheresses, ces Madeleine... moins le repentir... c'est qu'après tout peut-être, monsieur veut bien penser que nous sommes femmes comme les autres.

CHARLES.

Moi, madame, je ne vois entre elles et vous qu'une seule différence.

GEORGINA.

Et laquelle, je vous prie?

CHARLES.

On dit que la vie est un roman... Celle des femmes vertueuses se résume en un volume écrit tout entier par un seul auteur : le mari! chaque page de la vôtre, au contraire, est illustrée par une main nouvelle. Enfin, leur vie à elles est un livre... la vôtre est un album.

GEORGINA.

Allons, vous n'êtes pas trop méchant. Il est cependant de mode, depuis quelque temps, de traiter de la belle façon ces pauvres filles. On les convie dans un lieu de plaisir, presque chez elles, et quand elles ont bien payé leur place à la porte, on leur fait payer plus cher dans la salle.

MAUGIRON.

Est-ce que monsieur n'est pas de ces grands et rigides philosophes?

CHARLES.

Je suis de ceux qui pensent, monsieur, que ces femmes flétries, sans honneur, ne se perdent pas toujours seules et d'elles-mêmes, et que pour les entraîner, il s'est trouvé quelqu'un de ces hommes vicieux et menteurs qui leur cachent la pente du vice (regardant leurs deux bras entrelacés), qui leur promettent leur main, et qui se contentent de leur donner quelquefois le bras.

GEORGINA, dégageant vivement le sien.

Le fait est que si la première femme a perdu le premier homme; depuis le temps, ces messieurs nous l'ont bien rendu.

MAUGIRON.

Allons donc!... Et nos fils de vingt ans si lestement ruinés en sortant du collége!

CHARLES.

Par qui?.. par des femmes que vous avez d'abord séduites vous-mêmes. Est-ce qu'une jeune fille, un enfant ne sort pas pure et honnête des bras de sa mère? Faibles ou fortes, à seize ans, la lutte commence pour elles... lutte terrible où elles ont pour adversaires des hommes blasés, rusés, corrompus, qui font briller aux yeux de ces malheureuses l'éclat de leur or, le luxe de leur chevaux; les courageuses résistent et triomphent, les faibles succombent. Et lorsqu'on a éveillé en elles tous les mauvais désirs, toutes les mauvaises passions, quand on leur a bien

fait un impérieux besoin de cette vie de luxe et de débauche, on va porter ailleurs sa satiété et ses vices. Alors la fille délaissée, flétrie, s'adresse au jeune homme sans expérience, comme elle l'était jadis; elle le perd comme on l'a perdue jadis... Elle lui prend sa fortune comme on lui a pris sa bonne renommée, sa vertu. Eh! mon Dieu! si je les connaissais vos moralistes, vos philosophes modernes, je leur dirais : Quand vous rencontrerez une de ces femmes, détournez la tête avec tristesse, avec mépris, si vous le voulez, mais ne lui jetez pas de fange au visage; il en rejaillirait peut-être un peu sur des cheveux blancs que vous devez respecter.

GEORGINA, *tristement.*

Oui, c'est l'histoire de bien des gens; c'est ainsi qu'elles commencent toutes.

CHARLES.

Puis viennent les années qui amènent l'abandon, et sous cet abandon font croître la misère... qui creusent des rides, et sous chaque ride cachent une larme... L'infortunée cherche vainement alors une main tendue à son repentir, une main qui la soutienne; personne ne répond plus à sa voix désolée qui murmure tout bas : O mes belles années de travail!... mes belles années d'innocence! Que j'étais heureuse quand j'étais pauvre!... Que j'étais riche quand j'étais sage!...

GEORGINA, *rêveuse.*

Oui, oui, de belles années perdues sans retour. (*Relevant la tête.*) Ah! j'ai besoin de prendre l'air!... Voulez-vous bien m'accompagner, monsieur Hennepont?

CHARLES.

Moi, madame... Permettez... c'est que...

GEORGINA, *essayant de sourire.*

Allons! je ne trouverais déjà plus une main tendue vers moi... Si je me prenais à me repentir? ·

CHARLES, *lui présentant la main.*

J'avais tort!... Acceptez la mienne, mademoiselle...

GEORGINA, *la prenant.*

Merci! (*Elle remonte avec lui vers le fond.*)

MAUGIRON, *bas.*

Mais, nous étions venus pour attendre ici le jeune Clamarins...

GEORGINA.

Vous ferez bien votre métier sans moi, monsieur Maugiron.

CHARLES, *en sortant.*

Bien! madame! bien! (*Georgina et Charles sortent.*)

SCÈNE V.

MAUGIRON, *puis* THÉRÈSE.

MAUGIRON.

Mon métier!... Elle a des retours de vertu.., fort amusants!... Cette femme-là finira mal. Ce n'est pas comme Chateauraynard! Avec quel acharnement il me défie depuis hier de triompher de la vertueuse Thérèse Bernard! Eh bien! je réussirai. J'ai adroitement semé dans l'esprit de sa mère des inquiétudes qui porteront leur fruit.

THÉRÈSE, *troublée.*

Ah!... monsieur...

MAUGIRON.

La voilà...

THÉRÈSE.

Je vous cherchais, monsieur!

MAUGIRON

Moi, mademoiselle?

THÉRÈSE,

Tout à l'heure, en rejoignant ma mère, je l'ai trouvée dans une cruelle agitation... Elle prononçait votre nom avec douleur... Que s'est-il donc passé?

MAUGIRON.

Rien, rien, mademoiselle.

THÉRÈSE.

Ah! parlez, je vous en conjure.

MAUGIRON.

Eh bien! j'ai subi de grandes pertes, dont j'ai reçu récemment la nouvelle; je me trouve fort gêné, et... je suis forcé d'exiger que mes débiteurs remplissent leurs engagements.

THÉRÈSE.

Mais, elle, monsieur, c'est impossible!

MAUGIRON.

C'est qu'il m'est impossible, à moi, d'attendre... à moins... que...

THÉRÈSE, *suppliante.*

Monsieur...

MAUGIRON.

Ah! si vous me regardez ainsi, mademoiselle, vous allez mettre en fuite le rigide créancier.

THÉRÈSE.

Ma mère est dangereusement malade... ménagez-la, monsieur, je vous en supplie? (*Elle lui prend la main.*)

MAUGIRON.

Si cette belle main, si douce, s'appuie ainsi sur la mienne, j'ai bien peur d'accorder plus qu'on ne me demandera.

THÉRÈSE, *ingénument.*

Que voulez-vous dire? Parlez, monsieur.

MAUGIRON.

C'est vrai, la bonne dame, il lui faudrait un peu plus de bien-être, et nous pourrions nous entendre pour cela.

THÉRÈSE, *étonnée.*

Nous entendre.

MAUGIRON.

On annulerait ce qu'elle me doit, et l'on payerait ce qu'elle doit à d'autres; elle aurait un intérieur plus commode, de bonnes promenades en voiture. Oh! rien ne me coûterait!

THÉRÈSE, *froidement.*

Vous oubliez, monsieur, vos pertes et votre gêne.

MAUGIRON.

Je n'oublie rien, mademoiselle, mais on peut être trop gêné pour obliger des indifférents ou des ingrats, et assez riche encore pour combler tous les vœux, tous les désirs et jusqu'aux moindres caprices d'une femme adorée!...

THÉRÈSE, *indignée.*

Taisez-vous! taisez-vous! monsieur.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, CHATEAURAYNARD, Mme BERTRAND, *qui ont paru au fond sur les derniers mots de Maugiron.*

Mme BERNARD.

Misérable!... vous insultez ma fille.

MAUGIRON, *à part.*

Je suis pris... heureusement voici Chateauraynard qui m'aidera à me tirer de là.

CHATEAURAYNARD.

Monsieur, c'est une lâcheté que vous venez de faire là.

MAUGIRON.

Hein... comment... vous... vous dites...

CHATEAURAYNARD.

C'est une lâcheté, une bassesse, une vilenie!... Profiter de la pauvreté d'une honnête femme pour tenter de séduire sa fille, la mettre en présence du désespoir, de la ruine ou de son propre déshonneur, mais c'est à inspirer la honte et le dégoût au moins honnête homme du monde!

MAUGIRON.

Assez! assez! monsieur, vous oubliez que c'est vous-même...

CHATEAURAYNARD.

Qui vous ai fait prêter de l'argent à madame, je m'en accuse... Pardonnez-moi, madame Bernard, de vous avoir fait puiser à cette source impure. L'outrage qu'on vous a fait, j'en suis responsable...

MAUGIRON, *à Chateauraynard.*

Monsieur, pour avoir le droit de parler aussi insolemment à un homme...

CHATEAURAYNARD.

Il faut d'abord le payer, vous avez raison... c'est six mille francs, je crois, que vous avez prêtés; voilà votre argent, monsieur, vous pouvez sortir.

MAUGIRON, *prenant le billet avec colère.*

Pas sans vous, monsieur.

CHATEAURAYNARD.

Comme il vous plaira.

Mme BERNARD,

Eh! quoi! tant de générosité!...

THÉRÈSE.

Oh! monsieur, que de reconnaissance...

CHATEAURAYNARD.

Vous ne m'en devez aucune, mademoiselle, loin de vous courber devant moi, relevez la tête, au contraire... Et vous, regardez-la, monsieur; une fille sage et belle, une fille honnête et pure, comme l'est mademoiselle, on ne cherche pas à la séduire, et si l'on se sent ému par tant de beauté, charmé par tant de vertu, on se demande si l'on n'est pas indigne d'elle, et lorsqu'on s'est fait un nom estimé comme le mien, lorsqu'on s'est acquis une fortune honorable, comme la mienne, c'est à sa mère que l'on s'adresse, et c'est avec respect que l'on met aux pieds de la jeune fille cette fortune et ce nom...

THÉRÈSE, *à part.*

Que dit-il?...

Mme BERNARD.

Eh! quoi! monsieur... vous...

MAUGIRON, *à part.*

Comment! lui, lui, son mari!...

CHATEAURAYNARD.

Madame Bernard, je vous demande la main de mademoiselle Thérèse, votre fille?

Mme BERNARD.

Sa main... Tu l'entends, Thérèse?

THÉRÈSE, à part.

Moi... moi! sa femme!

MAUGIRON, à part.

Je n'y comprends plus rien.

Mme BERNARD.

Monsieur, j'étais loin de rêver pour elle un semblable, mariage, mais il faut cependant que je consulte son cœur.

CHATEAURAYNARD.

C'est trop juste.

Mme BERNARD.

Je n'ai pas le droit de me prononcer la première, car sachez-le, monsieur, elle n'est même pas ma fille.

MAUGIRON.

Ah!... elle n'est pas!

CHATEAURAYNARD.

Se peut-il?

Mme BERNARD.

Thérèse n'est qu'une enfant d'adoption.

CHATEAURAYNARD.

Que m'apprenez-vous là!

MAUGIRON, à part.

Il le savait... il y a quelque chose.

CHATEAURAYNARD.

Soit... interrogez votre âme... mademoiselle, et souvenez-vous que c'est mon arrêt que j'attends. (Thérèse s'incline, elle prend le bras de madame Bernard.)

SCÈNE VII.

CHATEAURAYNARD, MAUGIRON, puis D'ARMENONVILLE

MAUGIRON, furieux.

A nous deux, monsieur?

CHATEAURAYNARD.

Je suis à vous, cher ami.

MAUGIRON.

Monsieur, vous m'avez traité d'une façon...

CHATEAURAYNARD.

J'ai été beau, n'est-ce pas?

MAUGIRON.

Mais, je ne comprends pas.

CHATEAURAYNARD.

Pourquoi, diable! vous avisez-vous de vouloir séduire mademoiselle Thérèse... que je veux épouser?

MAUGIRON.

Sérieusement.

CHATEAURAYNARD.

Très-sérieusement, monsieur... Eh! tenez, voici le vicomte à qui je faisais part, il n'y a qu'un instant, de mon prochain mariage.

D'ARMENONVILLE, entrant.

En effet, et j'avoue que j'ai été singulièrement surpris.

MAUGIRON.

Alors, vous saviez que mademoiselle Thérèse n'est pas la fille de madame Bernard, vous saviez...

CHATEAURAYNARD.

Mon cher Maugiron, nous vous devons, à vous, notre banquier ordinaire, des sommes importantes, le vicomte et moi...

MAUGIRON.

C'est vrai.

CHATEAURAYNARD.

Voulez-vous être remboursé au centuple?...

MAUGIRON.

Si je le veux...

CHATEAURAYNARD.

Alors, loin de contrecarrer mes projets, aidez-moi tous les deux... devenez, l'un et l'autre, les bras qui agissent, je serai la tête qui combine, qui pense... Acceptez-vous?

D'ARMENONVILLE.

J'accepte.

MAUGIRON.

Permettez, mon cher, pour de semblables marchés, il faut être bien sûrs les uns des autres, et...

CHATEAURAYNARD.

Et si, je vous sais par cœur, vous ne me connaissez guère! Eh bien! sachez d'où je viens, ce que je suis, et ce que je veux. A vingt ans, j'étais second clerc de notaire, trop pauvre pour pouvoir jamais acheter une étude, trop ambitieux pour borner volontairement mon horizon à la position de maître clerc. Un jour, en examinant un des dossiers de l'étude, une pièce singulière me tomba sous les yeux... C'était une histoire secrète, mystérieuse, dont un client n'avait prudemment confié qu'une partie à mon digne et respectable patron... Il y avait en jeu de grands noms et de grandes fortunes, les noms étaient : de Clamarius, de Guérande et de Sivry... La fortune : huit millions!

MAUGIRON.

Diable! huit millions!...

D'ARMENONVILLE.

Mais... de Sivry, c'est le nom de la famille de madame de Guérande.

CHATEAURAYNARD.

Je compris tout le parti qu'un homme habile saurait tirer de la connaissance complète d'un pareil secret... Les documents étaient peu nombreux, mais les pièces qui me manquaient ici devaient se trouver ailleurs... Mon patron n'avait reçu qu'une confidence restreinte; mais un de ses confrères tenait sans doute de ses clients une nouvelle partie du secret... Frappé de cette idée qui devait être féconde, qui devait s'appliquer à ces deux familles et à cent autres, je désertai mon étude et j'en parcourus tour à tour trois, dix, vingt, réunissant chaque fois de nouveaux indices, de nouvelles preuves, rassemblant les demi-confidences, reconstruisant, pierre à pierre, les plus mystérieux édifices; et quand j'eus assez exploré cette précieuse mine de découvertes, j'entrai hardiment dans le monde, car je n'étais pas un homme d'affaires comme un autre. Je tenais dans ma main puissante les fils qui devaient faire mouvoir les plus grands intérêts, les plus ardentes passions... Ces secrets étranges, fautes, crimes ou malheurs, dont vingt hommes de bien ne connaissent, chacun, qu'une faible part, je le possédais tout entier à moi seul!... Oui, je suis un homme qui peut faire pâlir bien des fronts, humilier bien des orgueils, renverser bien des fortunes, qui peut prélever l'impôt de son silence ou puiser à son gré dans les ruines qu'il aura faites.

MAUGIRON.

Oui, c'est habile.

D'ARMENONVILLE.

Très-habile.

CHATEAURAYNARD.

Et ce que je médite est infaillible... Je ne vous ai dit que le passé, voilà mon avenir et le vôtre... J'épouserai cette fille pauvre, et vous, d'Armenonville, vous épouserez trente mille livres de rente.

D'ARMENONVILLE.

Moi?

CHATEAURAYNARD.

Que dites-vous de mademoiselle Hélène, duchesse de Guérande? est-ce un mariage qui vous plaise?

MAUGIRON.

Allons donc, c'est de la folie.

D'ARMENONVILLE, très-ému.

Oui, oui... certes... Comment voulez-vous qu'on aille me choisir?... moi... moi!...

CHATEAURAYNARD.

On ne vous choisit pas... je vous impose...

D'ARMENONVILLE.

Oh! si c'était possible! pour que cette jeune fille si pure, si belle, si noble pût m'appartenir, je donnerais la moitié de ma vie, je donnerais...

CHATEAURAYNARD.

Je ne vous demande qu'une chose; joignez-vous à moi contre votre rival.

D'ARMENONVILLE.

Je suis prêt.

MAUGIRON.

Vous avez donc dans vos mains de terribles secrets concernant la famille de Guérande?

CHATEAURAYNARD.

Pourquoi?... L'histoire de mademoiselle de Sivry, devenue depuis la duchesse de Guérande, c'est l'histoire de bien des femmes... Elle aimait un jeune capitaine, un monsieur de Clamarins...

D'ARMENONVILLE.

Clamarins?

CHATEAURAYNARD.

Un oncle de celui-ci, ils étaient trois frères... Mademoiselle de Sivry était éperdument éprise du plus jeune des trois, on l'a forcée d'épouser monsieur de Guérande; mais on l'y a forcée trop tard... elle était mère!...

MAUGIRON.

Ah! je commence à comprendre alors que vous puissiez avoir tout pouvoir sur elle... Mais Thérèse...

CHATEAURAYNARD.

C'est-à-dire... sa fille.

MAUGIRON et D'ARMENONVILLE.

Sa fille!

CHATEAURAYNARD.

Thérèse a été confiée tout enfant à madame Bernard, qui ne

sait pas plus qu'elle de qui elle est née. Thérèse ignore aussi que Paul de Clamarins, son père, l'a reconnue, adoptée, légitimée, en mourant loin de son pays... Je vous ai dit que les Clamarins étaient trois frères; l'aîné, qui servait en Égypte depuis vingt ans, y est mort depuis quelques semaines, laissant une fortune immense, huit millions, à Henri de Clamarins, son neveu, son unique héritier, à ses yeux, comme Thérèse est aux miens l'unique héritière de son cousin Henri.

MAUGIRON.

Mais ce cousin est bien jeune.

CHATEAURAYNARD.

Vous trouvez? J'estime, moi, que ce n'est pas au temps qu'ils ont vécu, mais au temps qu'il reste à vivre qu'il faut mesurer l'âge des hommes.

D'ARMENONVILLE.

Comment?

CHATEAURAYNARD.

Un vieillard est plus jeune qu'un enfant, si le vieillard doit vivre jusqu'à demain et si l'enfant doit s'éteindre ce soir.

MAUGIRON.

Vous êtes un terrible homme... il y a des instants où vous me faites frémir.

CHATEAURAYNARD.

Est-ce que, par hasard, vous me croyez capable d'un crime?... Allons donc!... Mettre sa tête pour enjeu et jouer contre la justice qui finit toujours par gagner la partie... non pas!... je suis patient... j'attendrai... trois mois, au besoin... et c'est plus qu'il n'en faut à de bons oiseaux de proie, vautours, éperviers ou milans, pour accomplir bravement leur besogne et me défaire peu à peu à coups d'ailes, à coups d'ongles ou de bec, du naïf tourtereau.

D'ARMENONVILLE.

Mais vous avez dit que vous auriez marié mademoiselle de Guérande dans trois jours.

CHATEAURAYNARD.

Et c'était deux de trop.

MAUGIRON.

Quoi! vous voulez...

CHATEAURAYNARD.

Mon cher d'Armenonville, je ferai votre mariage aujourd'hui même.

D'ARMENONVILLE.

Aujourd'hui?...

CHATEAURAYNARD.

Dans une heure... Tenez, tout de suite, puisque voilà votre fiancée.

MAUGIRON.

Comment! c'est devant moi que vous allez...

CHATEAURAYNARD.

Maugiron, veuillez nous laisser... Vous saurez bientôt le résultat de nos démarches, et vous aurez une large part de notre butin.

MAUGIRON.

Bonne chance et à bientôt.

SCÈNE VIII.

Les Mêmes, HÉLÈNE.

CHATEAURAYNARD, bas.

D'abord, le consentement de la jeune fille. (Haut.) Pardon, mille pardons, mademoiselle, de la liberté que je prends de vous arrêter au passage, mais...

HÉLÈNE.

Ma mère est absente en ce moment, monsieur, elle sera bientôt de retour, et si vous avez à lui parler...

CHATEAURAYNARD.

Oui, mademoiselle, oui, nous avons besoin d'entretenir mademoiselle de Guérande; mais avant, il est très-important que vous consentiez à m'entendre.

HÉLÈNE.

Moi?

CHATEAURAYNARD.

Vous n'hésiterez plus, mademoiselle, quand je vous aurai dit que c'est de madame la duchesse elle-même que je désire vous entretenir.

HÉLÈNE.

Je vous écoute, monsieur.

CHATEAURAYNARD.

Mademoiselle, vous l'aimez bien tendrement, madame la duchesse?

HÉLÈNE.

Si je l'aime!

CHATEAURAYNARD.

Pour elle, pour son honneur, aucun sacrifice, j'en suis sûr, ne coûterait à votre âme...

HÉLÈNE.

Je donnerais ma vie sans hésiter, monsieur... mais...

CHATEAURAYNARD.

Noble jeune fille!

HÉLÈNE.

Mais où voulez-vous en venir?

CHATEAURAYNARD.

A vous dire, mademoiselle, que madame la duchesse a fait choix pour vous d'un mari.

HÉLÈNE.

Un mari! Vous connaissez celui qu'elle me destine?

CHATEAURAYNARD.

J'ai l'honneur de vous le présenter, c'est monsieur le vicomte Georges d'Armenonville.

HÉLÈNE, avec effroi.

Monsieur!...

D'ARMENONVILLE.

Croyez, mademoiselle, que ce mariage serait le but de mes rêves les plus doux, de mes espérances les plus chères...

CHATEAURAYNARD, bas.

Je dois vous dire, mademoiselle, qu'à ce mariage sont attachés le repos, la considération, le bonheur, la vie même de madame de Guérande.

HÉLÈNE.

Grand Dieu! ma mère! mais ne me trompez-vous pas, monsieur?

CHATEAURAYNARD.

Vous pouvez douter de ma parole, mademoiselle! (Avec fierté.) Vous ne me connaissez pas... mais j'ai fait avertir madame la duchesse que je l'attendais. Dans un instant elle sera ici... Entrez là dans ce petit salon qui donne sur le jardin... Ecoutez sans hésiter, sans hésiter, vous le pouvez, la conversation que nous aurons ensemble, et vous comprendrez, mademoiselle, de quels vœux ardents madame la duchesse appelle ce mariage, vous comprendrez que de son accomplissement dépend l'existence honorable ou flétrie de cette mère adorée.

HÉLÈNE.

Oh! s'il en est ainsi!... ma mère, quelle que soit ta volonté, je me soumettrai.

CHATEAURAYNARD.

Sublime enfant!... on vient... c'est madame la duchesse... vite... vite, mademoiselle. (Il la conduit dans le petit salon.) Et surtout ne perdez pas un mot. (Il ferme la porte, et en se retournant il se trouve face à face avec d'Armenonville interdit.) Eh bien! elle accepte.

D'ARMENONVILLE.

Elle accepte... si sa mère ordonne mon mariage.

CHATEAURAYNARD.

Et la duchesse l'ordonnera.

SCÈNE IX.

D'ARMENONVILLE, CHATEAURAYNARD, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE.

C'est vous, messieurs, qui désirez avoir avec moi un moment d'entretien?

CHATEAURAYNARD.

Nous-mêmes, madame la duchesse... et ce que j'ai à vous dire touche à des intérêts si graves, si délicats en même temps, que je me sens fort embarrassé; je ne sais comment vous expliquer... Tenez, madame la duchesse, permettez-moi d'abandonner tout préambule, d'aller droit au fait, et de vous parler avec la franchise d'un honnête homme.

LA DUCHESSE.

J'écoute, monsieur.

CHATEAURAYNARD.

Madame la duchesse, mademoiselle Hélène a fait un choix, mademoiselle Hélène aime quelqu'un.

D'ARMENONVILLE, à part.

Que dit-il donc?

LA DUCHESSE, avec force.

Ma fille! c'est impossible, monsieur!

CHATEAURAYNARD.

Celui qu'elle aime est un fort galant homme, qui veut tenir de vous la main de votre charmante enfant; et c'est moi, son meilleur ami, qu'il a prié de vous le présenter. (Bas.) Saluez.

D'ARMENONVILLE.

Madame la duchesse, daignez me permettre...

LA DUCHESSE.

Quoi! ce serait monsieur... Oh! non, non; mais, tout ce que vous me dites là est si étrange, qu'en vérité, je crois rêver.

CHATEAURAYNARD, à part.

Parbleu! (Haut.) J'ajoute, madame, que si ce mariage ne s'accomplit pas, c'est le désespoir, la mort peut-être pour l'infortunée Hélène!

LA DUCHESSE.

La mort!... Allons donc, je vous le répète, c'est impossible!

CHATEAUBAYNARD, s'animant.

Impossible!.. Ah! le voilà encore ce mot de tous les parents au cœur égoïste, entêté! Impossible!

LA DUCHESSE.

Monsieur!...

D'ARMENONVILLE, bas.

Prenez garde!

CHATEAUBAYNARD.

Impossible! Ma fille aimerait sans mon aveu! ma fille aurait choisi sans mon ordre! Impossible! C'est ce que disait aussi, il y a vingt-cinq ans, un père orgueilleux et cruel! le père de mademoiselle Henriette de Sivry, votre père, madame.

LA DUCHESSE, avec terreur.

Oh! mon Dieu! mon Dieu!...

CHATEAUBAYNARD.

Et, comme l'impossible était bien réel, comme l'orgueilleuse ambition du vieillard élevait une barrière entre la pauvre Henriette et Paul de Clamarins...

LA DUCHESSE.

Monsieur, monsieur, je vous en conjure...

CHATEAUBAYNARD.

Sans égard pour les larmes de la pauvre fille! sans se soucier de l'enfant qu'on arrachait à ses caresses, on la jeta éplorée aux bras de monsieur le duc de Guérande.

LA DUCHESSE.

Mais, vous voulez donc que je meure à vos pieds de douleur et de honte?

CHATEAUBAYNARD.

Non, madame, non; mais je ne veux pas, pour mademoiselle Hélène, la même honte et la même douleur. Et, dussé-je vous paraître cruel, barbare, je m'armerai, s'il le faut, de ce terrible secret, pour assurer le bonheur de mon ami, le bonheur de celle qu'il aime.

LA DUCHESSE.

Taisez-vous, monsieur, vous parlez à la duchesse de Guérande; le bonheur de ma fille dictera seul ma détermination.

D'ARMENONVILLE.

Ce bonheur, madame, est aussi mon vœu le plus cher.

LA DUCHESSE.

S'il est vrai que ma fille, sans me consulter, ait fait choix d'un mari, c'est à sa prière, c'est à ses larmes seules que je céderai. Mais, si vous me trompez, monsieur, si son cœur est demeuré libre, je ne plierai pas devant la menace, je ne sacrifierai pas l'enfant que le ciel m'a laissée!

CHATEAUBAYNARD.

Vous ferez noblement, madame, et vous serez deux fois récompensée, car le ciel est prêt à vous rendre cette autre enfant que vous avez perdue.

LA DUCHESSE.

Eh quoi! vous la connaissez?

CHATEAUBAYNARD.

Je la connais.

LA DUCHESSE.

Ne pourrai-je la voir, monsieur, la voir en secret?

CHATEAUBAYNARD.

Vous la verrez publiquement et devant tous, madame; son mari vous la présentera.

LA DUCHESSE.

Son mari!...

CHATEAUBAYNARD.

Vous la recevrez dans votre société, non comme votre fille, mais comme la femme d'un homme estimable, bien placé dans le monde, et qui l'épouse pour elle, pour elle-même, car je ne veux de vous, madame la duchesse, ni dot, ni présents de noce.

LA DUCHESSE.

Vous êtes donc?...

CHATEAUBAYNARD.

Ce mari, oui, madame.

LA DUCHESSE.

Et... ma fille... vous aime?

CHATEAUBAYNARD.

Elle s'est tendrement attachée à moi, et, rien au monde ne pourrait me faire renoncer à ce mariage. Allons, madame la duchesse, je me charge du bonheur de l'une de vos deux enfants, accomplissez le bonheur de l'autre.

LA DUCHESSE.

Attendez... monsieur... (Elle sonne, un domestique paraît.) Dites à mademoiselle de Guérande que je veux lui parler. (Le domestique sort.)

D'ARMENONVILLE.

Madame la duchesse ordonne-t-elle que nous nous retirions?

LA DUCHESSE.

Non, restez, messieurs. C'est ici même devant vous que je veux l'interroger.

SCÈNE X.

LES MÊMES, HÉLÈNE.

LA DUCHESSE.

Venez, Hélène.

HÉLÈNE.

Ma mère!

LA DUCHESSE.

Approche, mon enfant, et parle-moi sans crainte.

HÉLÈNE, s'agenouillant devant elle.

Oh! non... ne m'interroge pas... Que me reste-t-il à te dire... puisque je lis dans tes yeux que l'on t'a tout appris.

LA DUCHESSE.

C'est donc vrai, ce mariage?

HÉLÈNE, bas à sa mère.

Ce mariage est désormais l'unique vœu de mon cœur; ce mariage, c'est tout mon espoir, tout mon bonheur, toute ma vie.

LA DUCHESSE, lui mettant la main sur la bouche.

Tais-toi! (Haut.) Veuillez maintenant vous retirer, messieurs, dans un instant je vous ferai connaître ma résolution.

(Ils s'éloignent.)

CHATEAUBAYNARD, avec emphase à d'Armenonville.

Eh bien! dites donc, c'est fait.

SCÈNE XI.

LA DUCHESSE, HÉLÈNE.

LA DUCHESSE.

Mais où l'as-tu connu? Depuis quand est né ce fatal amour?

HÉLÈNE.

Maman, maman, je te supplie, ne me dis rien, ne m'interroge pas.

LA DUCHESSE.

Mais ne suis-je pas ta mère, n'as-tu plus de confiance en moi?

HÉLÈNE.

Oh! si, si, je t'aime, je t'aime; mais... que veux-tu que je te dise, moi? Là-bas, en Bretagne, je n'aimais personne, tu le sais bien... personne, maman, personne.

LA DUCHESSE.

Mais calme-toi donc!

HÉLÈNE.

Oui, oui, il y a deux mois, nous sommes arrivées ici... je l'ai rencontré... souvent... il me parlait quelquefois, et... je ne sais plus, je ne sais plus... je n'ai qu'une pensée, vois-tu, ce mariage ou mourir!

LA DUCHESSE.

Mourir... toi!

HÉLÈNE.

Oh! tu consens, n'est-ce pas? (Elle lui saute au cou.) Merci, merci, ma mère!

LA DUCHESSE, se dégageant doucement.

Maintenant, j'ai un devoir à accomplir; le duc m'a toujours laissée libre de disposer de ta main, je vais l'informer de ce choix que tu... que nous avons fait. (Elle sort.)

HÉLÈNE.

Oui, va, va... ne perdons pas un jour, pas une heure... mon courage m'abandonnerait peut-être... Henri, Henri!... c'est la dernière fois que j'aurai évoqué son souvenir!

SCÈNE XII.

HÉLÈNE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE.

Mademoiselle Hélène.

HÉLÈNE.

Qui est là! Que me veut-on? Ah! c'est vous, Thérèse.

THÉRÈSE.

Oui, c'est moi, mademoiselle, et je viens à vous bien confuse, bien humiliée, bien tremblante.

HÉLÈNE.

Pourquoi? parlez?

THÉRÈSE.

Mademoiselle Hélène... ah! je ne croyais pas que j'aurais jamais le courage d'oser ce que je viens faire ici.

HÉLÈNE.

Mais parlez... expliquez-vous!

THÉRÈSE.

Dieu vous doit le bonheur, mademoiselle, et vous l'aurez: vous qui êtes compatissante et bonne... mais moi, moi! c'est un cruel supplice, allez, que d'aimer sans espoir, que de se dire: Jamais, jamais, je ne puis être à lui!

HÉLÈNE.

Oh! je le comprends, Thérèse, je le comprends.

THÉRÈSE.

Eh bien, il en est un mille fois plus cruel encore, c'est la menace d'un mariage odieux! On peut se consoler de n'être pas unie à celui qu'on aime, mais appartenir à l'homme que l'on hait, on en meurt.

HÉLÈNE.

Je le comprends encore, Thérèse, je le comprends.

THÉRÈSE.

C'est ma destinée, à moi... un homme nous a sauvées de la misère... de l'opprobre, et ce qu'il demande pour prix de ce service, c'est moi-même. Voilà pourquoi je viens à vous, mademoiselle, voilà pourquoi je vous dis : Vous êtes riche, soyez miséricordieuse; prêtez-moi pour acquitter ma dette; pour vous rendre cet argent, mademoiselle, je travaillerai avec force, avec courage; c'est mon salut, car c'est ma vie, car c'est mon âme que j'aurai rachetée.

HÉLÈNE.

C'était cela... oh! oui, oui, je suis riche; compte sur moi. Tiens, tiens, j'ai ma petite fortune aussi (elle écrit vivement) dont je puis disposer librement; avec ce mot de moi à notre correspondant tu auras sur-le-champ... c'est dix mille francs, je crois.

THÉRÈSE.

Mais c'est trop.

HÉLÈNE.

Est-ce qu'il faut compter pour racheter une âme!... et tu te plaignais, Thérèse!... Elle accuse le sort, quand il ne faut que de l'argent pour la sauver!

THÉRÈSE.

Oh! mademoiselle, vous êtes mon ange protecteur; mais vous pleurez... vous avez donc des chagrins aussi?

HÉLÈNE.

Oui, Thérèse, oui!

THÉRÈSE.

Vous me donnez votre or pour sécher mes larmes; je prierai Dieu pour qu'il sèche les vôtres... la prière, c'est l'aumône du pauvre.

HÉLÈNE.

A mon tour, merci.

THÉRÈSE.

Nous serons deux à vous bénir, mademoiselle; je cours porter cet argent à ma mère, ou plutôt, non, à lui, à ce monsieur Chateauraynard.

HÉLÈNE, la retenant.

Arrête!

THÉRÈSE.

Qu'est-ce donc?

HÉLÈNE.

Quel nom as-tu dit là?... pourquoi l'as-tu prononcé, ce nom?

THÉRÈSE.

Mais c'est le sien, à lui qui m'a sauvée d'un piége honteux, à lui qui me demande ma main pour acquitter notre dette.

HÉLÈNE.

Oh! mon Dieu! mon Dieu! Voyons, ai-je bien entendu? Thérèse, tu dis que c'est monsieur Chateauraynard qui doit devenir ton mari.

THÉRÈSE.

Oui...

HÉLÈNE.

Et cette femme... cette madame Bernard... es-tu réellement sa fille?

THÉRÈSE.

Non.

HÉLÈNE.

Non? — Thérèse, il faut me rendre cet argent.

THÉRÈSE.

Vous le rendre!

HÉLÈNE.

Thérèse, il ne faut pas que tu t'acquittes envers cet homme, il faut que tu sois la femme de cet homme.

THÉRÈSE.

Moi! jamais!

HÉLÈNE.

Il le faut, te dis-je, car il tuerait ta mère.

THÉRÈSE.

Ma mère! qui m'a parlé de ma mère?... Est-ce que vous la connaissez, vous? Mais répondez-moi donc!

HÉLÈNE.

Oui, oui, je la connais. Ah! mon Dieu! mais j'étouffe!... je ne peux plus... je...

THÉRÈSE.

Non, il faut être forte, il faut parler.

HÉLÈNE.

Eh bien! ici, là, tout à l'heure, cet homme, ce monsieur Chateauraynard a dit à ma mère, entends-tu, à la duchesse Guérande, ma mère...

THÉRÈSE.

Achevez.

HÉLÈNE.

Il a dit qu'il ordonnait que je prisse pour époux celui qu'il m'avait choisi.

THÉRÈSE.

Vous!

HÉLÈNE.

Et que si nous ne consentions pas, elle et moi, il divulguerait la naissance de son autre fille... son autre fille... ne comprends-tu pas?

THÉRÈSE.

Mon Dieu!

HÉLÈNE.

Et il ajoutait, Thérèse, que cette fille allait devenir sa femme.

THÉRÈSE.

Moi!... mais vous êtes ma sœur alors.

HÉLÈNE, dans ses bras.

Oui, ta sœur, ta sœur.

THÉRÈSE.

Ah! nos cœurs s'étaient devinés!... moi, je t'aimais bien, va.

HÉLÈNE.

Et moi, Thérèse!

THÉRÈSE.

Oh! mon Dieu! les voilà donc passés ces jours de deuil, d'abandon et de larmes. Ce n'est donc plus en vain que je tendrai vers le ciel mes mains suppliantes. Je ne vous demanderai plus, mon Dieu, pourquoi cette tendresse qui débordait de mon cœur... Ah! je puis aimer à présent. J'ai une sœur, une mère, une mère chérie, adorée, que j'entourerai de mes caresses... que je couvrirai de mes baisers. — Mais où donc est-elle? Viens, courons, je veux la voir, je veux...

HÉLÈNE.

Ma sœur!

THÉRÈSE.

Ah! tu as raison... ma tendresse, c'est un remords pour elle, comme ma vie est une honte!

HÉLÈNE.

Oh! Thérèse, on a contraint, brisé sa volonté, elle a été si malheureuse, mais ce n'est pas elle qui fut coupable.

THÉRÈSE.

Est-ce que j'accuse ma mère?

HÉLÈNE.

Mais...

THÉRÈSE.

Ce que je dis, Hélène, c'est qu'il ne faut pas qu'elle rougisse devant nous, devant toi, ma sœur, c'est que je n'ai pas le droit de lui crier : Ouvrez-moi donc vos bras, je suis votre fille. — Non, ma mère, non, je ne devancerai pas tes ordres. J'ai bien souffert déjà, j'attendrai encore, et jusque-là, Hélène, il faut que chacune de nous accomplisse en silence son pieux sacrifice.

HÉLÈNE.

Je suis prête.

THÉRÈSE.

Il faut que je devienne pour toi comme pour elle... une étrangère, presque une inconnue... cette main placée dans la tienne doit la serrer pour la dernière fois... ce baiser que je te donne, ce baiser doit être le dernier... et ce doux nom de sœur que je répétais avec ivresse, c'est la dernière fois peut-être qu'il sera sorti de mes lèvres.

HÉLÈNE.

Non, non.

THÉRÈSE.

Il le faut, Hélène... il le faut... pour elle... On vient... Encore cette étreinte, encore ce baiser, et maintenant, mademoiselle de Guérande, je ne vous connais plus.

SCENE XIII.

Les Mêmes, LA DUCHESSE.

THÉRÈSE.

Elle!

LA DUCHESSE.

J'ai écrit à ton père, Hélène, et... Mademoiselle Thérèse, qu'avez-vous, mon enfant, vous paraissez souffrante?

THÉRÈSE.

Moi?... ma... dame...

LA DUCHESSE.

Vous vous soutenez à peine... O mon Dieu; cette pâleur...

THÉRÈSE, la tête sur le sein de la duchesse.

Ce n'est rien, madame... je souffrais tout à l'heure... oh! mais... oh! mais à présent je me sens mieux, bien mieux.

HÉLÈNE.

On vient !

THÉRÈSE.

Du monde. (A part.) Déjà !

(Elle s'éloigne vivement de la Duchesse.)

LA DUCHESSE.

Qu'a-t-elle donc ?

THÉRÈSE.

Excusez-moi, madame la duchesse, et vous aussi, mademoiselle, c'était un instant de faiblesse... le dernier... le dernier... adieu... adieu...

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, CHATEAURAYNARD, D'ARMENONVILLE. (Tous les personnages excepté Charles.)

CHATEAURAYNARD.

Mademoiselle Thérèse ici... veuillez y rester.

THÉRÈSE.

Mais...

D'ARMENONVILLE.

Nous avons reçu votre réponse, madame, et je viens mettre à vos pieds l'expression de ma reconnaissance.

CHATEAURAYNARD.

Et comme les bonnes nouvelles ne sauraient se propager trop vite, j'ai pris la liberté d'appeler ici tous nos amis. Venez, venez tous, et permettez, madame la duchesse, d'annoncer le mariage de mademoiselle Hélène de Guérande...

HENRI.

Hélène! Hélène de Guérande!

CHATEAURAYNARD.

Avec monsieur le vicomte Georges d'Armenonville.

TOUS.

D'Armenonville!

HENRI.

Lui!

BRIGUIBOULE.

O ciel! j'en perds une, bienfaiteur.

CAPRANICA.

Tu ne pouvais pas les épouser toutes les deux.

CHATEAURAYNARD.

Et comme un bonheur arrive rarement seul, j'ai l'honneur de vous faire part aussi de mon mariage à moi... avec mademoiselle Thérèse Bernard.

LA DUCHESSE, poussant un cri.

Elle... c'est elle!... ma.. ma f...

HÉLÈNE, bas.

Ma mère!

THÉRÈSE, bas.

Silence! silence, ma mère!

LA DUCHESSE, regardant ses deux filles.

Ah! vous le saviez, vous le saviez.

THÉRÈSE, bas en lui baisant la main.

Et je vous bénis... et je vous aime... je vous aime!

BRIGUIBOULE.

Mais, saprelotte! j'en perds deux, alors!

CAPRANICA.

Qu'importe?... puisque je te reste, moi.

ACTE III.

Un salon très-richement meublé, ouvrant au fond sur d'autres salons. — Une cheminée au fond, glace sans tain, candélabres, table de jeu, portes au fond de chaque côté. — Canapés à droite et à gauche au deuxième plan.

SCÈNE PREMIÈRE.

JEAN, JOSEPH, ÉTIENNE.

(Ces trois domestiques en grande livrée sont étendus sur le canapé et dans des fauteuils. Ils prennent des glaces.)

JEAN.

Qu'est-ce qu'on fait par là?

ÉTIENNE.

Ils sont encore à table. On boit à la santé de monsieur Chateaurayuard, l'heureux marié, et de l'ex-mademoiselle Thérèse Bernard, sa charmante épouse.

JEAN.

Le diner est servi par Potel et Chabot. C'est leur maître d'hôtel qui fait le service, nous pouvons nous reposer.

ÉTIENNE.

Avouez que la maison est bonne, et que notre état de domestique n'est pas des plus malheureux.

JEAN.

Mais je l'aime mieux que celui de maître.

JOSEPH.

Oh! par exemple!

JEAN.

Mais oui... D'abord je les trouve bêtes, moi, les bourgeois. On croit que nous travaillons pour eux, mais c'est eux qui travaillent pour nous Quand il y en a un qui commence à gagner de l'argent, vite il l'emploie à nourrir un domestique, et puis il se remet à travailler pour en nourrir un deuxième, un troisième; et puis il travaille de plus belle pour nourrir, par-dessus le marché, des chevaux et des chiens, et il trevaille encore pour nourrir d'autres hommes qui donnent à ces animaux la nourriture que le maître s'est remis à gagner. Si bien, que le domestique, au total, fournit de travail à peu près ce qu'il faut pour une seule bouche, tandis que le maître est un imbécile, un esclave, qui s'éreinte pour en nourrir dix.

ÉTIENNE.

Bah! comme on connaît ses saints... on les adore... Monsieur est de haute volée, nous sommes de la petite. C'est un grand oiseau qui chasse largement.

JEAN.

Et nous sommes les petits qui becquetons tous les débris de sa pâture.

JOSEPH.

On se lève de table.

JEAN.

On vient par ici, de la tenue, messieurs. (Ils se lèvent tous les trois, Étienne emporte vivement le plateau; Jean et Joseph saluent les personnages qui entrent et s'éloignent.)

SCÈNE II.

CAPRANICA, BRIGUIBOULE; puis MAUGIRON, GÉORGINA, D'ARMENONVILLE.

BRIGUIBOULE, soutenant les pas de Capranica qui chancèle.

Venez, bienfaiteur, venez, il fait moins chaud dans ce salon... Oh! dans quel état le voilà! (Il lui essuie le front avec son mouchoir.) Nous ne voulons donc pas être raisonnable?

CAPRANICA, une serviette à la main.

Mais je t'assure, mon petit...

BRIGUIBOULE.

Fi, que c'est laid! Nous voulons donc faire de la peine à ce bon Briguiboule?... Allons, asseyons-nous là, méchant.

CAPRANICA, tendrement.

Oui, petit ami, oui... (Il s'assied.) Ah! je suis bien bas, Briguiboule; je suis bien bas... bien bas...

BRIGUIBOULE.

N'ayez donc pas de ces idées-là... vous êtes encore très-solide.... (Voyant entrer Maugiron, Georgina et d'Armenonville.) Tenez, demandez plutôt à ces messieurs et à mademoiselle... N'est-ce pas qu'il est encore très-solide?... (Bas.) Dites que oui, pour le consoler.

TOUS.

Sans doute.

MAUGIRON.

Je lui trouve une mine superbe.

CAPRANICA, haut.

A moi, allons donc!... (Bas.) Il va me faire du tort.

BRIGUIBOULE, inquiet.

Plaît-il?

GEORGINA.

Vous respirez la santé... vous vivrez encore cinquante ans au moins.

BRIGUIBOULE.

Cinquante ans!... par exemple!

CAPRANICA.

Tu dis?...

BRIGUIBOULE

Je dis cinquante ans!... par exemple!... mais vous vivrez bien plus que ça!... bien!... plus que ça! (Allant à Georgina.) N'est-ce pas, madame?

D'ARMENONVILLE, bas.

Vous mangez du corbeau... prenez garde... mon bon... c'est fort substantiel. (Haut.) Et vous engraissez...

CAPRANICA.

Chut!... mais... mais taisez-vous donc. (A part.) C'est que c'est vrai que j'engraisse!

MAUGIRON.

En effet, vous prenez du ventre.

BRIGUIBOULE.

Il prend du ventre!

CAPRANICA, se démenant.

Mais non, mais non... ami, tu sais bien... que j'ai trois maladies incurables, ce qui fait que je ne vois aucun médecin. Je m'éteindrai à la campagne. A la chute des feuilles... petit, il faudre me louer une petite maison dans ce pays-ci. C'est joli, Meudon; j'ai l'intention de m'éteindre à Meudon, moi.

BRIGUIBOULE.

Permettez, bienfaiteur, c'est que...

CAPRANICA.

Du côté de Meudon, j'y tiens...

BRIGUIBOULE, bas.

Mais c'est qu'il ne me reste plus que ma petite ferme normande... et je ne voudrais pas la vendre...

CAPRANICA.

La vendre!... Je ne le permettrai jamais, petit... J'aime cent fois mieux me défaire d'un château en Hongrie ou en Bohême.

TOUS.

En Bohême!

CAPRANICA.

Mon cher Maugiron, qu'est-ce qu'on perdrait bien sur une propriété de cent cinquante mille francs, en Bohême?

MAUGIRON.

Allons donc! est-ce qu'on achète dans ce pays-là? On n'en trouverait pas soixante mille francs.

CAPRANICA.

Diable! ça te ferait quatre-vingt-dix mille francs de perte, petit.

BRIGUIBOULE.

Quatre-vingt-dix mille francs?

CAPRANICA, à Maugiron.

Ah! si c'était une jolie ferme en Normandie, cela serait d'une défaite plus facile... Une propriété de douze mille francs, par exemple!...

MAUGIRON.

En Normandie... Oh! cela... c'est différent. On en trouverait aisément neuf ou dix mille...

CAPRANICA.

Neuf ou dix mille!... Ça ne te ferait que deux mille francs de perdus... tandis qu'il y en aurait quatre-vingt-dix en Bohême!

BRIGUIBOULE.

C'est vrai!... mais je ne voudrais pas!...

CAPRANICA.

Ah! Eh bien! ma foi, ça me décide; tu vendras la petite ferme, petit...

BRIGUIBOULE.

Pardon... c'est que...

CAPRANICA.

Mais, songes-y donc, quatre-vingt-dix mille que tu perdrais d'un côté, tandis que tu n'en perds que deux mille de l'autre... Ça te fait quatre-vingt-huit mille francs de bénéfice... net!

BRIGUIBOULE.

C'est vrai, au fait, je gagne quatre-vingt-huit mille francs!

CAPRANICA.

C'est dit, va me chercher les titres de propriété.

BRIGUIBOULE.

Oui, j'y vais, bienfaiteur, j'y cours. Je gagne quatre-vingt-huit mille francs! Allons, allons, j'ait fait une bonne journée, cette nuit. (Il sort.)

CAPRANICA.

Va, petit, va... C'est un affreux gredin que ce bonhomme-là...

D'ARMENONVILLE.

Mais il faut convenir que vous en jouez à merveille.

CAPRANICA.

Heu! heu!... On fait ce qu'on peut.

SCÈNE III.

LES MÊMES, CHATEAURAYNARD. Chateauraynard entre de droite avec Thérèse et Hélène; d'Armenonville prend la main de celle-ci; elles saluent, et sortent toutes les deux par la gauche.

CHATEAURAYNARD.

J'étais sûr de vous trouver tous ensemble.

D'ARMENONVILLE.

Recevez mes félicitations. Vous avez tenu vos promesses avec une exactitude merveilleuse.

CHATEAURAYNARD.

Aujourd'hui mon mariage; dans un mois le vôtre, mon cher, et je fais, je crois, noblement les choses. Je vous ai réunis ici, dans ma villa de Meudon, tous au grand complet, comme vous l'étiez dans les salons de Cauterets, et je vous ai amené ce qu'il y a de plus riche et ce qu'il y a de plus noble... J'ai forcé de venir au milieu de vous une duchesse de Guérande...

CAPRANICA.

J'étais placé à ses côtés.

CHATEAURAYNARD.

Sa fille est la demoiselle d'honneur de ma femme.

GEORGINA.

Et je me trouvais, moi, moi... à table, en face de la jeune duchesse.

CHATEAURAYNARD.

Je vous ai amené encore ce monsieur Henri de Clamarins, avec qui j'ai hâte d'en finir...

CAPRANICA.

Mais, nous avons déjà assez bien travaillé. Je lui ai organisé quelques petits soupers de désespoir fort joyeux.

GEORGINA.

Moi, je laisse calmer un peu l'amertume des regrets...

MAUGIRON.

Moi, j'ai escompté déjà une partie des bois et des fermes.

CHATEAURAYNARD.

Et vous, d'Armenonville?

D'ARMENONVILLE.

Depuis l'annonce de mon mariage, le jeune homme me fait l'honneur de me haïr cordialement. Et savez-vous comment se traduit cette profonde haine?

MAUGIRON.

Non.

D'ARMENONVILLE.

Il joue contre moi... Il veut me ruiner.

GEORGINA.

Vous ruiner... vous?

D'ARMENONVILLE.

Ou peut-être espère-t-il plutôt, et c'est ce que trahissent ses regards, qu'au milieu de la passion du jeu, que dans l'irritation de la perte, une querelle s'élèvera entre nous.

CHATEAURAYNARD.

Eh bien?

D'ARMENONVILLE.

Eh bien! je ne gagne pas; au contraire, je perds. Impossible à lui de me chercher querelle.

CHATEAURAYNARD.

Vous perdez... vous?

D'ARMENONVILLE.

Oui, jusqu'ici.

CHATEAURAYNARD.

Ah! fort bien! Vous aurez une revanche à prendre. Faites que ce soit aujourd'hui. Voici mes invités. Souvenez-vous que je compte sur vous!

TOUS LES HOMMES.

C'est convenu.

CHATEAURAYNARD, à Georgina.

Et sur vous, ma chère?

GEORGINA

Et... sur moi... c'est dit.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LA DUCHESSE, HENRI, CHARLES. Celui-ci donnant le bras à la Duchesse; puis ensuite viennent tous les invités.

D'ARMENONVILLE, à part.

Charles!.. (Bas.) Pourquoi ce monsieur Rennepont est-il ici?...

CHATEAURAYNARD, bas.

Lui, chez moi... Attendez... (Haut.) Tout le monde a été exact!... jusqu'à monsieur Rennepont, sur qui je n'avais pas lieu de compter.

CHARLES.

Bien que ma maison soit au bout de votre parc, ce n'est pas comme voisin que je me suis permis de venir... On m'a assuré qu'après mon départ, vous aviez engagé à votre noce tous les baigneurs de Cauterets. C'était une invitation des plus larges... qui enveloppait tant de gens de toutes sortes, depuis la duchesse de Guérande jusqu'à... certains autres... que j'ai cru devoir accepter aussi.

CHATEAURAYNARD.

C'est beaucoup d'honneur que vous avez daigné me faire.

CHARLES.

J'avais d'ailleurs de puissantes raisons pour me rendre ici.

CHATEAURAYNARD.

En vérité!

CHARLES.

D'abord, en l'absence de monsieur de Guérande, je tenais à accompagner madame la duchesse et sa fille.

LA DUCHESSE.

Et j'en avais prié monsieur Rennepont. (Entrée d'Henri.)

CHATEAURAYNARD.

C'est fort bien vu. Il se glisse dans les meilleures sociétés des gens de tant de sortes...

CHARLES.

Oui, des oiseaux de proie, monsieur, qui viennent aussi bien s'abattre aux environs de Paris que dans les Pyrénées.

LA DUCHESSE.

Des oiseaux... de proie?...

CHATEAURAYNARD.

Oui, oui, de fort vilaines gens, ma foi... une espèce tout à fait

à part, qui tient peu compte de l'honneur, de la probité, de la délicatesse.

CHARLES.

A merveille, monsieur; vous raillez, vous flagellez les fripons... (bas) comme ferait un honnête homme!...

CHATEAUBRAYNARD, avec colère.

Monsieur!

LA DUCHESSE.

Ainsi, la différence qui existe entre ces oiseaux et les honnêtes gens...

CHARLES.

C'est que l'honnête homme amasse lentement... mais loyalement sa fortune, tandis que l'autre, sans se soucier des moyens honteux ou coupables, veut l'acquérir d'un seul coup.

CHATEAUBRAYNARD.

Mon Dieu! oui, tandis que le premier avance à petits pas, le second, pour atteindre la richesse, ne se contente pas de marcher, il veut courir.

CHARLES.

Il lui arrive même de voler, monsieur!

CHATEAUBRAYNARD.

C'est possible... c'est un oiseau... Mais vous avez d'autres motifs qui vous amènent chez moi?

CHARLES.

Plusieurs autres... Oui, monsieur, je désirais y rencontrer monsieur Henri de Clamarins.

HENRI.

Moi, monsieur?

CHARLES.

Je vous apporte des nouvelles du château de Saint-Galmier.

HENRI.

De ma mère!...

CHARLES.

Elle souffre de votre absence, elle redoute pour vous ces amitiés de fraîche date, qui sont autant de piéges tendus à votre bonne foi, à votre jeunesse. Méfiez-vous, monsieur, méfiez-vous : ces visages si prompts à vous sourire sont autant de masques d'emprunt; ces sympathies si chaudes au début sont autant de périls et de ruses, et toutes ces mains qui vous sont offertes cherchent moins à serrer la vôtre qu'à se glisser furtivement dans vos poches.

HENRI, avec amertume.

N'est-ce que cela, monsieur? Eh! mon Dieu! on peut s'éviter avec moi tant de frais d'imagination. Est-ce, par hasard, mon bonheur qu'ils veulent me prendre?... Je les en défie!...

CHATEAUBRAYNARD, bas aux autres qu'il prend à l'écart.

Vous voyez... il est mûr... on peut cueillir.

LA DUCHESSE.

D'où vous vient donc, monsieur de Clamarins, ce grand découragement?

HENRI.

Ne m'interrogez pas, madame la duchesse.

CHARLES, bas.

Monsieur de Clamarins, c'est sérieusement que je vous parle... Prenez garde... (Il continue de lui parler bas.)

CHATEAUBRAYNARD, bas à Georgina.

On cherche à le cuirasser contre nous, ma chère. Voyez avec quelle animation lui parle ce monsieur Rennepont; mais si la défense est énergique, l'attaque sera plus habile et plus rusée... A vous l'honneur, Georgina... c'est à vous que je le livre d'abord...

GEORGINA, riant.

Soit!

LA DUCHESSE, bas.

Monsieur, vous m'avez dit que c'était librement et de son plein gré que Thérèse vous donnait sa main.

CHATEAUBRAYNARD.

Aussi librement, je vous le jure, que mademoiselle Hélène de Guérande accorde la sienne à mon ami d'Armenonville.

LA DUCHESSE.

D'où vient donc cet abattement, cette sombre tristesse à laquelle Thérèse est en proie?

CHATEAUBRAYNARD.

Sa mère d'adoption est redevenue très-souffrante ce matin même. En faut-il davantage pour l'attrister un peu? (La Duchesse secoue la tête d'un air de doute. On entend la musique dans les salons du fond.) Mais voici le signal de la danse. Allons, messieurs...

CHARLES, s'approchant tout près de d'Armenonville.

J'ai entendu parler d'un mariage pour vous... un mariage insensé, impossible...

D'ARMENONVILLE, bas.

Que vous importe?

CHARLES, bas.

Je veux l'empêcher.

D'ARMENONVILLE.

Vous?

CHARLES.

Je l'empêcherai. (Charles offre son bras à la Duchesse. Tout le monde sort, à l'exception de Henri et de Georgina, à qui Chateaubraynard en sortant fait une dernière recommandation du geste et de l'œil.)

GEORGINA, bas.

Lui faire oublier cette petite et le rendre amoureux... après tout, c'est une bonne action

CHATEAUBRAYNARD.

Et une bonne action presque aussi agréable à commettre qu'une mauvaise... c'est tentant... Au revoir. (Il sort.)

SCÈNE V.

HENRI, assis à droite, GEORGINA.

HENRI, se croyant seul.

Elle aussi dans un mois elle sera mariée...

GEORGINA.

Un mois, monsieur de Clamarins, c'est plus de temps qu'il n'en faut pour être consolé.

HENRI.

Vous m'écoutiez, madame?

GEORGINA.

J'entendais, mais je n'écoutais pas.

HENRI, se levant.

Pardon, madame?

GEORGINA.

Est-ce que vous m'en voulez, monsieur, de l'intérêt que vous m'inspirez... et croyez-vous qu'il y ait un piége dans chaque conseil que l'on se sent porté à vous donner.

HENRI.

Faut-il vous parler franchement, madame?

GEORGINA.

Oui, certes.

HENRI.

Tout à l'heure, ici même, on m'a conseillé de me méfier de ceux qui m'entourent; on dit qu'il y a des gens qui sont mes ennemis, et l'on assurait que vous étiez peut-être le plus dangereux de tous.

GEORGINA.

Moi!... et vous l'avez cru?... Vous pensez...

HENRI.

Je pense que vous êtes jeune, que vous êtes belle, que je ne vous ai fait aucune injure. Je pense qu'eussiez-vous réellement à vous venger de moi, il faudrait que votre cœur fût bien endurci pour me désirer plus malheureux que je ne suis.

GEORGINA, à part.

Pauvre jeune homme! (Haut.) Monsieur Henri?

HENRI.

Madame?

GEORGINA.

C'est donc une passion bien profonde, bien ineffaçable que vous a inspirée mademoiselle de Guérande?

HENRI.

Oui.

GEORGINA.

Et vous n'avez personne à qui vous puissiez confier le secret de votre douleur et de vos larmes?

HENRI.

Je n'ai que ma mère, madame, et si je lui disais ce que je souffre, elle en mourrait!

GEORGINA, émue.

Votre mère?...

HENRI.

Ce mot vous a touchée... J'avais raison de ne pas vous croire mon ennemie.

GEORGINA.

Votre mère m'a rappelé la mienne... voilà pourquoi je suis émue... Et, quand je venais à vous tout à l'heure, quand je vous donnais un conseil, était-ce d'une ennemie bien cruelle?

HENRI.

Et quel conseil m'offririez-vous qu'il me soit possible de suivre? Vous me direz d'oublier : m'en donnerez-vous la force? Tenez, madame, on m'a dit de me méfier de vous; eh bien, moi, c'est à vous que je vais me confier.

GEORGINA, avec hésitation.

A moi!... mais...

HENRI.

C'est à vous que je veux montrer, pour la première fois, l'affreuse blessure qui me tue. Il y a quatre ans, madame, que je l'aime à l'adoration; depuis quatre ans, elle est mon unique pensée, le seul but de ma vie! Chaque homme, vous le savez, a ses jours d'ambition, ses rêves de gloire, ses désirs passagers de grandeurs... Moi, je l'associais à chacun de mes rêves, à

chacun de mes désirs. Je n'avais d'ambition que pour elle. Je ne connaissais d'air pur, de riante campagne, de pays enchanteur, que le pays qu'elle habitait, que l'air que nous respirions ensemble! Sa mère ne me permettait pas l'entrée de sa demeure; mais je guettais chaque jour son passage, et quand, par hasard, je l'avais vue me sourire, je ne me sentais pas seulement heureux, je me sentais meilleur; j'avais des consolations pour la souffrance, des secours pour le malheur! Et les pauvres me bénissaient, pour des bienfaits qui n'étaient que son ouvrage à elle! C'est ainsi que j'ai vécu, avant qu'un rayon d'espoir vînt illuminer mon amour. Un jour, il m'a été permis de me rapprocher d'elle, de la voir, de lui parler presqu'à toute heure! Oh! comme j'étais heureux alors! Elle lisait dans mon âme, elle avait compris le ravissement de mon cœur, elle a compris aussi l'horrible torture qu'il m'a fallu subir en renonçant à elle! Et cependant, pas une plainte n'est sortie de sa bouche, pas une larme ne s'est échappée de ses yeux, lorsqu'on a publié devant moi qu'elle était fiancée à un autre! Et savez-vous pourquoi j'existe, pourquoi je n'en finis pas avec cette douleur qui me semble à chaque instant arrivée à son comble et qui pourtant grandit toujours? C'est par pitié pour elle, madame, c'est qu'elle peut encore détourner la tête et ne pas voir mes larmes, et ne pas croire à mon désespoir; c'est que j'aime mieux qu'elle pense : « Je l'ai rendu bien malheureux; mais il se console; » que si elle se disait : « Je l'ai trompé, trahi, et il en est mort! »

GEORGINA, à part.

Ah! comme il souffre, sa douleur me fait mal! (Haut, avec émotion.) Monsieur Henri, vous aviez raison tout à l'heure. Ce serait une mauvaise action de ma part, ce serait une lâcheté de conspirer votre perte.

HENRI.

Ma perte!... Il est donc vrai!...

GEORGINA, s'animant.

Non; vous ne m'avez rien fait, non, je ne suis pas votre ennemie... Mais vous en avez d'autres, et je veux vous aider à les combattre.

HENRI.

Vous, madame?

GEORGINA, s'animant davantage.

Oui, moi, qui devais seconder leurs projets; mais que votre confiance a désarmée, et qui retrouverai toute ma force, toute mon adresse en face de leur ruse et de leur perfidie à eux.

HENRI.

Que dites-vous?

GEORGINA.

Je dis que mademoiselle Hélène de Guérande n'est pas encore madame d'Armenonville.

HENRI.

Grand Dieu!

GEORGINA, avec force.

Je dis que je combattrai vaillamment pour vous, et vous pouvez me croire; car, vous m'avez montré les blessures de votre âme, et, pour la première fois, j'ai compris les blessures que j'ai causées; car vous m'avez fait pleurer sur votre amour, et j'ai compris l'amertume des larmes que j'ai fait verser moi-même; car vous m'avez fait sentir qu'il y avait encore en moi quelque chose de bon, quelque chose d'honnête, et vous m'avez presque relevée à mes propres yeux!... Oh! nous ne sommes pas quittes, monsieur, et il faudra bien que je vous sauve!...

HENRI.

Merci, merci, madame! Grand Dieu! la voilà! c'est elle!...

GEORGINA.

Au revoir, bon courage! Je vais travailler pour vous!... (Elle sort.)

SCÈNE VI.

HENRI, puis HÉLÈNE.

HÉLÈNE, entrant sans voir Henri.

Qu'est-il devenu? (Apercevant Henri.) Ah!

HENRI.

Est-ce votre fiancé que vous cherchez, mademoiselle?

HÉLÈNE, avec contrainte.

Lui?... Oui... monsieur, oui.

HENRI.

Son absence vous inquiète sans doute!

HÉLÈNE.

N'est-ce pas naturel? Ne sera-t-il pas bientôt mon mari?

HENRI.

Et vous l'acceptez librement, Hélène?

HÉLÈNE.

Librement...

HENRI, avec amertume.

D'où vient alors que vous n'avez pas découragé d'un mot, d'un regard, cet amour si pur, si dévoué, que vous avez vu naître dans mon cœur?

HÉLÈNE.

J'ai eu tort!

HENRI.

Si vous m'aviez dit, là-bas, en Bretagne : Ne m'aimez pas, car je sens que je ne vous aimerai jamais... j'aurais lutté, j'aurais triomphé peut-être!

HÉLÈNE.

Oui, c'était mon devoir!

HENRI.

Hélène!... Voyons, Hélène, ai-je commis, sans le savoir, quelques fautes dont vous m'accusiez?

HÉLÈNE.

Non!

HENRI.

Est-ce ma fortune qui vous semble trop modeste?

HÉLÈNE.

Oh!

HENRI.

Je ne le crois pas! mais peut-être votre famille a-t-elle subi quelques revers... Oui, peut-être est-ce un sacrifice que vous allez accomplir!

HÉLÈNE.

Un sacrifice... moi...

HENRI.

Oh! vous ne dites pas non, cette fois! Eh bien! s'il en était ainsi, je pourrais tout réparer; car une lettre, que j'ai reçue ce matin même, m'annonçait une fortune, un bonheur... que j'ai vite oublié en songeant que je vous perdais, Hélène! Mais cette fortune que me laisse l'aîné des Clamarins est immense... huit millions, je crois... avec cela je puis combler toutes les pertes de votre famille! Mais dites-moi donc que j'ai deviné!... dites-moi donc que je puis espérer encore!

HÉLÈNE.

Je vous remercie... je vous remercie du fond de mon cœur, monsieur Henri; mais vous vous trompez! ce n'est pas cela qui décide ce mariage... que personne ne peut rompre... que je désire de toute la force de mon âme!

HENRI, au désespoir.

Vous! vous!

HÉLÈNE.

Ne m'aimez donc plus, monsieur Henri! Oh! vous serez généreux, n'est-ce pas? vous me pardonnerez et... vous m'oublierez!...

HENRI.

Vous pardonner... oui!... vous oublier... jamais! jamais!... (Il sort vivement.)

HÉLÈNE, tombant assise en pleurant.

O ma mère! ma mère! ce n'est pas assez de ma douleur, ce n'est pas assez de mes larmes! il faut encore qu'il m'accuse, il faut encore que je le sache malheureux, désespéré... Mais que deviendrai-je, mon Dieu? Ce fardeau est au-dessus de mes forces! je ne pourrai pas... je ne pourrai jamais le supporter! Quelqu'un!... ma sœur... (Elle va au-devant de Thérèse qui entre.)

SCÈNE VII.

HÉLÈNE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE.

Hélène, j'avais besoin de te voir, de te parler! car toi seule au monde, tu comprends ce que j'éprouve... (à part) et tu ne condamneras pas ce que je médite!

HÉLÈNE.

Parle! que me veux-tu, ma sœur?

THÉRÈSE.

Tais-toi! ne me donne pas ce nom! ne me dis pas que j'ai une sœur, ne me dis pas que j'ai une mère!

HÉLÈNE.

Que signifie?

THÉRÈSE.

Non, non, je suis seule... seule au monde! et ma vie est bien à moi!

HÉLÈNE.

Ta vie... Mais qu'as-tu donc... parle?

THÉRÈSE.

Ce que j'ai... Tu me le demandes? Est-ce que ce matin on ne m'a pas conduite à l'église?... est-ce qu'un prêtre n'a pas placé ma main dans la main... de mon mari?... est-ce que je n'ai pas juré de lui appartenir? J'ai tenu bravement la promesse que nous nous sommes faite, n'est-ce pas Hélène?... Je me suis bien sacrifiée, et j'ai racheté ma mère; mais c'est tout ce que je pouvais, mon courage était épuisé... Je n'en ai plus... je n'en ai plus...

HÉLÈNE.

Que veux-tu faire?

THÉRÈSE.

Ce que je veux?... J'ai juré d'être à lui tant que je vivrai... mais je n'ai pas juré de vivre!

HÉLÈNE.

Thérèse!

THÉRÈSE.

Vois-tu! c'est impossible, mon enfant! C'est un supplice au-dessus de mon courage, au-dessus de mes forces! Il ne m'est pas défendu de mourir!

HÉLÈNE.

Mourir! (à part.) Je n'avais pas songé à mourir, moi!

THÉRÈSE.

Ah! les malheurs qui ne doivent pas être éternels, c'est une impiété, c'est un crime de ne pas en attendre le terme! mais moi!... est-ce que je ne suis pas enchaînée pour toujours? est-ce que je peux espérer quelque chose?

HÉLÈNE.

Non, plus d'espoir! (à part.) Ni pour elle, ni pour moi.

THÉRÈSE.

Ah! c'est une détermination prise il y a longtemps... L'heure est venue, et je te cherchais Hélène, je voulais t'embrasser encore. (Elle l'embrasse.) Moi morte, il n'aura plus rien à exiger de la duchesse de Guérande, n'est-ce pas?

HÉLÈNE, à part.

Ni l'autre, si je meurs.

THÉRÈSE.

Dis-moi donc qu'il ne la persécutera plus.

HÉLÈNE.

Non, non, et comment comptes-tu mourir, ma sœur?...

THÉRÈSE.

Comment?...

HÉLÈNE, d'un ton fiévreux.

Parle...

THÉRÈSE.

Oh! j'ai tout préparé, tout calculé...

HÉLÈNE.

Parle! parle!

THÉRÈSE.

Ce n'est rien qu'une souffrance de quelques instants.

HÉLÈNE, lui serrant convulsivement la main.

Non, rien, rien!

THÉRÈSE, rappelée à elle-même.

Mais qu'as-tu donc, toi?

HÉLÈNE.

Achève... tu me disais que... pour mourir...?

THÉRÈSE.

Mais, apprends-moi donc ce que tu as? (La regardant en face et poussant un cri.) Ah! ah!... malheureuse, qu'ai-je dit? qu'ai-je fait?

HÉLÈNE.

Thérèse?

THÉRÈSE.

Cette pâleur, ce regard froid et calme... et pas un mot pour m'empêcher de me tuer!... Ah! pauvre enfant, tu veux mourir aussi!...

HÉLÈNE.

Oui, je le veux!...

THÉRÈSE.

Mais, c'est horrible ce que tu dis là... Toi... si jeune... si belle!... mais, c'est un crime, entends-tu, ma sœur! c'est un crime.

HÉLÈNE.

Non! c'est un supplice au-dessus de mon courage, au-dessus de mes forces... il ne m'est pas défendu de mourir.

THÉRÈSE.

C'est un blasphème, ce que j'ai dit là...

HÉLÈNE.

Est-ce que je n'ai pas promis d'épouser un homme que je hais? Est-ce que mon malheur ne doit pas être éternel comme le tien?

THÉRÈSE.

J'étais folle! Dieu peut toujours nous sauver.

HÉLÈNE.

Il ne me sauvera pas, moi.

THÉRÈSE.

Et puis... souviens-toi... songes-y, ma sœur bien-aimée... tu m'écoutes, n'est-ce pas? tu m'entends?

HÉLÈNE.

Oui.

THÉRÈSE.

Songes-y donc, tu es la seule consolation, l'unique bonheur de ta mère.

HÉLÈNE.

Est-ce qu'elle n'est pas ta mère aussi?

THÉRÈSE.

Elle s'accusera de ta mort, et c'est un horrible supplice que tu lui auras infligé.

HÉLÈNE.

N'est-ce pas pour elle aussi que tu auras cessé de vivre?

THÉRÈSE.

Moi! toujours moi!... Oh! Seigneur! vous condamnez le suicide, et c'est mon premier châtiment que vous m'envoyez là. (Elle montre Hélène.)

HÉLÈNE.

On vient! C'est notre mère!...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE.

Hélène! Thérèse!... mon cœur vous cherchait avec anxiété... il me semble que vous me fuyez l'une et l'autre...

HÉLÈNE.

Te fuir!

THÉRÈSE.

Attendez, madame la duchesse, attendez.

LA DUCHESSE.

Que signifie?...

THÉRÈSE, bas, à Hélène.

Hélène! sur ton salut et devant Dieu! veux-tu renoncer à ce fatal projet?...

HÉLÈNE, bas.

Non!

THÉRÈSE, bas.

Sur ton salut et devant Dieu, veux-tu consentir à vivre?

HÉLÈNE, bas.

Je ne le pourrais pas, te dis-je!

THÉRÈSE, avec force.

Eh bien! sauvez Hélène, ma mère! sauvez votre fille, elle veut se tuer.

LA DUCHESSE, qui s'est élancée vers Hélène et l'a prise dans ses bras.

Se tuer! se tuer!...

HÉLÈNE.

Non, ne la crois pas! ne la crois pas!

THÉRÈSE.

Elle veut se tuer, ma mère, et c'est moi qui ai fait germer dans son cœur cette coupable pensée!

LA DUCHESSE.

Mais, pourquoi?

THÉRÈSE.

Parce qu'elle hait ce d'Armenonville, et qu'elle en aime un autre...

LA DUCHESSE, avec fermeté.

Tu vivras, ma fille! car ce mariage sera rompu, je te le promets! Je te le jure!

HÉLÈNE.

Se peut-il?...

THÉRÈSE.

Mais à quel prix?... Mais, vous... vous, ma mère...

LA DUCHESSE, voyant entrer Chateauraynard et d'Armenonville.

Silence! (Allant à eux.) Messieurs, il faut que je vous parle.

CHATEAURAYNARD.

A nous, madame la duchesse?

LA DUCHESSE.

A vous, ici, à l'instant!

D'ARMENONVILLE.

Nous sommes à vos ordres, madame!

LA DUCHESSE.

Laissez-nous, mes enfants! laissez-nous!

THÉRÈSE.

Qu'allez-vous faire?

LA DUCHESSE.

Sauver ma fille aujourd'hui! Dieu me sauvera demain, s'il le veut! (Thérèse et Hélène sortent.)

SCÈNE IX.

LA DUCHESSE, CHATEAURAYNARD, D'ARMENONVILLE.

D'ARMENONVILLE.

Qu'avez-vous à nous dire, madame la duchesse?

LA DUCHESSE.

Monsieur d'Armenonville, ma fille ne vous aime pas.

D'ARMENONVILLE.

Quoi! madame!

CHATEAURAYNARD.

En êtes-vous bien sûr, madame la duchesse?

LA DUCHESSE.

Quand elle consentait à ce mariage, ma fille se sacrifiait pour me sauver.

CHATEAURAYNARD.

Eh bien! si mademoiselle Hélène n'aime pas le vicomte, cela viendra plus tard.

LA DUCHESSE.

Ma fille n'appartiendra qu'à l'homme qui aura su mériter son cœur.

CHATEAURAYNARD.

Ceci est d'une fort bonne mère... Cependant... permettez... madame, est-ce qu'on n'épouse jamais que l'homme que l'on adore? Cherchez, cherchez bien dans vos souvenirs?

LA DUCHESSE.

Je vous comprends, monsieur, et je n'ai qu'un mot à vous répondre, c'est assez d'un mariage odieux, l'autre ne s'accomplira pas.

CHATEAURAYNARD, froidement.

Il s'accomplira, madame...

LA DUCHESSE.

Jamais!

CHATEAURAYNARD.

Il s'accomplira, vous dis-je, parce que je l'ai décidé, parce que je le veux!

LA DUCHESSE.

Mais!...

CHATEAURAYNARD.

Madame, ce mariage, comme le mien, est l'objet de mes efforts les plus ardents, de mes combinaisons les plus profondes. C'est le couronnement de ma fortune et de ma vie; c'est le but vers lequel j'avance d'un pas ferme, sans que rien puisse m'arrêter... A qui se rencontre sur mon passage, malheur... car je marche droit devant moi, et de chaque côté de ma route il y a un abîme!...

LA DUCHESSE, avec force.

Eh bien! si c'est une guerre mortelle, commencez-la, je suis prête.

CHATEAURAYNARD.

Prenez garde!

D'ARMENONVILLE.

Réfléchissez, madame. Loin de moi la pensée d'une menace, mais votre repos, l'honneur de M. de Guérande sont attachés à certain secret!

LA DUCHESSE, avec force.

Que je dévoilerai moi-même, monsieur!

CHATEAURAYNARD et D'ARMENONVILLE.

Comment?

LA DUCHESSE.

Ah! vous croyez que mes enfants auront eu le courage de se perdre pour moi, et que je n'aurai pas la force de me dévouer pour elles? Vous vous trompez, messieurs. J'irai me jeter aux genoux de monsieur de Guérande, je lui dirai cette faute qu'un repentir de vingt-cinq années a peut-être rachetée, et si mes larmes ne suffisent pas pour l'attendrir, je lui donnerai ma vie et je le supplierai en échange de sauver mon Hélène. Vous m'avez menacée, voilà mes armes, messieurs, moi je connais la loyauté des vôtres, et j'attendrai demain ou la paix ou la guerre... A demain, messieurs!

CHATEAURAYNARD et D'ARMENONVILLE.

A demain, madame la duchesse. (La Duchesse sort.)

CHATEAURAYNARD.

Ces damnés honnêtes gens trouvent quelquefois dans leur conscience des moyens plus irrésistibles que nos ruses les plus adroites, que nos trames les mieux ourdies!

D'ARMENONVILLE.

C'est vrai!

SCÈNE X.

LES MÊMES, MAUGIRON, GEORGINA.

MAUGIRON.

Qu'avez-vous donc, messieurs?

GEORGINA.

Vous voilà tout bouleversés.

CHATEAURAYNARD.

La duchesse prétend rompre le mariage du vicomte.

GEORGINA.

Vraiment?

MAUGIRON.

Et fera-t-elle ce dont elle vous menace?

CHATEAURAYNARD.

Oui, si on lui laisse le temps. Ecoutez, d'Armenonville, ce n'est pas la haine de sa fille que je redoute pour vous, c'est son amour pour un autre.

D'ARMENONVILLE.

Son amour... Ne me dites pas qu'elle l'aime, vous me rendriez fou... vous me rendriez capable...

CHATEAURAYNARD.

Capable de quoi? Allons... rien... rien... Ce monsieur de Clamarins, voilà l'obstacle à votre fortune, à votre amour, brisez-le...

D'ARMENONVILLE.

Tout ce que peut dicter la jalousie, la haine la plus violente, je le ferai.

CHATEAURAYNARD.

Eh bien! je ne vous demande qu'une chose, jouez, et n'enchaînez plus cette fois votre chance heureuse, laissez-la courir en toute liberté... et s'il s'étonne de sa persistance...

D'ARMENONVILLE.

Peu m'importe.

CHATEAURAYNARD.

S'il... suspecte... votre loyauté.

D'ARMENONVILLE.

Il ne l'osera pas.

CHATEAURAYNARD

S'il l'osait, cependant?

D'ARMENONVILLE.

Je le tuerais!

CHATEAURAYNARD.

Allons, c'est bien...

GEORGINA, à part.

Il médite quelque plan infernal.

CHATEAURAYNARD.

D'ailleurs je serai là.

GEORGINA, à part.

Et moi aussi j'y serai. (Entrée des invités.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, HENRI, LES INVITÉS. (Les portes du fond s'ouvrent. Les domestiques placent les tables de jeu au fond; celle qui est devant la cheminée est occupée par d'Armenonville et Henri.)

CHATEAURAYNARD.

Messieurs, les tables de jeu vous réclament; monsieur de Clamarins...

HENRI.

Monsieur?

CHATEAURAYNARD.

Voilà monsieur le vicomte d'Armenonville qui prétend que vous l'avez ruiné hier.

HENRI.

En vérité?

D'ARMENONVILLE.

Et vous me devez une revanche...

GEORGINA, bas.

Au nom du ciel! ne jouez pas!

HENRI, avec amertume.

Me croyez-vous si heureux en amour que je doive me ruiner aux cartes?... Je suis à vous, monsieur le vicomte. (D'Armenonville et Henri se mettent à jouer.)

CHATEAURAYNARD, à Maugiron et écrivant sur son calepin.

Bien, mais je ne me contente pas cette fois de quelques milliers de francs que gagnera d'Armenonville...

MAUGIRON, bas.

Que voulez-vous faire?

CHATEAURAYNARD, écrivant sur un calepin.

Oh! peu de chose, forcer un peu la main au vicomte.

GEORGINA, qui observe.

A qui écrit-il?

CHATEAURAYNARD, après avoir fait signe à un domestique.

Jean.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur.

CHATEAURAYNARD.

Dans un quart d'heure tu remettras ce mot à monsieur de Clamarins, qui joue là à cette table.

JEAN.

Oui, monsieur.

CHATEAURAYNARD.

Tu lui diras que tu le tiens d'une personne... d'un jeune homme que tu ne connais pas et qui a quitté le bal.

JEAN.

Oui, monsieur. (Jean s'éloigne.)

MAUGIRON.

Qu'est-ce que vous avez écrit?

CHATEAURAYNARD (Georgina s'approche et écoute).

J'aime ce jeune homme, moi, je lui dis que monsieur le vicomte le vole et comment il le vole.

GEORGINA, à part.

Il veut le faire tuer.

MAUGIRON.

Mais si d'Armenonville découvre d'où est venu cet avis...

CHATEAURAYNARD.

Le découvrir, et comment?

MAUGIRON.

Êtes-vous bien sûr de ce domestique?

CHATEAURAYNARD.

On ne peut plus sûr; il vole chez moi mille écus par an.

MAUGIRON.

Oh! alors...

GEORGINA, à part.

Que faire? (Voyant entrer Thérèse et Hélène.) Ah!

SCÈNE XII.

Les Mêmes, THÉRÈSE, HÉLÈNE.

CHATEAURAYNARD, prenant le bras de Maugiron.

Maintenant, attendons et observons.

(Thérèse va s'asseoir avec Hélène du côté opposé à celui où jouent d'Armenonville et Henri.)

GEORGINA, se plaçant derrière Hélène et Thérèse et leur parlant en affectant de regarder ailleurs.

Ecoutez-moi, mademoiselle, et vous aussi, madame.

HÉLÈNE ET THÉRÈSE, se levant à demi.

Madame!

GEORGINA, bas.

Silence! Ne vous levez pas; ne me regardez pas, que personne ne puisse soupçonner que nous nous parlons.

THÉRÈSE.

Que signifie... (La musique se fait entendre du fond.)

GEORGINA.

Mademoiselle de Guérande, vous aimez monsieur de Clamarins?

HÉLÈNE.

Madame...

GEORGINA.

Vous l'aimez. Vous, madame? Il vous a arrachée à la mort, vous devez vous intéresser à lui.

THÉRÈSE.

Moi?

HÉLÈNE, bas à Thérèse.

Ce n'est pas assez qu'il t'ait sauvé la vie... le même sang coule aussi dans vos veines.

THÉRÈSE.

Que dis-tu?

HÉLÈNE.

Thérèse, ton père était le frère du sien, ton père s'appelait monsieur de Clamarins, et Henri n'a plus d'autre parente que toi!

THÉRÈSE.

Grand Dieu! (A Georgina.) Monsieur Henri court-il quelque danger?

GEORGINA.

Oui, il faut trouver le moyen de l'arracher de cette table de jeu.

THÉRÈSE.

Pourquoi?

GEORGINA.

Ce n'est pas un partner comme un autre que le sien, il joue comme il se bat... à coup sûr.

THÉRÈSE.

Se peut-il?

HÉLÈNE.

N'est-ce que cela? je respire alors... qu'ils prennent à monsieur de Clamarins tout son patrimoine, c'est peu de chose auprès de l'immense fortune qui vient de lui échoir.

GEORGINA.

Une immense fortune...

HÉLÈNE.

Huit millions, je crois, légués par un oncle.

GEORGINA ET THÉRÈSE.

Huit millions! (Moment de silence, pendant lequel Georgina semble absorbée.)

CHATEAURAYNARD.

L'instant est venu. Attention, Jean ne va pas tarder.

THÉRÈSE.

Eh bien! madame?

GEORGINA.

Un héritage... huit millions... Chateauraynard le savait... j'en suis sûre. Mais pourquoi désire-t-il sa mort?

HÉLÈNE et THÉRÈSE, s'oubliant et se retournant vers Georgina.

Sa mort!..

GEORGINA, vivement et à voix basse.

Il vous regarde... (Charles Beaupoint paraît au fond et traverse la scène. Arrivé en face de d'Armenonville, il le regarde attentivement et sort.)

THÉRÈSE, bas.

Oh! mon Dieu! mon Dieu! quel supplice!

GEORGINA.

C'est lui qui le pousse en ce moment bien moins à la ruine qu'à un duel terrible, sans espoir.

THÉRÈSE.

O ciel!

HÉLÈNE.

Un duel!

GEORGINA.

Mais quel intérêt peut-il donc y trouver?

THÉRÈSE.

Quel intérêt? Ah! je le sais, je le comprends, moi!... Tu l'as dit, Hélène, je suis son unique parente. Lui mort, c'est à moi que revient cette immense fortune. Voilà pourquoi M. Chateauraynard m'a forcée de devenir sa femme!... Voilà pourquoi ils le tueront!... (Elle se lève vivement.)

MAUGIRON.

Qu'y a-t-il?

CHATEAURAYNARD, s'approchant de Thérèse.

Qu'avez-vous donc, madame?

THÉRÈSE, le regardant en face.

Rien... rien... monsieur... (Jean s'approche d'Henri et lui remet le billet.)

GEORGINA.

La lettre... Il est trop tard!...

HENRI, après avoir lu.

Qui vous a remis cela?

JEAN.

Un jeune homme que je ne connais pas, et qui a quitté le bal.

CHATEAURAYNARD, bas.

Bien! bien! (Il fait signe à Jean, qui sort.)

HENRI, qui a lu.

C'est étrange!

D'ARMENONVILLE.

Jouez-vous encore?

HENRI.

Oui, monsieur, oui... A vous à faire, monsieur!

GEORGINA, bas.

Ce billet lui apprend qu'on le vole...

THÉRÈSE.

En effet!... Voyez comme il observe son partner.

D'ARMENONVILLE.

Vous avez vos cinq cartes?...

HENRI.

Et vous les vôtres?...

D'ARMENONVILLE.

Je retourne.

HENRI, mettant la main sur les cartes et l'empêchant de retourner.

Pardon... je gage deux cents louis que vous retournez le roi?

D'ARMENONVILLE.

Vraiment? Mais c'est fort habile à vous, monsieur, de deviner ainsi.

HENRI.

Oh! je suis très-habile en effet. (Jetant un coup d'œil sur le billet, &

retournant la carte.) Ce n'est pas assez du roi .. que voici... vous avez encore devant vous, la dame, le valet et l'as... (Il retourne les cartes du vicomte.) Qu'en dites-vous?

D'ARMENONVILLE.

C'est parbleu vrai!... Cela tient du prodige, monsieur!...

CHATEAURAYNARD, bas.

Allons, son affaire est faite. (Il remonte avec Maugiron.) Éloignons-nous, mon bon.

GEORGINA.

Il est perdu!

THÉRÈSE et HÉLÈNE.

Perdu!... (Henri a quitté la table.) Mais nous ne pouvons pas le laisser assassiner.

D'ARMENONVILLE, allant à Henri.

Monsieur, j'aurais un mot à vous dire!... Je vous attends en bas dans le parc.

HENRI.

Je vous rejoins, monsieur, et c'est avec joie... avec bonheur, que j'entendrai... ce que... sans doute, vous avez à me dire. (Il jette loin de lui le billet qu'il a froissé. Georgina le ramasse.)

GEORGINA.

Cette écriture... la sienne... J'en étais bien sûre!

THÉRÈSE.

Donnez... donnez... (Elle prend le papier.)

LA DUCHESSE, remontant avec Charles.

Viens, Hélène!...

HÉLÈNE.

Partir... maintenant... Oh! je t'en supplie...

CHARLES, bas à Georgina.

Qu'y a-t-il donc?

GEORGINA, bas.

Un duel entre monsieur de Clamarins et le vicomte.

CHARLES.

Un duel!... (Aux deux femmes.) Rassurez-vous, je réponds de sa vie...

LA DUCHESSE.

Allons, Hélène!

THÉRÈSE, bas.

Viens, viens, ma sœur!... (A Charles.) Vous le sauverez, monsieur?... C'est qu'elle l'aime!... c'est qu'elle en mourrait!...

CHARLES.

Je le sauverai!... madame!... je le sauverai!...

ACTE IV.

Dans le parc. — Un pavillon à gauche, deuxième plan. — Une table de jardin au bas des marches. — Premier plan, une chaise. — Troisième plan, à droite, un arbre au bas duquel est un banc de gazon. — Au lever du rideau, nuit complète à la rampe et demi-nuit au lustre.

SCÈNE PREMIÈRE.

D'ARMENONVILLE, seul, entrant du fond.

Personne encore... Comment a-t-il pu lire ainsi dans mon jeu? deviner et la carte que je retournais, et les cartes que j'avais devant moi? mon habileté, mon adresse ordinaires m'ont-elles fait défaut?... Non, lui-même, je m'en souviens, ne jouait que d'un air distrait, ses yeux se portaient bien plus souvent sur Hélène que sur moi... Hélène, oh! je ne veux pas qu'elle puisse jamais soupçonner... Monsieur de Clamarins, ce n'est pas seulement pour ma réputation, c'est pour Hélène, pour Hélène surtout que je vous forcerai au silence. Contre les autres, je n'avais que mon honneur à défendre, contre vous, j'ai aussi mon amour! c'est une double sentence de mort que je prononce cette fois... Les invités se sont tous retirés, Chateauraynard et Maugiron sont prévenus... Qu'il vienne, lui, et tout peut s'achever dans le parc ici à l'instant... Ah! le voici!...

SCÈNE II.

D'ARMENONVILLE, HENRI.

HENRI.

Monsieur, vous avez désiré un moment d'entretien, je vous écoute.

D'ARMENONVILLE.

Si je ne me trompe, monsieur, vous pensez que j'ai beaucoup de bonheur au jeu.

HENRI.

Beaucoup, oui, monsieur.

D'ARMENONVILLE.

Vous trouvez même que j'en ai plus que n'en ont d'ordinaire...

HENRI.

Les honnêtes gens, oui, monsieur, et je vous dis tout net que vous corrigez, sinon très-délicatement, du moins avec beaucoup d'adresse, les caprices du sort.

D'ARMENONVILLE.

Eh bien, monsieur, ce que vous croyez est parfaitement exact.

HENRI.

Ah! vous en convenez.

D'ARMENONVILLE.

J'en conviens.

HENRI.

Vous avouez que vous volez au jeu.

D'ARMENONVILLE.

Tout le monde est libre de le penser, mais je n'aime pas qu'on me le dise.

HENRI.

En vérité!

D'ARMENONVILLE.

Je permets encore moins qu'on le dise à d'autres... Aussi, vous devinez, je suppose, dans quel but je vous ai fait cet aveu.

HENRI.

Pas précisément.

D'ARMENONVILLE.

Vous êtes le quatrième à qui je le fais. Les trois autres en sont morts, comprenez-vous maintenant?

HENRI.

Je comprends que vous avez le désir de m'intimider; je voudrais vous être agréable, monsieur, et je fais tout mon possible pour avoir peur de vous... mais je n'y parviens pas.

D'ARMENONVILLE.

Vraiment? eh bien! tant mieux! seulement vous vous trompez, je ne cherche point à vous effrayer. Ce qu'il me faut, ce que je veux, c'est qu'aucun homme ne puisse me regarder en face avec un sourire de dédain ou de mépris, c'est qu'aucun regard blessant ne puisse s'échapper de ses yeux, qu'aucune parole insultante ne puisse sortir de sa bouche. Voilà pourquoi j'ai décidé que chaque fois que j'aurais un duel causé par l'obstination de ma chance au jeu, ce duel se continuerait, ou se renouvellerait au besoin, jusqu'à la mort de mon adversaire.

HENRI.

Ou jusqu'à la vôtre.

D'ARMENONVILLE.

Ou jusqu'à la mienne; mais c'est moins probable.

HENRI.

Monsieur, je pourrais vous dire que d'ordinaire on ne se bat pas avec les grecs, les gens qui volent au jeu.

D'ARMENONVILLE.

Oui, oui, je sais cela, mais il ne suffit pas d'accuser... Il fallait prouver ce que vous avancez, ce que je confesse entre nous; mais ce que je nie formellement devant les autres... Or, comme nulle preuve ne subsiste, vous vous trouvez m'avoir fait une insulte sans cause légitime... c'est assez pour moi.

HENRI, avec fermeté.

Et pour moi, monsieur, car si l'on rougit de croiser le fer avec vos pareils, la haine que je ressens pour vous est assez forte pour étouffer mon mépris.

D'ARMENONVILLE.

Eh bien, mais nous voilà parfaitement d'accord pour nous couper la gorge, et cela nous dispensera de dire à personne les motifs de ce duel.

HENRI.

A personne, c'est convenu.

D'ARMENONVILLE.

Et si l'un des deux est blessé, hors de combat...

HENRI.

Le duel recommencera plus tard, jusqu'à la mort de l'un des deux.

D'ARMENONVILLE.

A merveille; je suis l'insulté, monsieur.

HENRI.

Et vous avez le choix des armes.

D'ARMENONVILLE.

Prenez garde, avec cela je tue toujours.

HENRI.

Toujours?

SCÈNE III.

LES MÊMES, CHATEAURAYNARD, MAUGIRON; puis CHARLES, UN INVITÉ. Un domestique les suit portant un candélabre qu'il place sur la table.

D'ARMENONVILLE.

Tenez, demandez plutôt à ces deux messieurs... mes témoins que j'ai l'honneur de vous présenter. (Il désigne Chateaurayuard et Maugiron qui entrent.)

CHATEAURAYNARD.

Vos témoins?

MAUGIRON.

Nous...

CHARLES, suivi d'un invité.

Et moi, monsieur de Clamarins, je serai le vôtre.

HENRI.

Merci, monsieur.

MAUGIRON et CHATEAURAYNARD.

Charles Rennepont!

CHATEAURAYNARD, seul.

Mais, je le rencontrerai donc partout?

CHARLES, montrant l'invité.

Monsieur veut bien me seconder.

D'ARMENONVILLE, bas.

Vous, monsieur... vous son témoin contre moi?

CHARLES, d'une voix grave.

Pour lui, et contre vous, oui.

D'ARMENONVILLE.

Eh bien! soit, ne perdons pas de temps.

CHATEAURAYNARD.

Il faut au moins que nous sachions si cette rencontre est inévitable... Voyons, messieurs, voyons, peut-être y a-t-il quelque susceptibilité trop prompte à s'alarmer.

D'ARMENONVILLE.

Vous vous trompez.

CHATEAURAYNARD.

Oh! je sais ce que je dis, je vous connais, mon cher vicomte, vous êtes fort délicat, vous avez l'épiderme très-irritable, et, pour ma part, je ne permettrai une affaire que si votre honneur est réellement compromis.

D'ARMENONVILLE.

L'insulte que j'ai reçue ne souffre ni explication ni retard; les conventions ont été posées par monsieur et par moi : c'est un duel à mort! L'heure, si monsieur y consent, sera celle-ci, et je ne pense pas que nous puissions trouver un lieu plus favorable que ce parc... Qu'en dites-vous, monsieur?

HENRI.

J'accepte...

D'ARMENONVILLE.

Mon cher Chateaurnayard, vous avez ici des épées?

CHATEAURAYNARD, avec tristesse.

Oui, vicomte, oui, des épées excellentes, et c'est avec une profonde douleur que je les verrais servir dans cette fatale circonstance; d'ailleurs, mon devoir est de tenter un dernier effort... Voyons, messieurs, vous êtes jeunes tous deux, pleins d'honneur, de délicatesse et dignes de vous entendre... Croyez-moi, calmez pour un instant l'effervescence de votre esprit, et que chacun tende généreusement à l'autre une main amie. Eh bien! messieurs!... (Il les regarde.) Non? Je vais chercher les épées. .

CHARLES.

Allez, monsieur, allez, peut-être à votre retour aurai-je été plus heureux que vous.

CHATEAURAYNARD.

Ah! vous pensez...

CHARLES.

Que ce duel n'aura pas lieu, oui, monsieur...

D'ARMENONVILLE.

Vous vous trompez.

CHATEAURAYNARD.

Je fais des vœux pour que vous réussissiez, monsieur, mais je n'y compte pas.

CHARLES.

Messieurs, je désire pendant ce temps, adresser quelques mots à monsieur d'Armenonville?

D'ARMENONVILLE.

A moi?

CHARLES.

Veuillez, je vous prie, vous tenir à l'écart.

MAUGIRON.

Permettez, monsieur; il n'est pas d'usage qu'un témoin de la partie adverse...

CHATEAURAYNARD.

Maugiron!... Maugiron! laissez monsieur tenter cette dernière chance de réconciliation; éloignons-nous, messieurs.

MAUGIRON.

Mais...

CHATEAURAYNARD, bas.

Soyez donc tranquille, je connais mon vicomte... (Henri, Maugiron, Chateaurayuard et le témoin remontent au fond et disparaissent.)

SCÈNE IV.

D'ARMENONVILLE, CHARLES.

D'ARMENONVILLE.

Qu'avez-vous à me dire? Parlez vite!

CHARLES.

Je ne veux pas que vous tuiez ce jeune homme!

D'ARMENONVILLE.

Vous ne voulez pas?

CHARLES.

Non; je ne veux pas qu'à une nouvelle flétrissure vous ajoutiez un nouveau crime!

D'ARMENONVILLE.

Un crime! assez, assez; d'ailleurs, la chance ne peut-elle lui être favorable?

CHARLES.

La chance... vous savez bien qu'elle vous obéit ici presque autant qu'au jeu; vous savez bien que si monsieur de Clamarins croise le fer contre vous, il est perdu!

D'ARMENONVILLE.

Croyez-vous, par hasard, que je sois homme à dévorer l'insulte qu'il m'a faite? Faut-il que je permette qu'il me déshonore publiquement plus tard? Allons donc! cette pitié serait une lâcheté de ma part!

CHARLES.

Ainsi, votre décision est irrévocable? Vous avez résolu sa mort?

D'ARMENONVILLE.

Il a imprimé une tache de boue sur mon nom!

CHARLES.

Et vous allez y imprimer une tache de sang!

D'ARMENONVILLE.

C'est lui qui l'a voulu!

CHARLES.

Lui, pauvre jeune homme! C'est lui qui vous a tendu un piége, n'est-ce pas? Lui qui a voulu vous dépouiller, vous voler; lui qui s'est dit : J'aurai sa fortune, et s'il la défend, j'aurai sa vie! Mais, savez-vous bien toute l'énormité du crime que vous allez commettre?... Avez-vous songé à cette jeune fille qui l'adore, et que vous prétendez lui ravir? à sa mère qui l'attend en priant pour lui?

D'ARMENONVILLE.

Assez! assez!...

CHARLES, avec douceur.

Vous l'avez vue, cette jeune fille si pure, si fraîche, si heureuse encore il y a quelques jours, vous l'avez vue, Georges, déjà pâle, à demi flétrie, depuis que, secondé par je ne sais quel pouvoir infernal, vous êtes venu vous placer entre elle et celui qu'elle aime! N'est-ce donc pas assez? voulez-vous que demain elle aille pleurer et mourir sur une tombe que vous aurez creusée?

D'ARMENONVILLE.

Vous prieriez vainement pour lui; d'ailleurs, vous avez eu tort de me rappeler qu'il est mon rival; et puis, il est trop tard.

CHARLES.

Mais, songez-y donc, monsieur! celui dont vous menacez les jours a vingt ans à peine; il y a deux mois que, pour la première fois peut-être, il a quitté sa mère, dont il est tout le bonheur, toute la vie, sa mère qui ne l'a laissé partir qu'en pleurant... Il est seul ici, sans ami, sans soutien... Il n'a que moi que le hasard, non, que Dieu a mis sur son passage, pour que je le défende contre vous... Et si vous ne m'écoutez pas... il n'aura que moi encore pour porter à sa mère... l'horrible nouvelle de sa mort!... Comprenez bien ceci, Georges... il faudra que j'aille la trouver, moi, cette mère dont vous aurez tué le fils... il faudra que je m'agenouille devant elle et que je lui dise : Ne l'attendez plus, mère infortunée; pleurez, pauvre femme... pleurez sur votre enfant... c'est mon frère qui l'a tué!...

D'ARMENONVILLE.

Charles! Charles!... tais-toi, tais-toi!

CHARLES.

Ah! tu es ému, Georges, une larme s'échappe de tes yeux!... Parle-moi, Georges, mon frère!

CHATEAURAYNARD, entrant.

Voici les épées; votre adversaire s'impatiente. (Bas.) Il demande si vous hésitez!... si vous reculez?...

D'ARMENONVILLE, avec force.

Moi! qu'il vienne! Ah! j'étais en délire! j'étais fou!... Amenez-le!

CHATEAURAYNARD, à part.

Allons donc! (Il sort.)

D'ARMENONVILLE.

Écoutez, Charles, ce que vous me demandez est impossible. Cet homme est mon rival, cet homme est mon déshonneur! il faut qu'il meure ou qu'il me tue!

CHARLES, avec force.

Eh bien! il vous tuera!

D'ARMENONVILLE, avec un sourire.

Lui!

CHARLES.

Oui, il vous tuera, car il sera fort de sa conscience, et vous aurez peur!

D'ARMENONVILLE.

Vous êtes fou!

CHARLES.

Vous tremblerez, vous dis-je, parce que je serai à ses côtés, moi, son témoin!

D'ARMENONVILLE.

Que m'importe votre présence?

CHARLES.

Que vous importe?... Pourquoi donc, il y a un mois, la menace a-t-elle expiré sur vos lèvres? pourquoi ce bras, levé contre moi, est-il retombé sans force? C'est que mes traits sont la vivante image de notre père, c'est qu'il vous a semblé que c'était lui que vous menaciez, et vous avez eu peur!

D'ARMENONVILLE.

Moi!

CHARLES.

Vous avez eu peur... et vous tremblerez tout à l'heure quand mes yeux, incessamment fixés sur les vôtres, vous diront encore : Voleur, tu vas devenir assassin!

D'ARMENONVILLE.

Taisez-vous!

CHARLES.

Et ce regard! le regard terrible de notre père, vous ne l'éviterez pas, vous le chercherez malgré vous!

D'ARMENONVILLE.

Non!

CHARLES.

Il fascinera votre vue, il égarera votre raison, il fera trembler votre main, parce qu'il vous semblera que c'est devant notre père que vous allez devenir meurtrier?

D'ARMENONVILLE.

Non! non!

CHARLES.

Vous aurez peur, vous dis-je! Eh! tenez, vous pâlissez déjà!

D'ARMENONVILLE, au fond.

Venez, venez, messieurs!

CHARLES.

Oui, venez! je ne crains plus rien, maintenant!... Georges Rennepont, tu ne seras pas assassin, tu as peur!

SCÈNE V.

HENRI, D'ARMENONVILLE, CHARLES, MAUGIRON, CHATEAURAYNARD, UN TÉMOIN.

D'ARMENONVILLE, d'une voix fiévreuse.

Cette place est excellente! Hâtons-nous, messieurs!

CHATEAURAYNARD, à Charles.

Vous n'avez donc pas réussi, monsieur?

CHARLES.

Peut-être, monsieur.

CHATEAURAYNARD.

Ah bah! Allons! tant mieux!

D'ARMENONVILLE.

Les armes!

CHATEAURAYNARD, à Charles.

Qu'est-ce que vous disiez donc?

D'ARMENONVILLE.

Eh bien?

CHATEAURAYNARD.

Voilà, voilà, mon ami!

(Il présente les épées; d'Armenonville et Henri prennent chacun une épée.)

CHARLES, à part, et se plaçant sur les marches du pavillon; il observe le duel, son visage est éclairé par le flambeau qui a pris le candélabre.)

Seigneur! donnez-moi de la force! Ce n'est plus la voix du sang, c'est la voix de la justice, de l'honneur, qui doit me parler.

D'ARMENONVILLE.

Êtes-vous prêt, monsieur?

HENRI.

Je suis prêt!

Ils croisent le fer. Charles regarde incessamment d'Armenonville en face. D'Armenonville pousse une botte vigoureuse; Henri est forcé de rompre d'un pas. Le visage de Charles est plus expressif encore; son regard plus terrible. D'Armenonville s'arrête et baisse son épée.)

D'ARMENONVILLE.

Monsieur, ne me regardez pas ainsi!

CHARLES.

J'accomplis mon devoir... faites le vôtre!

HENRI, recommençant le combat.

Allons, monsieur!

D'ARMENONVILLE.

Allons! (Ils engagent de nouveau les épées.)

CHATEAURAYNARD, à Maugiron.

Voyez donc... la main du vicomte est moins ferme que de coutume!

MAUGIRON, bas.

On dirait qu'il tremble!

CHATEAURAYNARD, bas.

Trembler! lui!

D'ARMENONVILLE, poussant un cri.

Ah!

CHATEAURAYNARD et MAUGIRON.

Blessé!

CHARLES, à part, et se passant la main sur le front.)

Mon Dieu! donnez-moi du courage!

D'ARMENONVILLE.

Ce n'est rien, ce n'est rien, messieurs. Oh! maintenant, je vous jure que j'aurai sa vie! (Il pousse Henri avec violence.)

CHARLES, à part.

Non! non!... (Il le regarde de nouveau en face.)

D'ARMENONVILLE, avec égarement.

Monsieur... monsieur... ne me regardez pas! ne me regardez pas!... Ah!... (Il jette un cri et tombe.)

TOUS.

Mort!

CHARLES, s'élançant vers lui et soulevant sa tête.

Ah!... du secours!... appelez donc du secours! (Les autres personnages remontent vers le fond.)

CHATEAURAYNARD, appelant.

Venez, venez tous!

CHARLES.

Georges!... Georges!... (Il se penche vers lui et l'embrasse sans être vu.) Mon père! ne vaut-il pas mieux qu'il soit mort que couvert d'un nouveau crime?

HENRI, qui s'est approché.

Mais, je ne me trompe pas! voyez! ses lèvres s'agitent!

CHATEAURAYNARD.

Oui, oui, il respire encore!

CHARLES, près de son frère.

Il respire! il existe! Mais que l'on vienne... que l'on vienne donc!...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, THÉRÈSE, PLUSIEURS DOMESTIQUES.

THÉRÈSE.

Qu'y a-t-il? que se passe-t-il? (Elle aperçoit d'Armenonville dont Charles soutient la tête, et pousse un cri de terreur.) Ah! un duel! (Elle se détourne, ses yeux rencontrent Henri, et ses traits expriment la joie la plus vive.) Henri!... merci, merci, mon Dieu!

CHATEAURAYNARD, à part, et observant Thérèse.

Enlevez le blessé avec précaution et transportez-le chez moi.

CHARLES.

Dans votre maison!... non, messieurs, dans la mienne!

CHATEAURAYNARD.

Permettez! je suis son témoin, je suis son ami, moi!

CHARLES.

Et moi... je suis son frère!

TOUS.

Son frère!

HENRI.

Vons, vous, monsieur!

(Il veut lui prendre la main. Charles l'éloigne doucement et lui montre d'Armenonville qu'on emporte. Henri s'incline.)

CHATEAURENARD, à part.

Il en reviendra, et c'est partie remise! (Il se dirige vers l'escalier, s'arrête en voyant Thérèse.) Thérèse!... venez, chère amie!... (Elle le regarde en face, tire de son sein la lettre et la lui présente.) Ma lettre!...

ACTE V.

Un petit salon dans le pavillon du parc de Charles Rennepont. — Canapé, fauteuils, table.

SCÈNE PREMIÈRE.

D'ARMENONVILLE, étendu sur un fauteuil; Mme TRAFALGAR, garde-malade.

Mme TRAFALGAR.

Monsieur a-t-il besoin de mes services?

D'ARMENONVILLE.

Oui. Depuis que l'on m'a apporté mourant ici, dans ce pavillon isolé, situé loin de la maison qu'habite monsieur Rennepont, jamais il n'est venu lui-même s'informer de moi, n'est-ce pas?

Mme TRAFALGAR.

Je ne l'ai pas vu, monsieur.

D'ARMENONVILLE.

Eh bien, allez le trouver. Dites-lui que je le remercie des soins qu'il a bien voulu me faire donner par ses domestiques et par vous!

Mme TRAFALGAR.

Des soins paternels, j'ose m'en flatter.

D'ARMENONVILLE, se levant.

Dites-lui que je regrette qu'il n'ait pas daigné me fournir, une seule fois, l'occasion de le remercier de vive voix, et que je partirai aujourd'hui. Allez, madame, allez.

Mme TRAFALGAR.

J'y cours... j'y voltige, monsieur. (D'Armenonville sort.)

SCÈNE II.

Mme TRAFALGAR, puis BRIGUIBOULE.

Mme TRAFALGAR.

C'est drôle tout de même que ce monsieur Rennepont *aye* si bien fait soigner le blessé par ses domestiques mâles et femelles, et par moi, mame Trafalgar, garde-malade assermentée, et qu'il ne *soye* pas venu le voir une seule fois. Après ça, il pouvait s'en fier à moi, il pouvait surtout compter sur ma probité... Oh! Dieu! on laisserait trainer devant moi des millions de milliasses, que je ne les regarderais seulement pas : l'argent, c'est sacré... Tiens! qu'est-ce qu'il a donc laissé tomber là, ce jeune homme?... C'est un petit cachet de montre en or... c'est pas de l'argent, c'est un bibelot... (Elle le met dans sa poche.) Je le conserverai en mémoire de mon malade et des soins délicats que j'y ai prodigués. Ah! j'en ai vu des femmes de ma profession, des garde-malades, qui guettaient le trépas du client pour faire main-basse et frustrer les *latéraux!*... Qu'est-ce que c'est que ça encore?... une vieille cravate... toute neuve, ma foi!... Bah!... (Elle la met dans sa poche.)

BRIGUIBOULE, entrant.

Monsieur d'Armenonville, s'il vous plait?

Mme TRAFALGAR.

Quelqu'un!... (Elle lui tourne le dos et range les objets qui se trouvent sur la table.) Il dort z'encore, monsieur.

BRIGUIBOULE.

Z'encore!... Voilà un cuir que j'ai déjà entendu quelque part.

Mme TRAFALGAR.

Si monsieur veut s'attendre un peu.

BRIGUIBOULE.

Z'attendre!... C'est ma mère!... (Tranquillement.) Bonjour, maman.

Mme TRAFALGAR, se retournant.

Polydor! Mais viens donc que je te presse...

BRIGUIBOULE.

Ne vous pressez pas, maman. J'attends un vieux seigneur qui me suit, et... ça me ferait du tort à ses yeux.

Mme TRAFALGAR.

Est-ce que tu méconnaitrais ta mère?.. la mère unique, entends-tu?...

BRIGUIBOULE.

Maman, la mère est toujours unique. Et quant à vous méconnaitre, jamais de la vie...

Mme TRAFALGAR.

Ah! à la bonne heure!...

BRIGUIBOULE.

C'est bien vous qui m'a campé à la porte à l'âge heureux de quatorze ans, et ma reconnaissance est égale à vos bienfaits.

Mme TRAFALGAR.

Et qu'aurais-tu *voulusse* que je fasse?... Tu sais bien que ton gredin de père...

BRIGUIBOULE.

Unique?...

Mme TRAFALGAR.

Unique, oui, monsieur. Tu sais bien qu'il m'avait abandonnée pour s'éviter des frais de nourrice, qu'il m'avait plantée là sans sous ni maille, même que les voisines ont été obligées de se *cautériser* pour t'acheter une layette.

BRIGUIBOULE.

Elles se sont cautérisées... Et lui?...

Mme TRAFALGAR.

Ton gueux d'auteur? Il est allé exercer son état de tailleur à l'étranger.

BRIGUIBOULE.

Voilà! il est tailleur, ailleurs.

Mme TRAFALGAR.

Et depuis, je n'en ai jamais z'oui parler. Ah! nous ne le reverrons plus, Polydore.

BRIGUIBOULE.

Mon père!... Parlons d'autre chose.

Mme TRAFALGAR.

Oui. Et toi, qu'est-ce que tu fais maintenant?

BRIGUIBOULE.

Pour le quart d'heure, j'achève un vieux seigneur italien... et hongrois... de la Bohême, riche à millions, qui n'a plus que dix-huit jours à vivre et qui me fait son légataire universel.

Mme TRAFALGAR.

Locataire universel!

BRIGUIBOULE.

Légataire... Oui, ma mère! c'est pour lui que j'ai dépensé tout ce que j'avais; mais je suis tranquille, c'est de l'argent bien placé... Il va venir d'un instant à l'autre; en attendant, faites-moi le plaisir d'aller voir si monsieur le vicomte est visible... Vous lui direz que nous venons nous informer de sa santé de la part de monsieur Chateaurenard.

Mme TRAFALGAR.

J'y vais, j'y vais!... Comme il est joli!... J'y vais, j'y vais!... (Elle sort.)

BRIGUIBOULE.

Elle a eu bien des torts envers moi; mais c'est égal, une fois en possession de mes deux millions, je serai bon fils... je lui ferai trois cents livres de rentes.

SCÈNE III.

BRIGUIBOULE, CAPRANICA, vêtu d'une douillette.

CAPRANICA, en dehors et d'une voix faible.

Bri... gui... boule.

BRIGUIBOULE.

Voilà, bienfaiteur, voilà.

CAPRANICA.

Je n'aime pas que tu me quittes, petit.

BRIGUIBOULE.

Oui, bienfaiteur.

CAPRANICA.

Je souffre tant... et puis j'ai des douleurs nerveuses par les mauvais vents, et la maudite girouette est toujours au nord.

BRIGUIBOULE.

Soyez paisible, bienfaiteur, ce soir, je la ferai souder à l'est, elle n'en bougera plus.

CAPRANICA.

Dis donc? je viens de rencontrer le propriétaire... Tu ne lui as donc pas payé... son loyer, au propriétaire?

BRIGUIBOULE.

Non... bienfaiteur, j'ai soldé la location des meubles, les notes de tailleur, de traiteur, de...

CAPRANICA.

C'est bien, c'est bien... Ah! ces détails me fatiguent!... petit,

BRIGUIBOULE.

Bienfaiteur...

CAPRANICA.

J'ai une idée, une fantaisie de moribond... Je voudrais finir gaîment... dans un festin...

BRIGUIBOULE.

Comme feu Balthazar.

CAPRANICA.

Juste...

BRIGUIBOULE.

Ou défunt Sardanapale.

CAPRANICA.

Oui... je voudrais des perdreaux truffés, des faisans truffés, du champagne...

BRIGUIBOULE.

Truffé aussi?..

CAPRANICA.

Non! des truffes au champagne...

BRIGUIBOULE.

Diable! diable! diable!... C'est que...

CAPRANICA.

Quoi? quoi, quoi, quoi?... Voyons, ne m'agace donc pas...

BRIGUIBOULE.

C'est que je n'ai plus le sou...

CAPRANICA.

Comment? plus le sou... mais je t'ai confié presque tout l'argent de ta petite ferme... Malheureux! est-ce que tu en aurais abusé?...

BRIGUIBOULE.

Oh! par exemple!... Jamais... seulement tout y a passé, bienfaiteur.

CAPRANICA.

Tout!...

BRIGUIBOULE.

Absolument tout!

CAPRANICA.

Ainsi, il ne te reste?...

BRIGUIBOULE.

Rien, bienfaiteur.

CAPRANICA.

Rien!...

BRIGUIBOULE.

Absolument rien.

CAPRANICA.

Ni sur la maison ni sur autre chose?...

BRIGUIBOULE.

Je ne possède plus... que ce que vous avez...

CAPRANICA.

Que ça! (*A part.*) Quelle panne!

BRIGUIBOULE.

Ah! dame! c'est pas pour vous le reprocher, bienfaiteur... mais vous avez duré plus longtemps que nous ne pensions... Mais ça touche à sa fin... ça touche à...

CAPRANICA, *se levant.*

Saprelotte!... comme ça a filé vite!

BRIGUIBOULE, *étonné.*

Hein! Qu'est-ce qu'il a donc?

CAPRANICA, *marchant à grands pas.*

Bigre de bigre! comme ça a marché!

BRIGUIBOULE.

Mais, comme il marche!...

CAPRANICA, *à Briguiboule.*

Ah çà!... qu'est-ce que nous allons devenir alors...

BRIGUIBOULE.

Comment!... Qu'est-ce que nous... allons... Mais... mais vous... bienfaiteur... il me semblait que vous étiez très près de... et que vous alliez... incessamment...

CAPRANICA.

Quoi?...

BRIGUIBOULE, *avec force.*

Mais, c'est qu'il n'a plus l'air malade du tout...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, Mme TRAFALGAR.

Mme TRAFALGAR.

Monsieur le vicomte va venir, mon garçon. (*Apercevant Capranica.*) Ah!

CAPRANICA.

Oh!...

Mme TRAFALGAR.

Mon mari!...

CAPRANICA.

Ma femme!

BRIGUIBOULE.

Hein? quoi? qu'est-ce qu'ils disent...

Mme TRAFALGAR.

Mon époux... et mon fils réunis!

CAPRANICA.

Son fils!...

BRIGUIBOULE, *étonné.*

Vous êtes le mari de ma mère, vous?

CAPRANICA, *étonné.*

Tu es le fils de ma femme, vous?

Mme TRAFALGAR.

Le vôtre, monstre!

BRIGUIBOULE.

Mon père!... Ah! sapristi!... pas de chance!...

SCÈNE V.

LES MÊMES, GEORGINA, et CHATEAURAVRARD, *qui a paru pendant la fin de la scène précédente. Ils ont entendu les dernières répliques. Ils entrent en riant.*

BRIGUIBOULE, *à Chateauraynard et aux autres.*

Riez! riez! Ce vieux millionnaire, qui n'avait que le souffle, ce prétendu moribond pour qui je me suis ruiné, c'était mon auteur!

CAPRANICA, *à Maugiron, en se levant.*

Ah! que voulez-vous?... (*D'une voix faible, à Briguiboule.*) Allons! viens, petit! Viens!

BRIGUIBOULE, *s'oubliant.*

Oui, bienfaiteur. (*Se ravisant.*) Qu'est-ce que je dis donc là, moi?

CAPRANICA.

Eh bien! quoi! Tu as nourri ton père!

BRIGUIBOULE.

Avec ça que vous avez bien nourri votre fils, vous!... (*Ils sortent.*)

CHATEAURAYNARD, *riant, en les regardant sortir.*

Et l'on dit que les loups ne se mangent pas! (*A madame Trafalgar.*) Veuillez prévenir monsieur le vicomte d'Armenonville que nous venons nous informer de sa santé.

Mme TRAFALGAR.

Oui! monsieur. (*Elle sort par le fond.*)

SCÈNE VI.

CHATEAURAYNARD, GEORGINA, MAUGIRON.

GEORGINA.

Oui, nous venons presser son rétablissement, si sa santé est encore chancelante... et lui ménager un nouveau bon petit coup d'épée, si elle est rétablie.

MAUGIRON.

Permettez... ce langage...

CHATEAURAYNARD.

Serez-vous assez bonne, ma chère, pour nous expliquer cette espèce... d'énigme?

GEORGINA.

Avec plaisir. Il y a une heure, je vous rencontre sur la route de Meudon. Vous me dites que vous allez chez M. d'Armenonville; j'ai la fantaisie d'y venir aussi. Vous ajoutez que votre amitié, votre tendre sollicitude vous amène ici, et moi, qui suis plus franche, je gage que vous n'en sortez pas sans avoir dit au vicomte : « Mon bon, vous voilà rétabli ; faites-nous donc le plaisir d'aller vous faire écharper de nouveau, ou bien tuez-nous, cette fois, monsieur votre ennemi, qui est aussi le nôtre.

MAUGIRON.

Oh! madame...

CHATEAURAYNARD, *à voix haute.*

Vous vous trompez, madame. Notre affection vive et sincère pour le vicomte nous avait décidés à nous taire. Nous ne voulions pas lui apprendre que monsieur de Clamarins... publie hautement le motif de son duel... et qu'il se pare de sa victoire, sans se souvenir qu'il a été convenu que si l'un des deux adversaires était blessé seulement, on recommencerait le combat...

GEORGINA.

Ah! prenez garde, mon cher, voilà que vous allez lui dire, sans vous en apercevoir, tout ce que votre tendre affection vous interdit de lui apprendre.

CHATEAURAYNARD.

Ah çà! Georgina, vous tenez donc à devenir notre ennemie?

GEORGINA.

Peut-être.

MAUGIRON.

D'où vient que vous êtes tout à coup contre nous?

GEORGINA.

Vous savez, je suis très-fantasque, moi... Et il y a quelques jours, je me suis mise à trouver que ce qui est honnête est préférable à ce qui est méchant; que ce qui est beau est... plus beau que ce qui est laid. Voilà pourquoi je suis pour ce jeune homme, et contre vous, messieurs.

MAUGIRON.

Grand merci!

CHATEAURAYNARD.

On n'est pas plus charmante!

GEORGINA.

Et puis... cela me peine, cela m'irrite, de voir sacrifier cette pauvre jeune fille... un modèle de candeur, de sagesse, de vertu.

MAUGIRON.

Vraiment?...

CHATEAURAYNARD.

Continuez donc; c'est fort amusant d'entendre madame Georgina parler de vertu et de sagesse!

GEORGINA.

Et pourquoi n'en parlerais-je pas?... N'y a-t-il que les peintres qui sachent estimer les bons tableaux? Je cause vertu, mon cher, comme vous causez honneur et probité.

CHATEAURAYNARD.

A merveille... Et quel intérêt me supposez-vous, pour désirer la mort de ce jeune homme?

GEORGINA, remonte et regarde par la porte que Maugiron a ouverte.

Vous me le demandez?... Tenez, voilà quelqu'un qui vous le dira mieux que moi.

CHATEAURAYNARD, regardant.

Thérèse!...

GEORGINA.

Dites donc, c'est moi qui l'ai fait prévenir.

CHATEAURAYNARD.

Vous avez osé?...

GEORGINA.

Parfaitement!... Je lui ai détaché un de mes gens... Vous ne me remerciez pas?... (Chateaurayard lui tourne le dos avec colère.) Ingrat!...

Mme TRAFALGAR, revenant vivement par le fond.)

Monsieur vous attend.

GEORGINA.

Venez, monsieur Maugiron... Il serait indiscret de troubler le tête-à-tête de deux nouveaux époux. (Thérèse paraît par le jardin.)

MAUGIRON.

Mais...

CHATEAURAYNARD.

Laissez-nous, Maugiron, laissez-nous. (Maugiron, Georgina et madame Trafalgar sortent par le fond.)

SCÈNE VII.

CHATEAURAYNARD, THÉRÈSE, entrant de droite.

CHATEAURENARD, avec douceur.

Me direz-vous, madame, ce qui vous conduit ici?

THÉRÈSE.

Me direz-vous ce qui vous y amène?

CHATEAURAYNARD.

Vous dois-je compte, chère amie, de mes pensées, de mes actions?...

THÉRÈSE.

Vos pensées... je les devine... Vos actions, vous voyez bien que je les connais... puisque je les surveille...

CHATEAURNAVARD.

Et... dans quel but... chère amie, exercez-vous cette surveillance?...

THÉRÈSE.

Je veux me placer entre vous et lui!...

CHATEAURAYNARD, très-calme.

Lui?... Qui lui?... Ah! oui, le... sauveur, le héros!...

THÉRÈSE.

Que je ne vous permettrai pas de tuer.

CHATEAURAYNARD.

Le tuer, moi!... Et quand j'aurais ces vilaines pensées, que vous me prêtez, bien à tort, chère amie, quels moyens emploieriez-vous pour m'empêcher de les mettre à exécution?

THÉRÈSE.

Un seul, monsieur!

CHATEAURAYNARD, riant.

Rien qu'un?

THÉRÈSE, avec force.

Je dirai que vous voulez sa mort, parce que moi, votre femme... et sa parente à lui, j'hérite de son immense fortune...

CHATEAURNAVARD, avec force.

Malheureuse!...

THÉRÈSE.

Ah! vous ne souriez plus maintenant!

CHATEAURAYNARD, avec énergie.

Qui vous a appris ce secret?... Qui vous a dévoilé ce mystère?... Répondez donc!...

THÉRÈSE.

Qu'importe? Il suffit que je le publie pour mettre la vie de Henri à l'abri de vos coups!...

CHATEAURAYNARD.

Vous oserez!... Allons donc, je suis fou!... Pour prouver cette parenté, il faut dévoiler votre naissance; il faut déshonorer votre mère!... Vous ne l'oserez pas, vous dis-je!...

THÉRÈSE.

Ma mère!... Mais je ne la connais pas, monsieur... Je sais seulement que mon père était un Clamarins, et j'ai la copie d'un acte qui prouve qu'il m'a reconnue pour sa fille.

CHATEAURAYNARD.

Malédiction!... Mais ce sont tous mes secrets!... mais c'est toute ma fortune!... mais c'est toute ma vie qu'elle tient dans ses mains!...

THÉRÈSE.

Est-ce que vous avez cru, par hasard, que je vous abandonnerais, sans les défendre, les secrets de la vie de ceux que j'aime?... Ah! vous allez fouiller dans les mystères les plus sombres des familles!... Ah! vous spéculez sur les sentiments les plus sacrés!... ah! vous mettez à prix, vous cotez vilement l'amour d'une mère pour sa fille, le saint dévouement d'une fille pour sa mère!... Vous tordez le cœur à de pauvres femmes pour en extraire de l'or, et vous croyez que pas une ne vous résistera, que pas une n'osera relever la tête?... Vous vous trompez, monsieur, car voilà que je me dresse devant vous, que je vous regarde en face et que je vous crie: « Je vous ai donné mon bonheur!... Je vous ai vendu ma vie!... J'ai payé votre impôt, monsieur!... mais respectez ma mère!... »

CHATEAURAYNARD.

Avez-vous songé que c'est une lutte sans relâche, sans pitié que vous engagez là?

THÉRÈSE.

Oui.

CHATEAURAYNARD.

Avez-vous songé que ce mariage, qui nous rive l'un à l'autre, m'a fait votre maître?

THÉRÈSE.

Oui.

CHATEAURAYNARD.

Que je ne vous ai pas prise par amour, que je ne sais même pas si vous êtes belle, que ma colère est violente et que ma haine est terrible?

THÉRÈSE, avec force.

Oui! mais je vaux huit millions, monsieur.

CHATEAURAYNARD.

Huit millions!

THÉRÈSE.

C'est la fortune de monsieur de Clamarins, celle dont vous voulez me doter.

CHATEAUSAYNARD, à part.

Elle sait tout...

THÉRÈSE.

Et voilà ma force, à moi!... Ah! ah! la belle vie que la mienne! mon mariage est un empire où je règne en maîtresse absolue! Mes caprices sont des ordres, mes ordres sont des lois! car je vaux huit millions!... Époux humble et soumis, vous serez aussi plein de tendre sollicitude!... Si je souffre vous tremblerez pour ma vie... car je vaux... huit millions! Vous parliez de votre haine; mais je puis la braver sans danger, je puis mépriser vos menaces, je puis rire de votre colère, car je vaux huit millions.

CHATEAURAYNARD, avec fureur et lui saisissant la main.

Taisez-vous, madame, taisez-vous!

THÉRÈSE.

Ce serait bon, n'est-ce pas, de briser cette main que vous tenez là..., ce serait bon de me fouler aux pieds, et de broyer ma tête...

CHATEAURAYNARD.

Thérèse, voulez-vous me rendre fou?

THÉRÈSE.

N'ayez donc pas peur, vous n'oserez pas, je vaux huit millions.

CHATEAURAYNARD, levant l'autre bras sur elle.

Misérable!...

THÉRÈSE, avec un sourire ironique.

Allons, allons, allons donc... rien! rien? Vous pâlissez de rage et vous dévorez l'insulte... Ah! ah! ah!... vous y tenez terriblement, monsieur, à vos huit millions!

CHATEAURAYNARD, d'une voix sombre.

Oh! je me vengerai de vous, madame... Je vous ferai verser bien des larmes, car c'est en lui que je vous frapperai.

THÉRÈSE.

Sur lui!...

CHATEAURAYNARD.

Oui, j'y parviendrai, dussé-je donner la moitié de cette fortune à celui qui me secondera. (La porte du fond s'ouvre brusquement, d'Armenonville paraît; en ce moment Baugerin et Georgine traversent la chambre au fond du jardin, comme s'ils sortaient de chez d'Armenonville.)

SCÈNE VII.

CHATEAURAYNARD, THÉRÈSE, D'ARMENONVILLE.

THÉRÈSE, à part, et voyant d'Armenonville.

Cet homme!

D'ARMENONVILLE.

Pardonnez-moi de n'être pas venu plus tôt, j'ignorais que vous fussiez ici... l'un et l'autre... Je suis encore très-faible et... j'étais endormi, c'est pour cela, sans doute, qu'on ne m'a pas prévenu de votre arrivée.

CHATEAURAYNARD, à part.

Il a tout entendu... (Haut.) Je venais, mon cher, m'informer de votre santé.

D'ARMENONVILLE.

Mes forces reviennent... lentement. (Avec une intention affectée.) Le médecin... m'interdit... toute sortie... toute espèce... d'affaire avant huit jours.

THÉRÈSE, qui les observe.

Huit jours.

D'ARMENONVILLE.

Et tenez... voici précisément une lettre... que je vous écrivais ce matin.

CHATEAURAYNARD, prenant la lettre.

A moi? (Bas, après avoir lu l'adresse.) Pour Clamarins, bien...

D'ARMENONVILLE, bas.

Je l'attends... Le marché est-il sérieux?

CHATEAURAYNARD, bas.

Oui.

D'ARMENONVILLE, bas.

Je l'accepte.

THÉRÈSE, à part.

Ils se sont parlé bas.

CHATEAURAYNARD, lui serrant la main.

Adieu, vicomte, je ne veux pas vous fatiguer trop longtemps... Nous.. nous reverrons... Et vous, chère amie, vous plaît-il de retourner à Paris?

THÉRÈSE.

Non, monsieur, madame la duchesse et sa fille sont, en ce moment, chez la famille Rennepont. (Mouvement de d'Armenonville.) Elles m'attendent et je vais les retrouver.

CHATEAURAYNARD.

A votre aise, chère amie.

THÉRÈSE, à part.

Oh! je veillerai sur eux. (Elle sort.)

CHATEAURAYNARD.

Dans un instant, je vous amènerai monsieur de Clamarins.

D'ARMENONVILLE.

Et cette fois, pour faire trembler ma main, il n'aura plus mon frère à ses côtés. (Chateauraynard sort.)

SCÈNE VIII.

D'ARMENONVILLE; puis MADAME TRAFALGAR; puis JULES et MARIE.

D'ARMENONVILLE.

Dois-je me fier à lui pour l'exécution de ce marché?... Je prendrai mes précautions... et je serai riche enfin! (Avec amertume.) Ce... marché!... Bah! vais-je avoir des scrupules? des retours de conscience?... Et pour qui? est-ce qu'il a seulement daigné s'informer de moi... moi, son frère!... Elle est donc bien terrible la haine qu'il m'a vouée? il est donc bien profond, le mépris que je lui inspire?... Allons... oublions comme on nous oublie... Soyons riche à tout prix... soyons heureux.

Mme TRAFALGAR, entrant.

Monsieur, j'ai fait votre commission près de monsieur Rennepont...

D'ARMENONVILLE.

Et que vous a-t-il répondu?...

Mme TRAFALGAR.

Que monsieur savait les motifs qui l'empêchaient de venir recevoir les adieux de monsieur... et que d'ailleurs...

D'ARMENONVILLE, avec colère.

Assez... je l'avais pressenti.

Mme TRAFALGAR.

Il y avait là une dame, monsieur, madame Rennepont, que je crois...

D'ARMENONVILLE.

Sa femme...

Mme TRAFALGAR.

Elle s'est approchée de son mari d'un air bien triste : Il a failli mourir, mon ami, qu'elle disait d'une voix douce... mais lui...

D'ARMENONVILLE.

Il est resté froid, impassible, n'est-ce pas?

Mme TRAFALGAR.

Oui, monsieur... alors la jeune dame a pris par la main deux petits anges qui jouaient auprès d'elle... ses deux enfants, monsieur.

D'ARMENONVILLE.

Ses enfants...

Mme TRAFALGAR.

Emmenez-les, qu'elle m'a dit, en essuyant une larme, et de cette voix qui me remuait l'âme, conduisez-les vers ce monsieur, et demandez-lui s'il veut les embrasser avant de s'en aller...

D'ARMENONVILLE.

Ses enfants... les voir, les embrasser... moi!... non, je ne veux pas, je... (Fausse sortie de madame Trafalgar.) Mais amenez-les donc, madame, amenez-les donc!

Mme TRAFALGAR.

Voilà, voilà, monsieur. (Elle va vers la porte.) Venez, mes petits, venez... (Les enfants entrent.) N'ayez pas peur, on ne vous fera pas de mal.

D'ARMENONVILLE.

Laissez-nous.

Mme TRAFALGAR.

On y va, monsieur. (Elle sort. Les deux enfants se tiennent pressés l'un contre l'autre.)

D'ARMENONVILLE.

Qu'ils sont beaux! et qu'il doit être heureux, lui! (Avec colère.) Après tout, que m'importe? (Les deux enfants reculent avec frayeur.) Est-ce que je vous ai fait peur?

MARIE.

Oui, monsieur.

JULES.

Pas à moi... j'ai jamais peur, moi.

D'ARMENONVILLE.

Vraiment?... Eh bien, si je ne vous effraya pas trop, voulez-vous que je vous embrasse?

MARIE.

Je le veux bien, monsieur. (Elle court se jeter dans les bras de d'Armenonville. — D'Armenonville s'assied et l'embrasse.)

JULES, même jeu.

Moi aussi, embrasse-moi, monsieur.

D'ARMENONVILLE, l'embrassant.

Je pars... c'est un baiser d'adieu.

JULES.

Ah! tu t'en vas, monsieur?

D'ARMENONVILLE, se levant.

Oui, oui, je m'en vais... oh! je serai bientôt oublié ici. (Il marche avec agitation, puis s'arrêtant brusquement.) On ne... vous a jamais dit que vous eussiez un... un autre parent que votre père et votre mère, n'est-ce pas?

JULES.

Ah! mais si...

D'ARMENONVILLE.

Comment?

JULES.

Nous avons mon oncle Georges, monsieur.

D'ARMENONVILLE.

Georges!... On vous a appris ce nom?

MARIE.

Oui, monsieur.

D'ARMENONVILLE.

Voyons, voyons, répondez-moi, mes enfants; que... que vous a-t-on appris de lui?

JULES.

Qu'il est bien loin, en voyage, et que nous ne le verrons peut-être jamais...

D'ARMENONVILLE.

Et c'est tout?... Et maintenant, vous ne parlez plus de lui?

JULES.

Au contraire, nous parlons de lui tous les soirs.

D'ARMENONVILLE, avec agitation.

Tous les soirs!

JULES.

Oui, quand nous avons prié pour mon père et pour petite mère, on nous fait mettre à genoux, ma sœur et moi, et nous prions alors pour notre oncle Georges...

D'ARMENONVILLE, avec explosion.

Vous... on vous fait prier pour... (Il s'arrête en s'efforçant d'être calme.) Ah! l'on vous fait prier pour lui!

MARIE.

Oui, monsieur, il paraît qu'il est bien malheureux, car on nous fait dire: Mon Dieu, prenez pitié de notre pauvre oncle Georges; mon Dieu! ramenez-le auprès de nous, et faites qu'il nous revienne digne de tout l'amour que nous lui gardons au fond du cœur.

GEORGES, pleurant.

Ses enfants!... ses enfants prient pour moi!... Mais alors... ils m'aiment... Ils m'aiment toujours... (Il tombe sur le fauteuil de droite, accablé par la douleur.)

MARIE, courant à lui.

Vous pleurez...

JULES, même jeu.

Tu pleures, monsieur?

GEORGES.

Oui, oui, je... je pleure... je suffoque... je... Ah! mais pourquoi?... pourquoi ces larmes?

MARIE.

Maman dit que quand on a du chagrin, ça console de faire sa prière...

D'ARMENONVILLE.

Sa prière!... Est-ce que je peux prier, moi?...

MARIE.

Mais, oui... on peut toujours...

JULES, lui prenant la main et se mettant à genoux.

On se met à genoux... Tenez, comme ça...

MARIE.

On joint les mains... (Les deux enfants le font glisser de sa chaise et se mettre à genoux.)

JULES.

Et l'on dit: Mon Dieu... Dis avec moi, monsieur; dis: Mon Dieu!...

D'ARMENONVILLE, tremblant.

Mon... Dieu...

MARIE.

Prenez pitié de moi...

JULES.

Mon Dieu, prenez mon cœur!

D'ARMENONVILLE, levant les mains vers le ciel; Charles est entré du fond à gauche et l'écoute.

Mon Dieu! est-il encore temps pour le repentir? Mon Dieu! est-il encore temps pour le pardon?

SCÈNE IX.

LES MÊMES, CHARLES.

CHARLES.

Oui, frère, oui...

LES ENFANTS.

Papa... (Ils courent à Charles, qui les embrasse.)

D'ARMENONVILLE.

Charles... (Charles embrasse ses enfants et tend ses bras à d'Armenonville.)

CHARLES.

Et devant ce Dieu que tu implores, je te le dis, Georges, te voilà redevenu digne de nous.

D'ARMENONVILLE.

Charles!... ah! si j'osais... si je pouvais le croire là.

CHARLES.

C'est toi, je te retrouve enfin!...

D'ARMENONVILLE.

Mon frère!... (Il se jette dans ses bras, les deux enfants l'embrassent aussi.)

CHARLES.

Merci, Seigneur, d'avoir exaucé la prière de ces deux anges!

D'ARMENONVILLE.

Mais tu ne sais pas tout... C'est eux qui, là, tout à l'heure, ont opéré le miracle!... Il y a longtemps que je connaissais le remords, ils m'ont appris le repentir!

CHARLES.

Ah! mon frère! mon frère bien-aimé! si tu savais quelle joie je ressens là!... Si tu savais combien j'ai souffert, combien j'ai pleuré sur toi durant ces longues années, où tu étais perdu pour nous!... Ah! mais tout est fini maintenant, et si tu m'es rendu, c'est pour toujours. Georges, c'est pour toujours, n'est-ce pas?

D'ARMENONVILLE.

Pour toujours, oui, frère...

CHARLES.

Désormais, plus de mauvaises passions, plus de jeu?

D'ARMENONVILLE.

Je te le promets.

CHARLES.

Plus de duel, surtout?

D'ARMENONVILLE.

Jamais!

CHARLES.

Jure-moi, par le souvenir sacré de notre mère, qu'à moi seul appartiendra le droit de placer une épée dans ta main.

D'ARMENONVILLE.

Je te le jure...

CHARLES.

Bien, frère, bien!

D'ARMENONVILLE.

Et pour compléter mon retour à l'honneur... (Il se met à écrire.)

CHARLES.

Que fais-tu?

D'ARMENONVILLE, se mettant à écrire.

Laisse, laisse, c'est un devoir impérieux que j'accomplis... (Il sonne.)

Mme TRAFALGAR.

Monsieur a sonné?

D'ARMENONVILLE.

Emmenez les enfants et faites porter cette lettre à madame de Guérande. (Elle sort avec les enfants.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, CHATEAURAYNARD, HENRI.

CHATEAURAYNARD.

Nous sommes exacts, mon cher.

D'ARMENONVILLE.

Monsieur de Clamarins!

HENRI.

J'ai reçu votre message, monsieur, je me rends à vos ordres!

CHARLES, bas.

Que te veut-on?... Georges! Georges! souviens-toi...

D'ARMENONVILLE.

Attends, frère, attends! Monsieur Henri de Clamarins, vous avez répondu à l'appel que je vous adressais... et vous avez eu tort...

HENRI.

Comment, monsieur?

CHATEAURAYNARD.

Que dit-il donc?

D'ARMENONVILLE.

Après avoir une fois déjà risqué vos jours, vous êtes venu de nouveau, prêt à vous exposer à une mort ce ne... et vous avez eu tort!

CHATEAURAYNARD.

Que signifie? qui donc a opéré ce changement?

CHARLES, bas.

Moi, monsieur!

CHATEAURAYNARD.

Vous! (Charles s'incline. Chateaurayn ard s'approche de d'Armenonville et continue à voix basse.) Avez-vous donc oublié notre marché?

D'ARMENONVILLE.

Parlez haut, monsieur! Vous me rappelez notre marché, c'est vrai, je l'avais oublié! Nous étions convenus, n'est-il pas vrai, que si je tuais monsieur de Clamarins, vous partageriez avec moi son immense fortune, dont héritera sa parente, votre femme?

HENRI.

Grand Dieu!

CHARLES.

Infamie!

CHATEAURAYNARD, bas.

Oh! le misérable!

D'ARMENONVILLE.

Je ne le tuerai pas cependant! et si ce n'est pas assez de respecter sa vie, pour effacer le passé de sa mémoire, j'humilierai mon orgueil et je me courberai, je m'agenouillerai devant lui. (Il s'agenouille.)

CHARLES.

Frère, te voilà plus grand et plus noble qu'avant ta première faute... Monsieur, mon frère a beaucoup souffert... il est bien faible encore, et ce serait un grand secours que de lui tendre une main amie!

HENRI, tendant la main à d'Armenonville.

Oh! je n'hésite pas!...

D'ARMENONVILLE.

Merci, monsieur, merci

HENRI, voyant entrer la Duchesse avec Hélène et Thérèse.

La duchesse!...

LA DUCHESSE, à d'Armenonville.

Vous nous avez priées de nous rendre ici, monsieur... Que nous voulez-vous?

D'ARMENONVILLE.

Madame la duchesse, c'est par la ruse, c'est par la violence que l'on vous a arraché votre consentement à mon mariage avec mademoiselle Hélène... Ce mariage, dont je n'étais pas digne, mon devoir est d'y renoncer... Ces menaces proférées contre vous, aucune bouche ne les prononcera désormais. (A Chateaurayn ard.) Ces preuves dont vous vous faisiez une arme terrible... vous les restituerez, monsieur.

CHATEAURAYNARD.

Jamais! C'est le fruit de mes longues recherches et de mes veilles; c'est l'honneur de la famille de Guérande, c'est le mariage de monsieur de Clamarins, c'est ma fortune, enfin... et il faudra bien que l'on compte avec moi.

HÉLÈNE.

Ma mère!...

THÉRÈSE.

Oh! l'infâme!... l'infâme!...

D'ARMENONVILLE.

Misérable! Rendez grâce au serment qui me lie; sans lui, je vous ferais payer toutes leurs tortures.

CHATEAURAYNARD.

Par bonheur, vous avez juré, monsieur l'honnête homme.

CHARLES, avec force.

Georges, bats-toi avec cet homme, et tue-le.

D'ARMENONVILLE.

Merci, frère, merci. (A la Duchesse.) Ne pleurez plus, madame la duchesse... Relevez la tête, pauvre Thérèse, vous serez bientôt libre.

CHATEAURAYNARD.

C'est ce que nous verrons!

CHARLES.

C'est tout vu, monsieur. Cette fois, je serai son témoin, et il vous tuera.

FIN DES OISEAUX DE PROIE.

Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.





UN FEU DE CHEMINÉE

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR

MM. LABICHE ET ARTHUR DE BAUPLAN

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU PALAIS-ROYAL, LE 31 JUILLET 1853.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

ARTHUR DE BEAUVOISIN, propriétaire	MM. Hyacinthe.
ANTOINE dit L'ÉCUREUIL, pompier	Brasseur.
POULARDEAU, marchand d'essences	Pellerin.
ADÈLE, sa femme	Mmes Jans.
POMPONNE, domestique de Poulardeau	Dupuis.

Le théâtre représente un salon bourgeois. — Porte au fond; portes latérales, une à droite, deuxième plan, deux à gauche, premier et troisième plans; une croisée à droite, premier plan; une cheminée à gauche, deuxième plan. — Chaises, fauteuils, etc.

SCÈNE I.

POMPONNE, *seule, entrant en scène.*

Là! je viens de faire la couverture... Les nouveaux mariés peuvent rentrer de la noce quand ils voudront... C'est égal, ça fait un drôle d'effet d'épousseter une chambre nuptiale... quand ce n'est pas pour soi... Mais patience!... mon tour viendra quand j'aurai retrouvé mon amoureux, un nommé Antoine dit l'Écureuil... Il est à Paris, il cherche fortune, et moi je le cherche! mais dame! Paris est grand, et je ne sais pas son numéro... (*Regardant la pendule.*) Minuit!... Ce n'est pas l'Écureuil qui flânerait comme ça un jour de noce!... (*Elle s'étend dans un fauteuil.*) Le voilà donc fait ce mariage... et M. Arthur de Beauvoisin, le propriétaire, qui avait juré qu'il ne s'accomplirait pas... Entre nous, je crois qu'il en tenait pour la future; après ça il en tient pour toutes les femmes... c'est un jeune gant jaune... à vingt-neuf sous... Ma foi! madame a bien fait de lui préférer M. Poulardeau, mon maître... Voilà un mari! ce brave homme!... pas fier, quoique fabricant de parfums!

POULARDEAU, *dans la coulisse.*

Pomponne! Pomponne!

POMPONNE.

C'est lui!... (*Prenant un flambeau.*) Voilà! monsieur Poulardeau, voilà! (*Elle va ouvrir au fond.*)

SCÈNE II.

POMPONNE, POULARDEAU, ADÈLE.
(*Ils sont en habits de noce.*)

POULARDEAU.

Pomponne!... éclaire donc! (*A la cantonnade.*) Prenez garde, il y a un pas! (*A Adèle.*) Là, vous y êtes... Vous voilà chez vous, chez nous!... ce n'est pas très-cossu, mais mon cœur vous tiendra lieu de lambris dorés.

ADÈLE, *intimidée.*

Oh! c'est très-bien... très-bien... d'abord je partirai le matin et je passerai toute la journée chez maman!

POULARDEAU.

C'est ça... chez maman. (*A part.*) Est-elle innocente ! (*Haut.*) Vous n'avez pas froid ? voulez-vous prendre un verre d'orgeat ?

ADÈLE, *intimidée*.

Oh ! je suis très-bien... très-bien !

POULARDEAU.

Vous n'avez pas dîné à la noce.

ADÈLE.

Je n'avais pas faim.

POULARDEAU.

Moi non plus... mais c'est égal, quand on est à trois francs par bouche, les unes dans les autres...

ADÈLE.

Pourquoi avons nous quitté le bal sitôt ? nous sommes partis au plus beau moment.

POULARDEAU.

Dame ! vous comprenez mon impatience... un jour de noce !

ADÈLE, *naïvement*.

Qu'est-ce que ça fait ?

POULARDEAU.

C'est la faute de votre père... Il est farceur, votre père, avec son nez rouge... qui n'a l'air de rien : il m'a dit : mon gendre, il est minuit !... enlevez, c'est payé !

ADÈLE.

Moi qui avais encore quinze contredanses, huit valses et dix polkas.

POULARDEAU.

Il y en avait pour toute la semaine... nous ne pouvions pourtant pas passer la semaine...

ADÈLE.

A danser ?... pourquoi donc ?... d'abord, il n'y a rien de meilleur que ça !

POULARDEAU, *regardant Pomponne*.

Oh ! oh !

ADÈLE.

Quoi donc ?

POULARDEAU.

Mais... voulez-vous prendre un verre d'orgeat ?

ADÈLE.

Merci, je n'ai besoin de rien.

POULARDEAU.

Alors... Pomponne...

POMPONNE.

Monsieur ?

POULARDEAU.

Nous ne te retenons pas.

POMPONNE.

Je m'en y vas, monsieur !

POULARDEAU.

Tu nous réveilleras demain.

ADÈLE.

Oh ! de bonne heure.

POULARDEAU.

Ah ! mais...

ADÈLE.

Chez maman, je me levais tous les matins à six heures pour étudier mon piano... je veux faire comme chez maman.

POULARDEAU.

C'est ça... nous ferons comme chez maman. (*A part.*) Est-elle gentille avec sa maman ! (*Haut.*) Pomponne !

POMPONNE.

Monsieur...

POULARDEAU, *bas*.

Je crois que je serai heureux en ménage.

POMPONNE, *bas à Poulardeau*.

Dites donc... je viendrai à midi.

POULARDEAU, *la poussant*.

Qu'elle est bête, cette Pomponne ! viens à deux heures !

ENSEMBLE.

Air de la Vivandière.

Va-t-en bien vite, laisse-nous ;
J'ai d'avance
L'espérance
De faire parmi les époux
Beaucoup de jaloux.

POMPONNE.

Oui, le bonheur est avec vous,
Bonne chance
Et constance,
Vous ferez parmi les époux
Beaucoup de jaloux.

ADÈLE, *à Pomponne*.

Partez bien vite, laissez-nous ;
J'ai d'avance
L'espérance
De passer loin de mon époux
Des moments bien doux.

(*Pomponne sort par la droite.*)

SCÈNE III.

ADÈLE, POULARDEAU.

POULARDEAU.

Enfin ! nous voilà seuls ! tout seuls !... (*Prenant les mains d'Adèle.*) Ma chère petite femme ! ma bonne petite femme ! (*S'arrêtant.*) Ah ! pardon ! (*Il se dirige vers la fenêtre et ferme les rideaux.*) Je crains les ombres chinoises ! (*Revenant à Adèle et recommençant son discours.*) Enfin nous voilà seuls !

ADÈLE, *à part*.

Ah ! mon Dieu, est-ce qu'il va rester là ?

POULARDEAU.

C'est si bon de se trouver en tête à tête !... et... n'est-ce pas ?

ADÈLE, *timide*.

Oui, monsieur.

POULARDEAU.

Vous n'avez pas froid ?

ADÈLE, *timide*.

Non, monsieur.

POULARDEAU, *à part*.

Oui, monsieur, non, monsieur... elle ne sort pas de là. (*Haut avec tendresse.*) Adèle !

ADÈLE.

Monsieur ?

POULARDEAU.

Vous ne vous repentez pas de m'avoir épousé, n'est-ce pas ?

ADÈLE, *baissant les yeux*.

Non, monsieur. (*Etourdiment.*) Oh ! d'abord, je n'aurais jamais voulu épouser un brun.

POULARDEAU.

Pourquoi ça ?

ADÈLE.

Parce que papa est blond... moi, je ne connais rien de mieux que papa. (*Elle va déposer son bouquet sur la cheminée à gauche.*

POULARDEAU.

Ah ! sans doute... monsieur votre père... (*Au public.*) S'il est possible !... je voudrais vous le montrer son papa ! une araignée... avec un nez garance... un nez phrygien ! voilà son père. (*Haut, avec tendresse.*) Adèle !

ADÈLE

Monsieur...

POULARDEAU.

Il est tard... est-ce que vous ne songez pas à vous reposer ?

ADÈLE.

Si, monsieur... (*A part.*) Il va s'en aller...

POULARDEAU.

C'est que moi de mon côté.

ADÈLE.

Oh ! ne vous gênez pas pour moi...

POULARDEAU.

Puisque vous le permettez... (*Il tire sa montre et la remonte.*) Je commence toujours par là.

ADÈLE, *naïvement*.

Tiens ! c'est comme papa.

POULARDEAU.

Ah ! ah ! le gaillard ! (*A part.*) Est-elle bécasse avec son papa ! (*Il va pour ôter sa cravate.*)

ADÈLE, *qui se regarde dans la glace, apercevant le mouvement de Poulardeau*.

Qu'est-ce qu'il fait donc ? (*Haut.*) Mais monsieur...

POULARDEAU.

Plait-il ?

ADÈLE.

Où est donc votre chambre ?

POULARDEAU, *stupéfait.*

Comment me... (*Avec passion*) Adèle, en entrant ici, votre cœur ne vous a-t-il pas crié...

BEAUVOISIN, *en dehors.*

Au secours ! au secours !

POULARDEAU.

Hein ?

ADÈLE.

Ah ! mon Dieu !... Qu'est-ce donc ?

(*Poulardeau ouvre la porte du fond, Beauvoisin tombe dans ses bras.*

SCÈNE IV.

LES MÊMES, BEAUVOISIN.

ADÈLE.

Monsieur de Beauvoisin.

POULARDEAU.

Mon propriétaire !

BEAUVOISIN, *effaré.*

Le feu est chez moi... dans mon corps de cheminée... au-dessus... Poulardeau, mon ami, courez vite chercher les pompiers !

POULARDEAU, *hésitant.*

C'est qu'un jour de noce...

BEAUVOISIN, *tombant sur un fauteuil à droite.*

Ah ! je suis mort !

ADÈLE.

Il se trouve mal !

POULARDEAU.

Vite, dans ce cabinet... un flacon ! moi, je cours chercher les pompiers !

(*Adèle entre à gauche, Poulardeau sort par le fond.*)

SCÈNE V.

BEAUVOISIN, *qui est resté immobile.*

Personne ! (*Il se lève tout-à-coup.*) Enfoncé le mari ! c'est donc bête de mettre le feu à sa cheminée ? c'est donc bête d'envoyer le mari chercher les pompiers un jour de noce ?... c'est donc bête de prendre sa place ? J'ai juré que je jetterais des bâtons dans les roues de ce mariage... et j'en jette !... D'abord, j'aime la mariée... j'en suis fou, et si je ne suis pas devenu son mari, c'est par des circonstances indépendantes de ma volonte... Elle n'avait pas de dot... mais puisque Poulardeau l'a épousée, ça revient absolument au même... Il est bête, il est mon locataire... il me doit trois termes, son affaire est claire. (*Apercevant le bouquet de fleurs d'oranger.*) Ah ! diable !

Air de Calpigi.

Rien qu'à voir ces fleurs symboliques,
Il m'pousse des pensées diaboliques,
Et je commence à croire, morbleu !
Que c'est moi seul qui suis en feu !
On commet une erreur étrange
Au sujet de la fleur d'orange :
On dit que ça calme, et pourtant,
Moi, j' trouv' que c'est un excitant !

La petite ! l'évanouissement ! Couic ! (*Il se jette dans le fauteuil de gauche.*)

SCÈNE VI.

BEAUVOISIN, ADÈLE, puis L'ÉCUREUIL.

ADÈLE, *un flacon à la main, allant au fauteuil de droite.*

Eh bien ? où est-il donc ?

BEAUVOISIN, *à part.*

Sapristi ! je me suis trompé de fauteuil ! (*Poussant un gémissement.*) Heu !

ADÈLE.

Tiens ! vous avez changé de place ?...

BEAUVOISIN.

Oui, c'est nerveux ! la douleur ! heu !

ADÈLE.

Respirez ce flacon, cela vous calmera

BEAUVOISIN.

Oh ! j'en ai besoin... bien besoin... ! (*Il lui baise les mains.*)

ADÈLE.

Mais, que faites-vous donc ?

BEAUVOISIN.

C'est nerveux... heu ! (*Langoureusement.*) Oh ! n'est-ce pas que vous n'aimez pas monsieur votre mari ?

ADÈLE.

Voilà une question...

BEAUVOISIN, *se levant convulsivement.*

Répondez !... j'ai besoin de le savoir.

ADÈLE.

Mais vous oubliez que le feu est à votre maison !

BEAUVOISIN.

Eh ! que m'importe le feu ! rôtir à vos pieds, voilà le bonheur ! (*Il fait des gestes passionnés.*)

ADÈLE, *reculant.*

Oh ! mais...

BEAUVOISIN.

C'est nerveux !

ADÈLE, *à part.*

Quelle drôle de maladie !

BEAUVOISIN.

Voyez si je vous aime ! mon immeuble flambe et je suis là tranquille, je soupire, je marivaude, je vous fais l'œil ! Est-ce de l'amour, ça ? en est ce ?

ADÈLE.

De l'amour ?

BEAUVOISIN.

Vous ne le saviez pas ?

ADÈLE.

Non.

BEAUVOISIN.

Alors, je vous l'apprends... Mais, depuis six mois je passe ma vie à vous demander en mariage à votre vieux farceur de père qui a le nez rouge.

ADÈLE.

Comment ?

BEAUVOISIN.

Comme un coq... Vous ne vous en étiez pas aperçu ?

ADÈLE.

Ce n'est pas cela. .

BEAUVOISIN.

Croyant vous obtenir, j'avais déjà commandé la corbeille... une corbeille superbe ! des diamants ! des cachemires, des... Tandis que Poulardeau... Voyons, qu'est-ce qu'il vous a donné, votre Poulardeau ?

ADÈLE.

Douze paires de draps, six douzaines de serviettes...

BEAUVOISIN.

Ah ! cette corbeille ! à vous qui lui apportez une si belle dot !

ADÈLE.

Ah ! bah !

BEAUVOISIN.

Parbleu ! cent cinquante mille francs. (*A part.*) Elle n'a pas le sou, mais je coule le Poulardeau.

ADÈLE.

Est-il possible ! et ce soir, en dansant, il me parlait de faire des économies.

BEAUVOISIN.

Des économies... ah ! le chaudronnier ! Je vois son plan, il vous prépare une existence parfumée de soupe aux choux... de lard fumé et de vin à 6 ; et quel mobilier !... Ah ! le vilain petit mobilier ! Aimez-vous le palissandre ?

ADÈLE.

Certainement... il y en a dans la chambre à papa.

BEAUVOISIN.

Eh bien ! je vous en aurais donné, moi !.. avec une voiture, une loge à l'opéra, et deux femmes de chambre !...

ADÈLE.

Pourquoi faire ?

BEAUVOISIN.

La première pour vous habiller...

ADÈLE.

Et la seconde ?

BEAUVOISIN.

Pour habiller la première.

ADÈLE.

Ah ! quel dommage ! mais pourquoi papa vous a-t-il refusé ma main ?

BEAUVOISIN.

Est-ce qu'on sait jamais... avec un homme qui a le nez si rouge !... Mais, si vous vouliez !...

ADÈLE.

Quoi donc ?

BEAUVOISIN, *lui prenant la taille.*

Ah ! si vous vouliez !...

ADÈLE, *se débattant.*

Eh bien ! finissez, monsieur !

BEAUVOISIN, *de même.*

Nous voulons donc faire de la peine à notre petit propriétaire ?

ADÈLE, *de même.*

Je vais appeler... finissez !

BEAUVOISIN, *continuant.*

Tant pis ! je suis comme ma maison... je brule ! au feu ! au feu ! (*L'Écureuil paroît debout sur la fenêtre ; il est en costume de pompier ; il tient un tuyau à la main.*)

L'ÉCUREUIL, *lançant un jet d'eau sur Beauvoisin.*

Deux sous de coco ! Servez, monsieur ! (*Adèle s'échappe par la gauche en poussant un cri.*)

SCÈNE VII.

BEAUVOISIN, L'ÉCUREUIL.

BEAUVOISIN, *s'essuyant.*

Animal ! prends donc garde !

L'ÉCUREUIL.

C'est y monsieur qui a demandé les pompiers ?

BEAUVOISIN.

Eh ! non !

L'ÉCUREUIL.

Pardon ! je vous ai dérangé, vous étiez avec une cocotte !

BEAUVOISIN.

Une cocotte !... ces pompiers ont des expressions...

L'ÉCUREUIL.

Ousqu'est le feu, sans vous commander ?

BEAUVOISIN.

C'est au-dessus... au troisième !

L'ÉCUREUIL.

Au troisième ? j'en deviens... vous appelez ça un feu ?... merci !... trois fagots qui jouent à la main chaude dans une cheminée...

BEAUVOISIN.

Dis-moi... combien ça peut-il encore durer de temps ?

L'ÉCUREUIL.

C'est fini ! j'ai posé l'éteignoir.

BEAUVOISIN.

Comment ! déjà ?... (*A part.*) Diable ! ça ne fait pas mon affaire... c'est trop tôt... Poulardeau va revenir... il n'y a pas à hésiter... (*Haut.*) Pompier !...

L'ÉCUREUIL.

Bourgeois ?

BEAUVOISIN.

Tu m'as l'air d'un gaillard ?

L'ÉCUREUIL.

Dame ! on fait de son mieux !

BEAUVOISIN.

J'ai bien envie de te conter mes amours... tu sauras donc que je suis amoureux.

L'ÉCUREUIL.

Tiens ! moi aussi !

BEAUVOISIN.

Ça m'est égal.

L'ÉCUREUIL.

Comme une chouette... figurez-vous... mais non... allez...

BEAUVOISIN.

J'aime une de mes locataires...

L'ÉCUREUIL.

La cocotte que j'ai entrevue ? elle est gentille !... allez !

BEAUVOISIN.

Malheureusement il y a une petite difficulté...

L'ÉCUREUIL.

Moi, monsieur, la mienne est restée au pays... c'est une payse.

BEAUVOISIN.

Comme je te le disais, il y a une petite difficulté.

L'ÉCUREUIL.

Une belle fille ! des bras !... et des mains !... il faut la voir fendre du bois... un vrai merlin, allez !

BEAUVOISIN.

Il y a donc une petite difficulté !

L'ÉCUREUIL.

Après ça, qui sait si elle pense à moi maintenant ?... les femmes, c'est si volatil ! allez...

BEAUVOISIN.

La difficulté, c'est le mari.

L'ÉCUREUIL.

Ah ! elle est mariée ? moi, monsieur, la mienne est demoiselle.

BEAUVOISIN.

Tant mieux pour toi. (*A part.*) Il est insupportable ! (*Haut.*) Quand je dis qu'elle est mariée, elle ne l'est que depuis ce matin... tu m'entends ?...

L'ÉCUREUIL.

Moi, monsieur la mienne est demoiselle.

BEAUVOISIN.

Ah ! tu me l'as déjà dit ! que diable ! elle ne l'est pas deux fois.

L'ÉCUREUIL.

Allez !

BEAUVOISIN.

Il s'agissait donc d'écarter le mari ; or, en amour, je suis très-gredin.

L'ÉCUREUIL.

Pas moi... Tenez, en deux mots, voilà mon caractère.

BEAUVOISIN.

Je le connais ton caractère !... (*A part.*) Il est assommant !

L'ÉCUREUIL.

Sauf l'oignon..., je mange de tout !

BEAUVOISIN.

Il s'agissait donc d'écarter le mari... alors, j'ai allumé trois petits fagots.

L'ÉCUREUIL, *étonné.*

Comment ! c'est vous ?

BEAUVOISIN, *riant.*

Oui... et je lui ai dit : Mon bonhomme, va chercher les pompiers...

L'ÉCUREUIL, *en colère.*

Ah ! et c'est pour ça que vous m'avez dérangé, vous ?

BEAUVOISIN.

Oui, en amours... je suis très-gredin !

L'ÉCUREUIL, *à part.*

Pristi ! au lieu d'une pompe, j'aurais dû apporter une trique ! Où y a-t-il une trique ?

BEAUVOISIN.

Maintenant, j'ai pensé à toi...

L'ÉCUREUIL, *cherchant.*

Moi aussi... je pense à vous.

BEAUVOISIN.

Tu vas m'aider à occuper le mari.

L'ÉCUREUIL, *révolté.*

Moi ?

BEAUVOISIN.

En lui faisant faire la chaîne jusqu'à demain matin.

L'ÉCUREUIL.

Puisque le feu est éteint.

BEAUVOISIN.

Qu'il est donc jeune ! je vais le rallumer, bêta, je vai[illegible]mer.

L'ÉCUREUIL.

Comment !

BEAUVOISIN.

Il n'y a pas de danger... mes cheminées sont neuves.

L'ÉCUREUIL, *avec autorité.*

C'est égal, je vous défends...

BEAUVOISIN.

Je vous défends !... il est superbe !... à qui est la maison, s'il-vous-plaît ?

L'ÉCUREUIL.

A vous !

BEAUVOISIN.

A qui est la cheminée, s'il-vous-plaît.

L'ÉCUREUIL.

A vous !

BEAUVOISIN.

A qui sont les fagots, s'il-vous-plaît ?

L'ÉCUREUIL.

A vous !

BEAUVOISIN.

Tu vois donc bien... j'ai le droit de mettre *mes* fagots dans *mes* cheminées de *ma* maison.

L'ÉCUREUIL.

Cependant...

BEAUVOISIN.

Alors, tu attaques la propriété... tu es un subversif !

L'ÉCUREUIL.

Tout ça, c'est très-bien, mais...

BEAUVOISIN.

Je vais souffler le feu... ne dis rien, je te donnerai pour boire.

ENSEMBLE.

Air des *Anglais d'Automne.* (Le Caporal et la Payse.)

BEAUVOISIN.

Ne va pas dire un mot
De mon projet. En cas d' victoire,
J' te promets un pourboire,
Ainsi donc, motus. A bientôt !

(*Il sort par le fond.*)

L'ÉCUREUIL.

Je comprends le fin mot
De vos projets, de votre histoire ;
Mais je n' prends pas d' pourboire,
Et je n' tremp' pas dans vout' complot.

SCÈNE VIII.

L'ÉCUREUIL, *seul, indigné.*

Pourboire !... ah ça ! est-ce qu'il me prend pour un garçon limonadier ? Certainement le pompier ne crache pas sur un verre de vin... ni même sur deux... ni même sur trois... mais accepter de l'argent ! cré nom !... j'aimerais mieux des coups de pied ! au moins, on peut les rendre... tandis que l'argent... c'est extrêmement difficile... Allons, je n'ai plus rien à faire ici... je m'en retourne au quartier... c'est égal, je suis fâché de ne pas avoir apporté une trique ! (*Il remonte.*)

SCÈNE IX.

L'ÉCUREUIL, POMPONNE, *à moitié habillée.*

POMPONNE, *venant de la droite.*

Il me semble avoir entendu roucouler des chats !... qu'est-ce qui se passe donc ici ? (*Apercevant l'Écureuil.*) Ah ! mon Dieu !

L'ÉCUREUIL.

Pomponne !

POMPONNE.

Antoine !... Ah ! que c'est bête !... je me trouve mal !... (*Elle tombe sur une chaise à droite.*)

L'ÉCUREUIL, *même jeu à gauche.*

Ah !... je m'écroule !

POMPONNE.

Ah bien ! si je m'attendais à vous retrouver ici !

L'ÉCUREUIL.

C'est bien l'hasard... allez.

POMPONNE.

Vous êtes tout de même gentil en uniforme.

L'ÉCUREUIL.

Et vous donc !... sans uniforme ! (*Il se lève.*)

POMPONNE, *mettant un mouchoir sur ses épaules.*

Monsieur l'Écureuil... (*Elle se lève.*)

L'ÉCUREUIL, *à part.*

Cré nom !.., j'ai été graveleux !

POMPONNE.

Comment donc que ça se fait que vous soyez devenu pompier ?

L'ÉCUREUIL.

Ah ! c'est une histoire bien drôle, bien drôle, allez ! on m'a dit : Voulez-vous-t-être pompier ? j'ai dit : j'veux bien-t-être pompier... et voilà comment je suis devenu pompier.

POMPONNE.

Ah ! ah ! ah ! la bonne farce !.. il y a des choses risibles !

L'ÉCUREUIL, *la regardant rire.*

A t-elle des dents ! a-t-elle des dents ! faut que j'l'embrasse ! (*Il s'approche de Pomponne et la pousse.*) Eh ! eh !

POMPONNE, *le repoussant.*

Eh ! eh !

L'ÉCUREUIL.

Dis-donc Pomponne ?

POMPONNE.

Eh bien ?

L'ÉCUREUIL.

Je crois que j'ai oublié de te... vous la souhaiter en autraul ?

POMPONNE, *le repoussant.*

Un instant ! à quand la noce ?

L'ÉCUREUIL.

Ah ! oui ! la noce !... nous n'y sommes pas.

POMPONNE.

Je suis toute prête moi d'abord... j'ai mes papiers.

L'ÉCUREUIL.

Parbleu ! c'est pas les papiers qui me manquent, mais il y a un polisson de règlement qui défend aux pompiers de se marier tant qu'ils n'ont pas eu l'avarice d'amasser de quoi nourrir leurs femmes et... tout ce qui s'en suit.

POMPONNE.

Combien qu'y faut ?

L'ÉCUREUIL.

Quelque chose comme deux billets de mille... j'ai vingt-sept sous.

POMPONNE.

Et moi treize... et là-dessus faut que j'achète des souliers.

L'ÉCUREUIL.

Cristi ! ça va nous retarder... au moins es-tu heureuse ici ?

POMPONNE.

Oh ! oui, j'ai pas à me plaindre de mon bourgeois.

L'ÉCUREUIL.

Dis-donc... il paraît qu'il est un peu concombre ?

POMPONNE.

Par exemple ! lui, la crème des hommes !

L'ÉCUREUIL.

Un parfumeur peut faire de la crème de concombre.

POMPONNE.

Ah ! mais, je ne veux pas qu'on dise de mal de monsieur Poulardeau, entendez-vous !

L'ÉCUREUIL.

Comme tu le défends ! si j'étais jaloux... je pourrais croire des choses...

POMPONNE.

Lui ? oh ! le pauvre cher homme !... il ne se moucherait pas devant une femme... il chercherait un coin... Sans lui, vois-tu, je ne serais pas ici... et si tu savais ce qu'il a fait pour moi, un soir, sur le Pont-Neuf ?

L'ÉCUREUIL.

Qu'est-ce qu'il a pu faire un soir... sur le Pont-Neuf ça peut-il se dire en société ?

POMPONNE.

J'étais à Paris depuis un mois, occupée à te chercher... dame ! mon argent filait... si bien qu'un soir, je me suis trouvée sur le Pont-Neuf, toute seule .. sans rien.

L'ÉCUREUIL.

Pristi !

POMPONNE.

Tout-à-coup ! j'entends une voix qui me dit : qu'est-ce que vous faites-là ? — Moi, monsieur, je cherche l'Écureuil... — Pauvre fille ! qu'y me répond. Qu'est-ce que vous savez faire ?... — Moi, monsieur, rien du tout... — Justement, j'ai besoin d'une cuisinière... et le v'là qui m'emmène.

L'ÉCUREUIL.

Ah bah !

POMPONNE.

Arrivée chez lui, je grelottais... (*S'attendrissant.*) Il me fait du feu lui-même !...

L'ÉCUREUIL, *les larmes aux yeux.*

Lui-même !...

POMPONNE, *de même.*

Il me fait un lit lui-même !

L'ÉCUREUIL, *s'attendrissant de plus en plus.*

Lui-même !...

POMPONNE, *idem.*

Il me fait une omelette au lard, lui-même.

L'ÉCUREUIL, *idem.*

Au lard !... lui-même ! en voilà un brave homme, de brave homme !

POMPONNE.

Ça, je crois qu'y rendra sa femme heureuse.

L'ÉCUREUIL.

Sa femme !... ah ! sapristi ! et l'autre !

POMPONNE.

Qui ça ?

L'ÉCUREUIL.

Le propriétaire ! l'homme aux fagots ! Ah ! gredin ! tu fais venir les pompiers pour des prunes, toi !... et tu veux mettre le feu à la femme de mon ami Poulardeau !

POMPONNE.

Je m'y oppose !

L'ÉCUREUIL.

Moi aussi ! il faut d'abord le prévenir... un si brave homme ! qui sur le Pont-Neuf... l'omelette au lard...

ENSEMBLE.

Air de Don Pasquale.

Il t'a / m'a prise étant sans place,
N'sachant rien, faut en conv'nir ;
Du danger qui le menace,
Viens, courons le prévenir.

(*Ils remontent.*)

SCÈNE X.

L'ÉCUREUIL, POMPONNE, POULARDEAU.

POULARDEAU, *entrant par le fond.*

Me voilà ! ma femme est dans sa chambre sans doute...

POMPONNE.

C'est lui !

L'ÉCUREUIL.

Poulardeau ! ah ! brave homme !

POULARDEAU, *saluant.*

Monsieur, j'ai bien l'honneur... (*Bas à Pomponne.*) Qu'est-ce que c'est que ce pompier qui me salue avec effusion ?

POMPONNE.

C'est l'Écureuil.

L'ÉCUREUIL, *à Poulardeau.*

Ce bon Poulardeau ! je sais tout... elle m'a tout dit.

POULARDEAU.

Quoi ?

L'ÉCUREUIL.

L'omelette au lard et le Pont-Neuf ! c'est superbe, c'est magnifique !

POULARDEAU.

Le fait est que c'est un beau pont, maintenant !... vous êtes venu pour le feu ?

L'ÉCUREUIL, *avec attendrissement.*

Ce pauvre ami ! entre nous, voyez-vous, c'est à la vie à la mort !... parce que l'omelette au lard, le Pont-Neuf...

POULARDEAU, *à part.*

Il paraît que c'est son pont...

L'ÉCUREUIL.

Et pour commencer... ta femme, je te la ramènerai.

POULARDEAU.

Elle est partie ?

POMPONNE.

Non, mais le loup est entré dans la bergerie.

POULARDEAU.

Quelle bergerie ?

L'ÉCUREUIL.

La tienne.

POULARDEAU.

Je n'en ai pas.

L'ÉCUREUIL, *à part.*

Il ne comprend pas !... il est bête ! il a tout pour lui ! (*Haut.*) Voyons... parle... qu'est-ce que tu veux ? qu'est-ce que tu désires ?

POULARDEAU.

Je n'ai qu'un désir : Vendre mes essences, mes eaux de Cologne... j'en ai une cargaison que je ne peux pas écouler !

L'ÉCUREUIL.

Tu veux les écouler ?... on te les fera écouler.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, BEAUVOISIN.

BEAUVOISIN, *entrant et à part.*

Sapristi ! je me suis brulé les doigts. (*Il s'ébouriffe les cheveux.*) Vite ! vite ! mes enfants ! ne perdons pas de temps !

TOUS.

Quoi donc ?

BEAUVOISIN.

Le feu vient de se rallumer avec une intensité... (*A part.*) De trois fagots par seconde !

POULARDEAU ET POMPONNE.

Ah ! mon Dieu ! (*Ils vont à la fenêtre pour regarder.*)

BEAUVOISIN, *à part.*

C'est donc bête !...

L'ÉCUREUIL, *à part.*

En voilà un tubercule qui m'agace ! (*A Beauvoisin avec une rage contenue.*) Comme ça vous avez remis du bois ?

BEAUVOISIN.

Un peu.

L'ÉCUREUIL.

Comme ça vous faites joujou avec les pompiers, vous ?

BEAUVOISIN.

Chut ! emmène le mari je te donnerai pourboire.

L'ÉCUREUIL.

Je n'ai pas soif !... (*A part.*) Oh ! quelle idée !... tu vas me le payer (*Haut à Poulardeau, qui traverse pour aller à la chambre de sa femme.*) Poulardeau !... (*A part.*) Je vas lui faire vendre son eau de cologne !... Poulardeau ! au nom de la loi, je vous requiers...

POULARDEAU.

Pourquoi faire ?

L'ÉCUREUIL.

Pour faire la chaine !

POULARDEAU.

Encore !

BEAUVOISIN, *à part.*

Bravo !

L'ÉCUREUIL.

Allons ! en route !

POULARDEAU, *à part.*

Sapristi ! un jour de noce ! Il est embêtant ce pompier !

ENSEMBLE.

Air de Léocadie.

Il faut, chez soi,
Quand on vous invite,
Céder bien vite
Au nom de la loi !

L'ÉCUREUIL, *à Poulardeau.*

Ah ! viens, crois-moi,
Partons au plus vite,
Pompier d'élite,
Je veille sur toi.

(*L'écureuil et Poulardeau sortent par le fond.*)

SCÈNE XII.

BEAUVOISIN, POMPONNE

BEAUVOISIN.

Enfin me voila maître de la place.

POMPONNE, *à part.*

C'est ce que nous allons voir !

BEAUVOISIN, *se dirige vers la porte de gauche et rencontre Pomponne.*

Tiens! la bonne! je vais l'envoyer coucher... (*Haut.*) Bonsoir, ma fille!

POMPONNE, *sans bouger de place.*

Bonsoir, monsieur.

BEAUVOISIN, *à part.*

Elle ne comprend pas. (*Haut.*) Bonsoir, ma fille

POMPONNE, *immobile.*

Bonsoir, monsieur.

BEAUVOISIN.

Il est tard... tu dois avoir besoin de repos... et... bonsoir, ma fille.

POMPONNE.

Bonsoir, monsieur.

BEAUVOISIN.

Eh bien! qu'est-ce que tu fais-là?

POMPONNE, *venant à lui.*

Je vas vous dire... le feu... les pompiers... ça m'a émouvée... et comme j'ose pas rester seule, alors, je vas rester avec vous.

BEAUVOISIN.

Mais pas du tout! je m'y oppose... va-t-en.

POMPONNE.

Non, je suis trop émouvée!

BEAUVOISIN.

Je me fiche pas mal que tu sois émouvée; d'abord j'ai envie de dormir.

POMPONNE.

Je ne vous empêche pas.

BEAUVOISIN, *faisant mine d'ôter son habit.*

Je te préviens que je vais me déshabiller... ah!

POMPONNE.

Je ne vous empêche pas.

BEAUVOISIN.

Hein? (*A part.*) Ah! ça mais c'est une agrafe que cette fille-là! (*Haut.*) Où est ta chambre?

POMPONNE, *montrant la porte de droite.*

Par là!

BEAUVOISIN, *allant l'ouvrir.*

Très-bien!... maintenant, file! et plus vite que ça. (*Il la prend par le bras.*)

POMPONNE, *résistant.*

Ah! mais... ne me touchez pas, vous!

BEAUVOISIN.

Allons! fourth! foerth!

POMPONNE.

Voulez-vous me lâcher! (*Elle prend Beauvoisin à la gorge, le fait tourner sur lui-même, et le colle contre la muraille.*)

BEAUVOISIN, *se débattant.*

Aïe! finis donc! sacrebleu, tu m'étrangles!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, ADÈLE.

ADÈLE, *sortant de sa chambre.*

Ce bruit, qu'y a-t-il?

POMPONNE.

Madame! (*Elle lâche Beauvoisin.*)

BEAUVOISIN, *desserrant sa cravate.*

Il était temps!

ADÈLE.

Que signifie?

POMPONNE.

Dame!... c'est... c'est... monsieur voulait m'embrasser.

BEAUVOISIN, *stupéfait.*

Moi?

ADÈLE, *à Pomponne.*

C'est bien... sortez.

POMPONNE.

Mais, madame...

ADÈLE.

Allez!

POMPONNE.

Oui, madame. (*A part.*) Oh! mais je reviendrai. (*Passant près de Beauvoisin et poussant un cri.*) Aïe!

ADÈLE.

Quoi donc?

POMPONNE.

Il me pince!

BEAUVOISIN, *qui était assez loin de Pomponne.*

Moi? (*Pomponne sort à droite.*)

SCÈNE XIV.

ADÈLE, BEAUVOISIN, puis POMPONNE.

BEAUVOISIN, *à part.*

Par exemple! en voilà un toupet de première classe! (*Haut.*) Ne croyez pas un mot...

ADÈLE.

Je m'étonne de vous trouver ici... où est donc monsieur Poulardeau?

BEAUVOISIN.

Depuis le feu, on ne l'a pas revu, il aura eu peur probablement; mais je suis resté moi, pour vous protéger, pour vous défendre...

POMPONNE, *paraissant.*

Madame a sonné?

BEAUVOISIN.

Encore.

ADÈLE, *à Pomponne.*

Moi!

BEAUVOISIN.

Mais non... personne n'a sonné. Allez donc à votre cuisine, ma chère... allez donc à votre cuisine! (*Il la pousse à gauche.*)

POMPONNE.

C'est bien! on y va... (*Elle sort à gauche.*)

BEAUVOISIN.

Madame, nous n'avons pas une minute à perdre!... vite! prenez mon bras.

ADÈLE.

Comment?

BEAUVOISIN.

Sentez-vous la fumée?... (*Il tousse.*)

ADÈLE.

Non... ce n'est donc pas fini?

BEAUVOISIN.

Ah! bien! oeil... fiol!

ADÈLE.

Et mon mari qui me laisse là... tandis que vous!...

BEAUVOISIN.

C'est au feu qu'on reconnaît les véritables passions. (*Lui prenant la taille.*) Pauvre petite chatte! pauvre petit agneau. (*Pomponne entre vivement et tire un cordon de sonnette qui est à la cheminée.*)

BEAUVOISIN ET ADÈLE.

Hein?

POMPONNE.

Madame a sonné?

ADÈLE.

Moi?

BEAUVOISIN.

Oui... cours donc nous chercher un fiacre...

POMPONNE.

Comment?

BEAUVOISIN, *la poussant.*

Mais va donc!

POMPONNE, *à part.*

Ça se gâte... je vais prévenir l'Écureuil. (*Elle sort au fond.*)

ADÈLE.

Que voulez-vous faire?

BEAUVOISIN.

Vous emmener.

ADÈLE.

Mais monsieur...

BEAUVOISIN.

Chez monsieur votre père! Vite, votre châle, votre chapeau... (*A part.*) Je prends le boulevard extérieur et je la fais passer par la plaine des vertus... ainsi nommée à cause de toutes celles qu'on y a promenées. (*Haut.*) Dépêchons-nous... Sentez-vous la fumée?

ADÈLE, *lui donnant le bras.*

Me voici! (*A part.*) Dieu! que j'ai peur!

BEAUVOISIN, *à part.*

C'est donc bête, ça ! (*Il aide Adèle à mettre le châle et le chapeau qu'elle a été prendre dans la chambre.*)

ENSEMBLE.

Air final d'*un Cœur de Grand'mère.*

Partons au plus vite, et bientôt, je l'espère,
Vous serez, grâce à moi, chez monsieur votre
Je serai, grâce à vous, dans les bras de mon père,
Mais il faut se hâter ; dépêchons-nous donc, car
Tout dépend, songez-y, d'un instant de retard.

(*Ils gagnent la porte du fond.*)

SCÈNE XVI.

ADÈLE, BEAUVOISIN, L'ECUREUIL.

L'ECUREUIL, *entrant vivement*

Ah, sapristi ! sapristi !

ADÈLE ET BEAUVOISIN.

Qu'y a-t-il ?

L'ÉCUREUIL.

Votre maison, c'est de l'amadou...

BEAUVOISIN.

Comment ?

L'ÉCUREUIL.

Il y a des crevasses dans votre cheminée... le feu a gagné les charpentes, et ça flambe !

BEAUVOISIN, *à part.*

Bigre !

L'ÉCUREUIL, *à part.*

Elle est bonne, cette frime là !...

BEAUVOISIN, *à part.*

Que je suis bête ! je suis assuré ! (*A Adèle.*) Je n'ai qu'une parole, madame, je vous ai promis de vous ramener chez monsieur votre père, et je vous y ramènerai.

L'ÉCUREUIL, *étonné, à part.*

Ah ! bah !

ADÈLE.

Ah ! monsieur, une pareille conduite... dans un pareil moment !

BEAUVOISIN.

Je suis comme ça, madame, le cœur d'abord... quant à ma maison, (*A part.*) ça regarde la compagnie ! (*Haut.*) Ne perdons pas de temps... Votre bras, madame.

L'ÉCUREUIL, *se plaçant devant la porte.*

Un instant ! c'est impossible !

ADÈLE ET BEAUVOISIN.

Pourquoi ?

L'ÉCUREUIL.

Mais vous voulez donc être calcinés, gratinés ? Si vous saviez... votre escalier...

BEAUVOISIN.

Eh bien ?

L'ÉCUREUIL.

Il n'y en a plus... c'est une cascade de feu ! (*A part.*) Ah ! tu te fiches des pompiers !

ADÈLE.

Ah ! mon Dieu !

BEAUVOISIN.

Diable ! diable ! diable ! Mais comment es-tu venu ?

L'ÉCUREUIL.

Oh ! nous autres pompiers, nous sommes habitués à marcher dans notre marchandise. (*Lui mettant sa manche sous le nez.*) Tenez, flairez-moi ça.

BEAUVOISIN.

Ça sent l'eau de cologne.

L'ÉCUREUIL.

C'est le roussi. (*A part.*) Les fioles à Poulardeau.

BEAUVOISIN, *allant et venant.*

Diable ! diable ! diable ! diable !

L'ÉCUREUIL.

Vous paraissez ému.

BEAUVOISIN.

Tiens ! vous êtes charmant ! je n'ai pas envie d'être grillé comme un marron.

L'ÉCUREUIL.

D'Inde !

ADÈLE.

Ah ! monsieur, quoi qu'il arrive, croyez que ma reconnaissance...

BEAUVOISIN.

Trop bonne, certainement. (*A part.*) Si elle croit que je suis en train de jouer à ça !... (*Haut.*) Voyons, pompier, tirez-nous de là !

L'ÉCUREUIL, *le prenant à part.*

Êtes-vous un homme ?

BEAUVOISIN.

Parbleu !

L'ÉCUREUIL.

Eh bien, mon cher, nous sommes fichus !

BEAUVOISIN.

Mâtin !

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, POMPONNE.

POMPONNE, *arrivant par le fond.*

Le fiacre est en bas.

ADÈLE ET BEAUVOISIN.

Comment ?

L'ÉCUREUIL, *à part.*

Que le diable l'emporte !

BEAUVOISIN, *à Pomponne.*

Ah çà ! on passe donc ? tu es pu passer ?

POMPONNE.

Où çà ?

BEAUVOISIN.

Tiens ! encore une qui sent l'eau de Cologne !

L'ÉCUREUIL, *toussant.*

C'est le roussi !

BEAUVOISIN.

Tu as traversé la cascade ?

L'ÉCUREUIL, *bas à Pomponne.*

Dis que tu t'es brulée.

POMPONNE.

Hein ? (*A Beauvoisin.*) Je me suis brulée.

BEAUVOISIN.

Comment ça ?

POMPONNE, *embarrassée.*

En... mouchant la chandelle.

L'ÉCUREUIL, *à part.*

Patatras !

BEAUVOISIN.

Ta chandelle ?

POMPONNE.

Dame !

L'ÉCUREUIL, *bas à Pomponne.*

Tu ne fais que des bêtises ! trouve-toi mal !

POMPONNE.

Moi ? (*L'Ecureuil la pince au bras, elle pousse un cri.*) Ah ! (*Elle tombe dans les bras de l'Ecureuil.*)

L'ÉCUREUIL.

Elle se trouve mal !

ADÈLE, *effrayée, se trouvant mal.*

Ah ! mon Dieu !

BEAUVOISIN, *la recevant.*

A l'autre maintenant !... madame !.. madame !.. nous n'avons pas le temps de flânotter !

UNE VOIX, *sous la fenêtre.*

Descendez les tonneaux de poudre ?

BEAUVOISIN, ADÈLE ET POMPONNE, *terrifiés.*

Ah ! mon Dieu !

BEAUVOISIN.

Des tonneaux de poudre.

L'ÉCUREUIL, *bas à Pomponne.*

De savon... as pas peur !

BEAUVOISIN, *avec explosion.*

Mais sapristi ! nous allons tous sauter ! où sont-ils ces tonneaux ?

L'ÉCUREUIL.

Au-dessous, chez l'armurier... tenez là... juste où vous êtes !

BEAUVOISIN, *faisant un bond de côté.*

Fichtre ! (*A part.*) Si je pouvais filer par la fenêtre !

ADÈLE.

Vous partez... sans moi ?

BEAUVOISIN, *allant à la fenêtre.*

Ecoutez donc... dans ces moments-là, chacun pour soi. (*A la fenêtre.*) Tiens ! Poulardeau qui roule un tonneau dans la cour !

L'ÉCUREUIL, *près de la fenêtre.*

Ah ! c'est beau, c'est sublime ! le noble cœur !

BEAUVOISIN.

Quoi donc ?

L'ÉCUREUIL.

Vous ne comprenez pas qu'au péril de ses jours... il s'est jeté dans les flammes... pour en arracher ces tonneaux !

BEAUVOISIN.

De poudre ?

ADÈLE.

Lui !

POMPONNE, *à Adèle.*

Dame ! quand il s'agit de sa femme !

BEAUVOISIN.

Tiens ! elle est jaune, sa poudre.

L'ÉCUREUIL.

C'est de la poudre fulminante... (*A part.*) pour la barbe !

ADÈLE.

Tant de courage ! de dévoûment !

L'ÉCUREUIL, *à Adèle.*

Pendant qu'ici...

POMPONNE, *remontant au fond.*

Le voici !

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, POULARDEAU.

POULARDEAU, *entrant.*

C'est fini !... pristi ! que j'ai chaud !

BEAUVOISIN.

Poulardeau !

ADÈLE.

Mon ami !

POMPONNE.

Notre maître !

L'ÉCUREUIL.

Notre sauveur ! (*Chacun l'accable de caresses.*)

POULARDEAU.

Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce que j'ai fait ?

L'ÉCUREUIL, *bas.*

Taisez-vous donc ! (*Haut.*) Il demande ce qu'il a fait ? Courage et modestie, voilà Poulardeau !

BEAUVOISIN.

Ah ! mon ami ! Comment pourrais-je jamais m'acquitter envers vous !

POULARDEAU.

Oh ! c'est très-facile ! (*Présentant un papier à Beauvoisin.*) Voilà !

BEAUVOISIN.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

POULARDEAU.

C'est la petite note.

BEAUVOISIN, *lisant.*

Cinq tonneaux d'essences... quinze cents francs... Eh bien ? qu'est-ce que vous voulez que je fasse de ça

L'ÉCUREUIL.

Payez !

POULARDEAU.

Je vous en dois mille pour mes trois termes... reste à cinq

BEAUVOISIN.

Comment ! reste à cinq ! Je vous trouve beau avec votre reste à cinq !

POMPONNE.

C'est pas de trop ! (*Elle remonte.*)

L'ÉCUREUIL.

Vous flanquez le feu dans vos tuyaux... c'est un luxe, ça se paie !

POULARDEAU.

Moi, on me dit : au nom de la loi, défoncez vos tonneaux, jettez votre eau de cologne !.. alors, moi, je défonce et je jette... A qui la faute ?

L'ÉCUREUIL.

Voulez-vous que je fasse mon rapport

BEAUVOISIN, *vivement.*

Non ! c'est inutile !... C'est égal ! voilà une plaisanterie qui me coûte les yeux de la tête !

L'ÉCUREUIL.

Oui, mais tout n'est pas perdu.

BEAUVOISIN.

Comment !

L'ÉCUREUIL.

Votre cheminée est ramonée !

BEAUVOISIN.

Qu'il est bête ! ça coûte douze sous !

L'ÉCUREUIL.

Quand on dérange les pompiers, c'est plus cher que les ramoneurs !

POULARDEAU.

Pristi ! que j'ai envie de dormir ! (*Il remonte sa montre.*)

BEAUVOISIN, *à Poulardeau.*

Que faites-vous donc ?

POULARDEAU, *regardant tendrement sa femme.*

Je commence toujours par là !

BEAUVOISIN, *le poussant.*

Polisson ! (*A part.*) Décidément, ma cheminée m'est tombée sur la tête !

ENSEMBLE.

Air final de *Rosette et Nœud-coulant.* (Palais-Royal.)

Enfin, tout est fini,
Plus de crainte aujourd'hui,
Déjà le jour a lui ;
Et le jour
De retour,
Eclaire en ce séjour
Et la joie et l'amour.

BEAUVOISIN au public.

Air de *Julie.*

Messieurs, daignez écouter ma prière,
Vous qui d'esprit n'êtes jamais à court ;
Ne dites pas, pour le plaisir de faire
Un simple jeu de mots, un calembourg :
« Si les auteurs, — auxquels je m'intéresse,
» Avaient joui tous deux de leur raison,
» Au lieu de mettre au feu tout' la maison,
» Ils auraient dû brûler la pièce. »

REPRISE ENSEMBLE.

77198

FIN.

Paris. — Typ. Morris et Cie, rue Amelot, 64.